CONSULTATION SUR PLACE | PRET | PEB
OUI | NON | NON

A514

Ecole Nationale Supérieure

des Sciences de l'Information

et des Bibliothèques

Diplôme de conservateur de bibliothèque

RAPPORT DE RECHERCHE

ESSOR ET DIFFUSION DES PENSERS SOCIOBIOLOGIQUES EN FRANCE 1970-1995

Sébastien Lemerle

Sous la direction de

Dominique Memmi

CSU – CNRS

2000

BIBLIOTHEQUE DE L'ENSSIB
831585D

Ecole Nationale Supérieure

des Sciences de l'Information

et des Bibliothèques

Diplôme de conservateur de bibliothèque

RAPPORT DE RECHERCHE

ESSOR ET DIFFUSION DES PENSERS SOCIOBIOLOGIQUES EN FRANCE 1970-1995

Sébastien Lemerle

ENSSIB ★ Bibliothèque ★ Villeurbanne

Sous la direction de

Dominique Memmi

CSU-CNRS

Dans le cadre du stage d'étude effectué sous la direction de

Florence Carneiro

à la Bibliothèque Interuniversitaire des Langues Orientales, Paris

2000

1999
DCB
28

Titre

Essor et diffusion des pensers sociobiologiques en France - 1970-1995

Résumé

L'étude de la production éditoriale en sciences humaines et sociales révèle l'apparition en France depuis les années 1970 de conceptions plaçant les facteurs biologiques à l'origine des comportements individuels et collectifs. On entend ici examiner les caractères sociaux et historiques de cette émergence, ainsi que les attendus de ces nouveaux courants de pensée en regard des exigences du "raisonnement sociologique".

Title

Blossoming and diffusing sociobiological thinking in France – 1970-1995

Sum up

The study of social sciences publishing production shows that since the early 1970's the idea that biological factors are likely at the root of individual and collective behaviors has been winning public favour in France. This work intends to analyse the historical and social characteristics of this trend as its basic principles compared with those of the "sociological reasoning".

Descripteurs RAMEAU

- Sociologie et biologie – 1970...
- Sociobiologie – France – 1970...
- Sociologie du corps – France – 1970...
- Edition scientifique – France – 1970...

Remerciements

Ce travail a constamment bénéficié de la disponibilité et des conseils avisés de Dominique Memmi, à qui sont adressés ici les plus vifs remerciements.

Remerciements également à toutes les personnes qui ont rendu possibles les conditions matérielles sans lesquelles cette étude n'aurait pu se développer, soit dans le cadre de la scolarité de l'ENSSIB soit dans celui du stage d'étude à la Bibliothèque Interuniversitaire des Langues Orientales : MM. J.-M. Proust et D. Varry dans le premier cas, Mmes N. Guillaume et F. Carneiro dans le second.

Ma plus profonde reconnaissance va enfin aux personnes qui, à titre divers, m'ont permis d'avancer dans mes recherches : M. Henri Verdier, des éditions Odile Jacob, M. Joël Pollet, conservateur stagiaire à l'ENSSIB et Mlle Atika Aghroud, de l'Education Nationale.

Introduction

Etant donnée la manière actuelle dont sont formés en France les anthropologues, sociologues, historiens et géographes, il apparaît vain de nier le caractère indécidable pour un non-spécialiste du jugement à formuler sur la portée scientifique des recherches en biologie humaine. Mais il est gênant de se voir opposer le prétexte de l'incompétence des chercheurs en sciences sociales dans ces domaines, quand ceux-ci entreprennent d'adresser des objections à des théoriciens jugeant possible l'application de modèles biologiques au monde social[1]. L'expression rituelle de craintes, d'essence morale, de toute progression dans la connaissance du donné biologique paralyse quelquefois plus les discussions qu'elle ne les sert. On assiste à la même attitude adoptée, par exemple, par les philosophes français envers la logique mathématique, « un mélange typiquement ambivalent de répulsion instinctive et de vénération superstitieuse. »[2]

Pour quelles raisons cette humilité légitime semble-t-elle empêcher d'exiger de l'entomologiste, du neurobiologiste ou du généticien la même reconnaissance d'incompétence dans un domaine qui n'est pas le sien et qui, comme le sien, est doté d'une véritable *spécificité* ? L'hypothèse proposée par ce travail est que *la grande légitimité sociale acquise par les sciences de la vie sur la scène publique, notamment intellectuelle, a incité de plus en plus les biologistes à sortir de leurs spécialités disciplinaires et pénétrer les champs les plus divers, au premier rang desquels celui dont l'objet est d'étudier les comportements humains et le monde social.*

---

[1] Pour un exemple récent, cf. Jean-Marc BERNARDINI. *Le darwinisme social en France (1858-1918)*. Paris : CNRS Editions, 1997 – p. 46-49.

[2] Jacques BOUVERESSE. « Préface ». In François RIVENC. *Introduction à la logique*. Paris : Payot, 1989, p. 11-21 – p. 19. Même attitude relevée chez les psychologues parmi lesquels seuls ceux à qui ferait défaut une formation en biologie redouteraient le réductionnisme biologique qui pourrait résulter des neurosciences. – cf. Françoise PAROT & Marc RICHELLE. *Introduction à la psychologie. Histoire et méthodes*. Paris : Presses Universitaires de France, 1992.

Ce qui va suivre traite principalement des aspects historiques et sociaux de l'émergence de cette légitimité et de l'inclination consécutive de certains biologistes à théoriser sur le monde social. L'analyse va se porter sur les manifestations objectives de ces tendances, à savoir la production éditoriale. Elle sera ensuite complétée par une amorce d'évaluation de la rigueur du raisonnement sociologique des pensers biologiques du social à partir de l'analyse de quelques textes.

Dans les discours sur le monde social, l'accroissement de l'attention accordée aux sciences de la vie a entraîné à reconsidérer le corps comme élément causal primordial. Or le facteur corporel, convoqué à titre soit métaphorique soit réellement explicatif, entretient avec la philosophie politique un dialogue qui a une longue histoire[3]. L'usage auquel la conscience politique actuelle est encore sensible, est né au début du XIXe siècle sous des plumes très diverses, avec l'invention de la métaphore de "corps social"[4]. Son apparition peut être vue comme un effet lointain de l'émergence de la nouvelle conception du corps humain qu'implique le positivisme médical et ce sont les sciences de la vie au sens le plus large qui ont constitué le "sol originaire" des théories des sociétés humaines dont les sciences sociales ont dû s'extirper pour affirmer leur autonomie, singulièrement en France **(I)**. Cette lutte originelle explique en partie la longue période durant laquelle les sciences sociales n'ont pas intégré le facteur corporel dans leurs démarches de recherche **(II)**. Depuis les durkheimiens, la perception du corps est avant tout méta-physique. Même lorsque, à partir des années 1970, le corps redevient un objet de curiosité théorique, il ne sera pas considéré en lui-même mais comme un intermédiaire entre l'individu et le monde social **(III)**. Mais il apparaît que ce qui est vu aujourd'hui comme la tradition pourrait n'avoir été qu'une parenthèse entre *deux vagues de théorisation du monde social à partir de modèles biologiques*.

---

[3] On trouve l'image de la société comme organisme aussi bien chez Thucydide que Bossuet, et l'usage des analogies corporelles pour justifier les hiérarchies sociales est attesté sous Rome. Les physiocrates auraient été les premiers à avoir donné une doctrine cohérente de la société comme organisme végétal. L'analogie avec les êtres vivants est venue avec Spencer. – cf. Gaston BOUTHOUL. *Biologie sociale*. Paris : Presses Universitaires de France, 1957. – p. 6.

L'influence intellectuelle croissante des sciences de la vie dans les débats publics, *est rendue manifeste* depuis vingt-cinq ans par leur position avantageuse sur le marché éditorial **(IV)**. Cette prééminence s'est traduite par de nombreuses discussions portant sur l'origine corporelle des comportements, au prix d'une stricte définition du corps, compris dans sa seule acception biologique **(V)**. L'examen de quelques uns des textes en regard des critères du raisonnement sociologique, suggère que les théories proposées reposent sur des présupposés qui ne relèvent pas de leurs disciplines d'origine **(VI)**.

[4] Cf. Paul ANSART. « Nos images politiques sont-elles neuves ? ». *Cahiers internationaux de sociologie*, 1987, vol. 34, n°82, p. 57-72.

I

Le “sol originaire”

RAPPORT ORIGINEL DES SCIENCES SOCIALES ET DES SCIENCES NATURELLES

Le moment où les discours sur la société ont tendu à se spécialiser et à acquérir le statut de sciences, a correspondu en France à un changement de régime intellectuel, à la suite duquel les sciences naturelles ont accédé à une position prédominante. Faisant office de "troisième culture" aux côtés des lettres et des sciences "dures", les sciences sociales ne pouvaient pas ne pas subir l'influence d'un tel renversement des hiérarchies au sein du champ intellectuel, en partie pour la simple raison qu'elles étaient nées à la faveur de ce renversement, où se manifestait une exigence accrue de rigueur dans bon nombre de débats sur le monde social qui ne pouvaient plus s'accommoder de considérations à caractère général[5].

L'évolutionnisme, apparu dès le XVIIIe siècle, peut être considéré comme la première grande théorie du changement social en Europe. Il a été défendu par des milieux intellectuels dont l'ambition était de déposséder le monde ecclésiastique de son monopole de discours légitime sur l'homme et la société. D'un point de vue empirique, les premiers modèles ont été dégagés à partir des résultats obtenus de l'étude des espèce vivantes menées notamment par Lamarck. Parler de l'évolution des formes du vivant revenait à remettre en cause les conceptions statiques dérivées du dogme d'un monde créé en une seule fois, ou par étapes successives. L'évolutionnisme est inséparable des convictions de l'époque, celle notamment de l'existence d'un progrès de l'esprit humain, tel qu'a pu le théoriser Condorcet. On en retrouve des échos chez les

---

[5] Concernant l'histoire "prédisciplinaire" des sciences sociales, on peut se reporter à Johan HEILBRON. *The rise of social theory*. Translated (from the Dutch) by Sheila Gogol. [Cambridge] : Polity Press, 1995. L'expression de "troisième culture" est de Wolfgang LEPENIES. *Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*. Trad. de l'allemand par Henri Plard. Paris : Maison des Sciences de l'Homme, 1990.

premiers auteurs à s'être véritablement préoccupés de théorie sociale comme Turgot ou Adam Smith.

Les liens avec les sciences expérimentales semblent avoir été encore resserrés au début du siècle suivant chez Comte ou les saint-simoniens. Au cours des années 1830-1840, Comte, soucieux de fonder une discipline libérée de la domination des anciens savoirs, n'a cessé d'œuvrer à la vulgarisation des connaissances scientifiques et d'appeler à la création d'une science des généralités "distincte, incessamment contrôlée par toutes les autres, ayant pour fonction propre et permanente de lier chaque nouvelle découverte particulière au système général [...]"[6]. L'évolutionnisme a constitué le versant intellectuel de son entreprise[7], a tenu lieu d'orientation fondamentale aux mouvements matérialistes progressistes qui, en essayant de ramener sur terre les explications métaphysiques du sens de la vie et en diffusant les connaissances, entendaient émanciper l'esprit des masses.

DARWINISME SOCIAL

A la fin du XIXe siècle, les tendances à lire le monde social selon des grilles d'inspiration darwinienne concernent une population d'auteurs plus vaste que celle à laquelle, traditionnellement, on associe ces conceptions. En tant qu'expression, le darwinisme social semble même avoir été inventé par un anarchiste français, Emile Gautier, au tournant des années 1870 et 1880. Son ouvrage *Le darwinisme social* est en tout cas le premier à prendre cette expression pour titre en Europe. Il emploie un type d'argumentation qu'on retrouvera souvent parmi ceux qui se proclameront de l'héritage de Darwin. Pour lui, à une interprétation fallacieuse du darwinisme appliqué aux so-

---

[6] Auguste COMTE. *Cours* - cité par François DAGOGNET. "Histoire et principes de la vulgarisation." In Lucien SFEZ (dir.). *Dictionnaire critique de la communication*. Paris : Presses Universitaires de France, 1993, p. 1429-1443 - p. 1434.

ciétés humaines, principalement faite sous les auspices libéraux du laisser-faire, il convient d'opposer un darwinisme social authentique qui considère que l'homme est soumis à une sélection artificielle et donc "révisable". L'imperfection de l'organisation sociale actuelle exige une réforme radicale : promouvoir « au lieu de la lutte pour l'existence, l'*aide pour l'existence* [...], au lieu de l'antagonisme des intérêts, la solidarité universelle ! »[8] Gautier justifie ainsi la nécessité de "*collectiviser les moyens de production*" en même temps que d'"*individualiser les moyens de jouissance*"[9].

Plus largement, durant la période, le darwinisme social tient lieu en fait de sorte de sens commun intellectuel au contenu plutôt vaste puisque aussi bien partagé par les tenants de l'eugénisme que par ceux du libéralisme dans ses variantes spencérienne et impérialiste, par ceux du socialisme marxiste, ou encore, en France, du républicanisme matérialiste et du solidarisme[10]. Si dans un camp, le darwinisme social apparaît comme une idéologie inégalitaire légitimant la hiérarchie sociale sur la base de notions telles que la lutte pour la vie et la sélection naturelle, il ne faut pas perdre de vue que pour l'autre bord, sa promotion, en des termes évidemment différents de ceux prévalant à droite, repose sur un scientisme qu'on peut interpréter comme une tentative de morale laïque placée au fondement d'un réformisme politique ou d'une entreprise révolutionnaire : comme par le passé, le recours à la biologie est conçu comme une arme dirigée contre tous les types de créationnisme. La réthorique évolutionniste se reflète dès lors "naturellement" dans celle de la lutte des classes[11].

---

[7] Cf. Daniel RAICHVARG, Jean JACQUES. *Savants et ignorants. Une histoire de la vulgarisation des sciences.* Paris : Seuil, 1991 - p. 21-23.

[8] Emile GAUTIER. *Le darwinisme social.* Paris : Derveaux, 1880 - p. 68. - cité par André BEJIN. "Evolution du darwinisme social en France". In Patrick TORT (dir.). *Darwinisme et société.* Paris : PUF, 1992, p. 353-360.

[9] Emile GAUTIER. *Le darwinisme social.* – op. cit., p. 87.

[10] Cf. Jean-Marc BERNARDINI. *Le darwinisme social en France (1859-1918)* – op. cit., p. 28-33.

[11] Jean-Marc BERNARDINI. *Le darwinisme social en France (1859-1918)* – op. cit., p. 51 et sq. A titre d'exemple, on peut citer les premières pages du *Manifeste du parti communiste* . Paris : Messidor/Editions sociales, 1986.

On peut difficilement imaginer l'importance prise par des penseurs comme Gobineau, Spencer, Galton ou Hæckel dans le paysage intellectuel de cette époque. Chacun des ouvrages de Spencer était traduits en français dans les meilleurs délais, et ses disciples, ainsi que ceux de Haeckel, ont joué un rôle, aujourd'hui oublié, dans l'installation universitaire de la sociologie en Allemagne, en France ou en Italie[12]. Dans ce cadre, les origines du darwinisme social sont sans doute moins à rechercher chez Darwin que pour une large part dans les applications systématiques de la part de Spencer ou Galton des hypothèses de Darwin au monde social. Pour Spencer, la définition selon laquelle la vie est "l'adaptation continuelle de relations internes à des relations externes", est également valable pour la compréhension des phénomènes sociaux. On peut considérer toutefois Ernst Hæckel comme le premier sociobiologiste au sens strict. En fondant l'Œcologie, il a en effet créé une science de la diversité humaine pénétrée de prétentions unificatrices, où le biologique engendre le social. Moins qu'un darwinisme, Hæckel a d'abord promu un lamarckisme social, où la sélection naturelle ne est associée à l'hérédité des caractères acquis.

FRONT OUVERT PAR LES SOCIOLOGUES

Dans les années 1890, les sciences sociales en France ont ainsi été largement dominées par des modèles d'explication biologiques de la société, à l'aide desquels leurs thuriféraires ont disserté sur les mérites des différentes descendances indo-européennes pour conclure généralement à la supériorité des "races" anglo-saxonnes. Depuis les années 60, les théories en vogue en anthropologie se répartissaient entre la raciologie de Broca et de ses épigones, l'évolutionnisme inégalitaire de Le Bon,

---

[12] Cf. Georges GUILLE-ESCURET. "Sociobiologie. *Sociobiology*". In Patrick TORT (dir.). *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*. (Paris) : Presses Universitaires de France, 1996, p. 4043-4052 ; Raymond BOUDON, François BOURRICAUD. "Spencer". In Raymond BOUDON, François BOURRICAUD. *Dictionnaire critique de la sociologie*. 4e éd. mise à jour. Paris : Presses Universitaires de France, 1994, p. 555-557.

ENSSIB

l'anthroposociologie eugéniste de Vacher de Lapouge, l'anthropologie criminelle de Lombroso promue en France par Lacassagne. La sociologie *stricto sensu* ne faisait pas exception, où la seule dissidence, incarnée par Worms, consistait tout de même en une théorie organisciste qui perdura jusqu'à la Grande Guerre[13]. Dans ce contexte, l'entreprise durkheimienne d'institutionnalisation a visé, à l'extérieur de l'Université, ces sphères intellectuelles. Dès 1895, Durkheim s'est détaché de la tradition dont il s'était réclamé à ses débuts (Comte, Spencer), au nom même de la scientificité accrue de sa discipline, qui, à ses dires, l'a amené à se détourner des grandes synthèses caractéristiques de la période pré-disciplinaire, reprochant notamment à Spencer le caractère indéterminé de sa méthode concernant « les précautions à prendre dans l'observation des faits, la manière dont les principaux problèmes doivent être posés, le sens dans lequel les recherches doivent être dirigées, les pratiques spéciales qui peuvent leur permettre d'aboutir, les règles qui doivent présider à l'administration des preuves [...] »[14] Mais depuis une dizaine d'années déjà Tarde avait commencé à remettre en cause les courants énumérés plus haut, d'abord dans un article en 1884 dans la *Revue philosophique*, puis de façon encore plus frontale lors du IIIe Congrès de Sociologie, en s'en prenant avec virulence aux thèses organiscistes que Novicow venait de présenter au public[15]. Les débuts de l'*Année sociologique* se sont inscrits dans le même courant de contestation, avivé par l'importance dont dans les débats publics des auteurs comme Drumont, Barrès ou Soury ont accordé à l'idée de race[16]. Des proches de Durkheim, tel Lapie ou Simiand, ont à leur tour critiqué avec vigueur le

---

[13] Cf. Laurent MUCCHIELLI. *La découverte du social . Naissance de la sociologie en France*. Paris : La Découverte, 1998. - p. 27-79, p. 261-91 ; J.-M. BERNARDINI. *Le darwinisme social en France*. – op. cit.

[14] Emile DURKHEIM. *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : Presses Universitaires de France, 1992. Quadrige. - p. 2. Dès la préface à la première édition, Durkheim indiquait que son positivisme ne devait pas être confondu avec "la métaphysique positiviste de Comte et de M. Spencer." - p. IX.

[15] Cf. G. GUILLE-ESCURET. "Sociobiologie". In Patrick TORT (dir.). *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*. – op. cit., p. 4047 ; Laurent MUCCHIELLI. *La découverte du social . Naissance de la sociologie en France* – op. cit., p. 272.

concept d'organisme social et chez Bouglé, les motivations scientifiques de réfuter les théories raciales se sont trouvées renforcées par un engagement précoce aux côtés des dreyfusards. Ainsi, la liquidation de l'héritage organisciste, amorcée dès 1895 par l'auteur des *Formes élémentaires de la religion* dans un article majeur paru dans *La Riforma sociale*[17], peut être considérée comme quasiment acquise au début du siècle, tel qu'on peut l'établir chez de jeunes disciples de Durkheim comme Maurice Halbwachs[18].

Il ne faudrait cependant pas en conclure que le tournant a été à cette occasion une véritable révolution. La persistance des anciennes habitudes intellectuelles est encore décelable dans le recours chez Durkheim à des analogies organiques, en particulier médicales[19]. Cette persistance révèle pourtant plus qu'une influence irrésistible d'idées en vogue. La fondation durkheimiennne s'est opérée en grande partie en revendiquant une place propre pour la sociologie au sein d'une faculté des Lettres en pleine expansion et soumise à la domination des disciplines spéculatives. Réfutant les arguments de la théorie sociale alors en vigueur, idéologie artificialiste du contrat inspirée de Rousseau, Durkheim a profité de la crise d'une philosophie spiritualiste incapable de répondre dans la France de l'après-guerre au besoin exprimé d'une science plus positive des phénomènes sociaux et politiques[20]. Ses références scientifiques provenaient pour une grande part des sciences expérimentales, comme la psychologie, et naturel-

---

[16] Cf. L. MUCCHIELLI. *La découverte du social . Naissance de la sociologie en France* – op. cit., p. 276-284.

[17] Cf. Emile DURKHEIM. "Lo statuo attuale degli studi sociologici in Francia", *La Riforma sociale,* 1895, 2, vol. III, fasc. 8 et 9, p. 607-622. – cité par Jean-Claude CHAMBOREDON. "Emile Durkheim : le social, objet de science. Du moral au politique ?". *Critique*, juin-juillet 1984, n°445-446, p. 460-529 - p. 485, 522, 524-525 , ainsi que par L. MUCCHIELLI. *La découverte du social . Naissance de la sociologie en France* – op. cit.

[18] Cf. à ce sujet, Christian TOPALOV. "Maurice Halbwachs et les villes (1908-1912). Une enquête d'histoire sociale des sciences sociales." *Annales Histoire, Sciences Sociales*, sept.-oct. 1997, 52e année, n°5, p. 1057-1083 - p. 1082-83.

[19] Ce recours, qui mériterait une étude à lu seul, est particulièrement visible dans le chapitre III des *Règles de la méthode sociologique* - « Règles relatives à la distinction du normal et du pathologique », p. 47-75.

[20] Cf. J.-Cl. CHAMBOREDON. "Emile Durkheim : le social, objet de science. Du moral au politique ?". *Critique*, juin-juillet 1984, n°445-446 – op. cit., p. 466, 469, 478. Un tel contexte n'a pu

les, au point de considérer Claude Bernard comme l'un de ses modèles intellectuels, incarnation d'une rigueur qu'il lui semblait difficile de trouver dans le champ des sciences humaines[21]. L'autonomie des faits sociaux lui semblait toutefois suffisamment établie pour conclure à l'indépendance de la sociologie à l'égard des autres sciences du vivant, plaçant son épistémologie sous les auspices d'un discontinuisme inspiré hérité de son maître Boutroux. Ainsi ses recherches sur le suicide l'ont conduit à écarter l'idée d'une relation de l'acte en question avec des facteurs d'ordre biologique, qu'ils relèvent de la "race" ou de l'hérédité[22]. La dénaturalisation de l'homme demeure l'une des plus fortes impulsions imprimées par Durkheim aux sciences sociales ; on la retrouve en en anthropologie, en histoire et jusque dans l'ethnologie des sociétés "primitives"[23].

METAMORPHOSES ET SURVIVANCES

Si la rhétorique darwinienne au sens défini plus haut est largement répandue dans les milieux intellectuels, cela ne suffit pas pour conclure à la large diffusion du darwinisme social en France à la fin du XIXe siècle. D'un point de vue politique, les idées de sélection naturelle étaient peu susceptibles de séduire des élites dirigeantes, préoccupées par la faible vitalité démographique et économique d'un pays difficilement remis de la retentissante défaite militaire en 1870. "L'insistance sur la *qualité* des hérédités paraissait une préoccupation superfétatoire à tous ceux qui considéraient [...] qu'il convenait

---

que renforcer la tendance au prophétisme politique de la sociologie, déjà présente à l'origine dans l'entreprise comtienne.

[21] J.-Cl. CHAMBOREDON. "Emile Durkheim : le social, objet de science. Du moral au politique ?". *Critique*, juin-juillet 1984, n°445-446 – op. cit., p. 466, 503, 512, 524.

[22] Cf. Emile DURKHEIM. *Le suicide*. 2e éd. Paris : Presses Universitaires de France, 1967. Bibliothèque de philosophie contemporaine. - p. 54-81, p. 335, 342.

[23] Cf. Laurent MUCCHIELLI. « La dénaturalisation de l'homme : le tournant durkheimien de l'ethnologie française (1890-1914) ». In DUCROS, Albert, DUCROS, Jacqueline, JOULIAN, Frédéric (dir.). *La culture est-elle naturelle ? Histoire, épistémologie et applications récentes du concept de culture*. Paris : éditions Errance, 1998, p. 41-53

de résoudre d'abord le problème de la *quantité*, c'est-à-dire relever la natalité, ne serait-ce que pour combler les pertes de la guerre."[24] L'histoire des idées de la période enseigne qu'un faisceau d'éléments déterminants, comprenant à la fois la prégnance du rationalisme et du dualisme dérivés de la tradition cartésienne, le refus de l'utilitarisme, l'atonie du libéralisme économique qui avait nourri les thèses de Spencer en Grande Bretagne et les comportements de dénégation de la réalité sociale, alimentées notamment par les craintes suscitées par l'activisme du mouvement ouvrier, a plutôt incité les milieux intellectuels à la remise en cause du positivisme et au spiritualisme, à la "redécouverte de l'irrationnel"[25]. Travaillés par des tensions d'origine sociale, politique, culturelle, internationale, les milieux culturels les plus impliqués ont été surtout préoccupés de consensus national et de valeurs commandant la solidarité sociale, comme en témoignent les premiers travaux de Durkheim.

En dépit de l'existence de trois courants remarquables, incarnés par Clémence Royer (1830-1902), première traductrice de Darwin en France, Vacher de Lapouge (1854-1936) et Charles Richet (1850-1935), théoriciens de deux types d'eugénismes assez distincts, le darwinisme social s'est désagrégé assez rapidement entre 1914 et 1918 pour apparaître, en tant que courant scientifique, complètement disqualifié durant l'entre-deux guerres.

Le champ scientifique a d'abord manifesté de sérieuses réticences à légitimer les théories biologiques qui servaient d'appui aux darwinistes sociaux, peut-être à cause du fait que "Darwin n'a trouvé en France aucun biologiste de l'importance de Thomas Henry Huxley ou d'Ernst Haeckel pour défendre et propager ses idées" comme en Allemagne

---

[24] André BEJIN. "Evolution du darwinisme social en France". In Patrick TORT (dir.). *Darwinisme et société*. Paris : PUF, 1992 – op. cit., p. 360.

[25] Sur la période, voir Jean-Marie MAYEUR. *Les débuts de la IIIe République. 1871-1898*. Paris : Seuil, 1973. Nouvelle Histoire de la France contemporaine. - p.159-161 ; Madeleine REBERIOUX. *La République radicale ? 1898-1914*. Paris : Seuil, 1975. Nouvelle Histoire de la France contemporaine. - p.182-189, p. 204 et sq. Sur la situation des champs intellectuel, littéraire et artistique, cf. Pierre BOURDIEU. *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris : Seuil, 1992. Libre Examen.

ou en Angleterre à la même époque[26]. Parmi les autres mouvances socio-biologiques, les pensers inspirés de Spencer et Haeckel ont surtout relevé d'un lamarckisme social postulant l'hérédité des caractères acquis. On en trouve les traces les plus évidentes chez Worms, dont *Les principes biologiques de la vie sociale* traitent successivement d'"adaptation", d'"hérédité" et de "sélection". La réfutation complète de l'hypothèse lamarckienne au début du siècle avec la formulation des premières lois de la génétique a par conséquent privé tout un pan de la première sociobiologie de ses assises pseudo-scientifiques. Repliée par la suite sur un déterminisme géographique, elle s'est trouvée exposée bien plus directement à une critique probante de la part des sciences sociales[27].

On trouve cependant encore, même après la victoire des durkheimiens, des manifestations vivaces des différentes écoles socio-biologiques. La liquidation de l'oganiscisme évoquée plus haut n'a nullement équivalu à la disparition pure et simple des tenants des théories incriminées : en 1900, Novicow publie dans la *Revue philosophique* un article en faveur d'un "organicisme pur" ; en 1910, Worms, qui auparavant avait fondé l'Institut International de Sociologie, signe *Les principes biologiques de la vie sociale* ; et on peut encore en 1915 voir paraître dans une collection dirigée par Worms, *La loi du progrès en biologie et en sociologie et la question de l'organisme social* d'Adolphe Ferrière[28]. Plus tard, durant l'entre-deux guerres, on voit perdurer le darwinisme social dans sa version la plus inégalitaire et eugéniste. Selon un phénomène de diffusion verticale classique, les débats ont quitté le domaine de l'avant-garde intellectuelle ou de l'université pour gagner des cercles plus larges, proches du monde politique. Certains des idéologues les plus en vue sont des scientifiques de haut niveau et de renommée internationale : Alexis Carrel, en 1912, et Richet l'année sui-

---

[26] André BEJIN. "Evolution du darwinisme social en France". In Patrick TORT (dir.). *Darwinisme et société*. Paris : PUF, 1992 – op. cit., p. 359.

[27] Georges GUILLE-ESCURET. "Sociobiologie. *Sociobiology*". In Patrick TORT (dir.). *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*. (Paris) : Presses Universitaires de France, 1996 – op. cit., p. 4047.

[28] Genève : A. Kündig, 1915.

vante, sont lauréats du prix Nobel de médecine. L'audience populaire du premier est indiscutable : *L'homme, cet inconnu* est le plus grand succès éditorial en littérature de vulgarisation scientifique de la période. Paru en 1935, traduit en dix-huit langues, l'ouvrage en 1941, déjà vendu à 250 000 exemplaires, continue à se vendre au rythme de 5 000 exemplaires par mois[29].

[29] Cf. Benoît LECOQ. "L'édition et la science". In Roger CHARTIER, Henri-Jean MARTIN, *Histoire de l'édition française. 4 : Le livre concurrencé 1900-1950.* Paris : Fayard / Cercle de la Librairie, 1991, p. 332-341 – p. 337-338.

II

L'impensé du corps dans les sciences sociales en France

La mention du facteur corporel a pu ainsi aviver, et avive encore, dans le champ de la recherche en France le "mauvais souvenir" attaché « à l'usage idéologique de la caution biologique, celui d'"écoles" dont les fantasmes raciaux se déguisaient en allégation scientifique que n'ont cessé de démentir l'anthropologie physique et la génétique. »[30] On perçoit nettement l'ambivalence dans le traitement réservé à Carrel dans différents dictionnaires spécialisés. L'évocation peut choisir de privilégier l'initiateur de l'enquête statistique en France, le fondateur de ce qui va plus tard devenir l'Institut National des Etudes Démographiques (INED) et donc d'une pratique quantitativiste, "scientifique", des sciences sociales ou l'auteur de prises de position eugénistes et racistes dépourvues d'ambiguïté, le collaborationniste[31]. La condamnation est sans équivoque si l'on aborde l'œuvre de Carrel par le versant biologique. Elle est singulièrement atténuée dans un ouvrage consacré aux "intellectuels français" pour faire place à une présentation nuancée et ambiguë à force d'occulter certains éléments biographiques, de Carrel comme l'une des figures remarquables du siècle, fondateur, avec Alfred Sauvy notamment, de la Fondation française pour l'étude des problèmes humains", "maillon essentiel de la recomposition du champ des sciences sociales en France, sur lequel l'hypothèque eugéniste a longtemps conduit à jeter le voile" [32]. Elle disparaît dans une évocation de l'édition scientifique entre 1900 et 1950, où est mentionné le *best-seller*

---

[30] Jean-Claude PASSERON. "Appellations et chantiers". In Jean-Claude PASSERON. *Le raisonnement sociologique.* Paris : Nathan, 1991, p. 19-27 - p. 24. Ce texte a d'abord été publié dans Marc GUILLAUME. *L'état des sciences sociales en France.* Paris : La Découverte, 1986.

[31] Cf. Patrick TORT. "Carrel, Alexis - 1873-1944". In Patrick TORT (dir.). *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution.* Paris : Presses Universitaires de France, 1996, p. 520-526.

[32] Cf. Denis PELLETIER, "Carrel (Alexis) 1873-1944". In Jacques JULLIARD, Michel WINOCK. *Dictionnaire des intellectuels français.* Paris : Seuil, 1996, p. 220-221. L'importance de la fondation Carrel pour le renouveau des sciences sociales en France dans l'après-guerre est traitée par A. DROUARD dans *Une inconnue des sciences sociales : la fondation Alexis Carrel.* Paris : Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme / INED, 1992. On peut se référer également à Jean-Jacques GILLION. "La Fondation française pour l'étude des problèmes humains". In Raymond BOUDON, François BOURRICAUD, Alain GIRARD. *Science et théorie de l'opinion publique.* Paris : Retz, 1981, p. 257-268.

de ce "savant rallié au catholicisme", connu "pour ses travaux novateurs sur la greffe des organes et des tissus, [...] professeur de médecine à la faculté de Lyon", dont on passe sous silence les autres centres d'intérêt[33]. En tout état de cause, l'épisode aide à comprendre pourquoi la caution biologique paraît liée depuis cette époque à son usage idéologique.

L'absence de traitement de la dimension corporelle de l'activité sociale dans les travaux des sociologues français dans les années 1930-1940 peut très bien s'expliquer par l'intensité avec laquelle les champs politique et intellectuel ont investi le terme au point sans doute de le rendre complètement inutilisable pour un autre usage. Certes, en 1934 Marcel Mauss avait bien relancé l'intérêt théorique pour l'étude du corps[34]. Avant même la disparition de Durkheim, Maurice Halbwachs avait déjà commencé de réintroduire dans les déterminations des pratiques d'alimentation un facteur d'origine corporelle selon des vues qu'on interprète généralement comme vitalistes[35]. Mais on peut supposer que la surdétermination imposée par la littérature idéologique parue dans les années 30, puis plus massivement sous "l'Etat français" a pu retarder la réévaluation d'approches de ce type. L'invocation de la "nature" pour justifier le bien-fondé du régime de Vichy s'est appuyée sur de pseudo-arguments corporels réenclenchant les associations diffusées depuis au moins le XIXe siècle, notamment sur la hiérarchie naturelle de la société et encore plus spécifiquement sur la place des femmes au sein de celle-ci[36]. Le mouvement s'est généralisé à l'ensemble des domaines de la vie intellectuelle et artistique : au début des années 1940, les pamphlets se sont

---

[33] Benoît LECOQ. "L'édition et la science". In Roger CHARTIER et Henri-Jean MARTIN. *Histoire de l'édition française*. tome 4 : "Le livre concurrencé. 1900-1950". Paris : Fayard/Cercle de la Librairie, 1991, p. 332-341.

[34] Marcel MAUSS. "Les techniques du corps". *Journal de psychologie*, 15 mars-15 avril 1936, XXXII, n°3-4 - repris dans Marcel MAUSS. *Sociologie et anthropologie*. Avertissement par Georges Gurvitch, préf. par Claude Lévi-Strauss. 6e éd. Paris : Presses Universitaires de France,1995, p.363-386. L'article reprend une communication faite par Mauss à la Société de Psychologie le 17 mai 1934.

[35] Maurice HALBWACHS. *La Classe ouvrière et les niveaux de vie. Recherche sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines*. . Paris : Félix Alcan, 1913.

[36] Cf. à ce sujet Francine MUEL-DREYFUS. *Vichy et l'éternel féminin. Contribution à une sociologie politique de l'ordre des corps*. Paris : Seuil, 1996. XXe siècle.

succédés répétant à l'envi les thèmes de la corruption de l'art national par les "métèques" et les "Juifs", au moyen de métaphores médicales et végétales, notamment chez Rebatet et Céline[37].

Ainsi parallèlement à l'ambition durkheimienne de "dénaturaliser" l'homme, le désintérêt, jusqu'à une date récente, pour le corps des sciences sociales françaises peut tout aussi bien se justifier par l'atmosphère idéologique régnant dans le pays. Plus qu'un rejet caractérisé, il faut y deviner l'influence de raisons dont l'enchevêtrement a fini par produire des lieux communs servant ensuite de prétextes intellectuels aux amalgames les plus hâtifs et commodes. Jusqu'aux années 1960, la référence au corps comme élément pouvant entrer en considération pour expliquer certains comportements collectifs a été immédiatement dénigrée du fait d'abord des réminiscences qu'elle favorisait des théories du XIXe siècle, ensuite par les analogies qu'elle pouvait présenter avec les théories racistes les plus récentes, en premier lieu nazies . Si en 1946, Gaston Bouthoul y consacre en effet encore de longues pages, ce n'est finalement que pour disqualifier toute théorie raciale et en analyser la portée sociale[38]. Le fait que dès 1937, Raymond Aron dans une contribution portant sur l'état de la sociologie contemporaine, ait déjà fait porter la polémique sur le caractère excessivement spéculatif de la recherche de l'époque, indique corollairement la faible appétence de celle-ci pour les travaux empiriques, contrairement à ce qui se pratique au même moment à Chicago[39].

---

[37] Cf. Philippe DAGEN. *La haine de l'art*. Paris : Grasset, 1997 - p. 51. Pour plus de précisions, se reporter à Laurence BERTRAND-DORLEAC. *L'Art de la défaite : 1940-1944*. Paris : Seuil, 1993. Comme il a été dit plus haut, ce type d'arguments est d'abord révélateur de pensers réactionnaires de la décadence. C'est en Allemagne qu'on trouve, dans l'entre-deux guerres, l'archétype le plus impressionnant de ce genre de raisonnement : chez Spengler, dans son *Déclin de l'Occident*.

[38] Cf. Gaston BOUTHOUL. *Traité de sociologie*. Paris: Payot, 1946. Bibliothèque scientifique - p. 253-274. La relation avec le contexte historique et politique est d'emblée posée de manière forte - p. 253 : « Le XIXe siècle a vu éclore un grand nombre de théorie sur la race. Ces théories ont joué un rôle historiquement très important. Elles ont certainement influencé l'histoire de ce siècle. Notamment les tentatives répétées d'hégémonie allemande et les guerres qu'elles ont provoquées en sont une manifestation. »

[39] Cf. Raymond ARON. "La Sociologie". In R. ARON, A.DEMANGEAU, J.MEUVRET et alii. *Les sciences sociales en France. Enseignement et recherche*. Préf. de Célestin Bouglé. Paris : Paul Hartmann - Centre d'études de politique étrangère,[1937], p.13-48. Sur l'intérêt de la so-

Les évènements politiques tragiques de la période ne contribuent qu'à renforcer des prises de position opposée à telles façons d'envisager les processus sociaux ou bien l'indifférence vis-à-vis de postulats considérés comme non pertinents.

CONFIGURATION ET PREOCCUPATIONS DU CHAMP

La situation de la sociologie au sortir de la deuxième Guerre mondiale est inverse mais aboutit aux mêmes résultats. Les impératifs de la reconstruction ont amplifié le besoin d'une ingéniérie sociale qui nécessite l'accumulation de données positives pouvant aider à la décision. A une demande institutionnelle forte correspondent les centres d'intérêt théoriques de la génération de sociologues qui émerge, gravitant pour l'essentiel autour de la question du changement social, résumée par A. Touraine : "comment peut-on mettre de l'ordre dans le mouvement et comment combiner la modernisation avec la loi, la mobilité avec l'intégration ?"[40] Le caractère spécifique des terrains investis au sortir de la guerre s'explique aussi comme la résultante de la faiblesse des effectifs de la recherche, de la faiblesse matérielle des structures de l'époque, qui rend les chercheurs éminemment dépendants de leurs commanditaires institutionnels, enfin de la prédominance sur le plan théorique d'une certaine interprétation de la sociologie américaine.

Concernant la sociologie, l'attirance pour la carrière n'est d'abord plus ce qu'elle était : le nombre de doctorats d'Etat n'a cessé de diminuer entre 1890 et 1939[41]. Faiblement représentée dans les facultés de Lettres, elle est proportionnellement plus présente

---

ciologie américaine des années 1930 pour le corps, voir le numéro entier dirigé par J.-M. BERTHELOT. "Les sociologies et le corps". *Current sociology* vol. 33, n°2.

[40] Alain TOURAINE. "Sociologies et sociologues". In Marc GUILLAUME (dir.). *L'état des sciences sociales en France*. Paris : La Découverte, 1986, p. 134-143. - p. 135.

[41] Cf. Denis DUCLOS. "Institutions et pratiques : leurs évolutions". In Marc GUILLAUME (dir.). *L'état des sciences sociales en France*. Paris : La Découverte, 1986, p. 181-184 - p. 182. Les vocations de sociologues se comptent presque sur les doigts des deux mains. "Nous n'étions guère plus qu'une douzaine à avoir fait le choix plus ou moins conscient, et avec des motiva-

dans des institutions "marginales" : Collège de France, Ecole Pratique des Hautes Etudes (EPHE), Ecole Normale Supérieure[42]. C'est toutefois encore des rangs d'agrégés tels que Aron, Stœtzel ou Friedmann, qu'est issue la tentative de refonder la sociologie comme discipline stable et davantage ancrée dans l'empirie. Influencés par la vogue des grandes enquêtes psychosociologiques promues par Lazarsfeld aux Etats-Unis, et matérialisées notamment par la fondation de l'institut Gallup, sur le modèle duquel Stœtzel a créé l'IFOP dès 1937, ils importent en France un certain nombre de méthodes de recherche dans le cadre universitaire du plan Marshall.

En 1949, le Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) nouvellement créé ne compte que 18 sociologues et doit être considéré, à l'instar de la VIe section de l'EPHE fondée par Fernand Braudel et Lucien Febvre en 1947 et de l'Institut d'Etudes Politiques, comme l'un des nouveaux foyers de refuges pour les chercheurs. La multiplication d'enquêtes lourdes commanditées par d'importants partenaires institutionnels[43] contribue à assurer la survie de ces structures, suscitant rapidement l'apparition de nouveaux organismes. Les mécanismes d'incitation financière corollaires conduisent à une expansion exceptionnelle du secteur à la fin des années 1950[44]. Mais cette configuration institutionnelle et financière modèle d'une manière privilégiée les principaux domaines d'investigation. Les questionnements se concentrent sur les systèmes

---

tions différentes, de devenir des sociologues." - Henri MENDRAS. *Comment devenir sociologue. Souvenirs d'un vieux mandarin*. Paris : Actes Sud, 1995. - p. 39.

[42] Durant l'entre-deux guerres cependant, les jeunes normaliens, s'il leur arrive de se disperser parallèlement dans d'autres domaines, préfèrent dans l'ensemble garder leurs attaches avec la philosophie : Nizan, Sartre, Merleau-Ponty.

[43] Parmi les plus importants demandeurs de travaux et d'expertises, outre l'Etat, on trouve des entreprises et l'Eglise catholique ; cette dernière aurait même été l'un des plus importants commanditaires de la période. - cf. Henri MENDRAS. *Comment devenir sociologue* - op. cit., p. 27.

[44] La visibilité nouvelle acquise par la discipline est consacrée en 1958 par la création d'une licence de sociologie, un an après celle d'économie politique. En 1967, on dénombre 112 sociologues au CNRS, 135 à la VIe section de l'EPHE, ainsi que 290 salariés dans des centres de recherches privés travaillant sur contrats publics. - cf. Denis DUCLOS. "Institutions et pratiques : leurs évolutions" – op. cit., p. 183. L'institutionnalisation d'un certain type de sociologie peut également se donner à lire dans le parcours de Jean Stœtzel, parvenu au faîte du pouvoir universitaire dans le cours des années 1960, où son aire d'influence s'étend du CNRS à l'INED, du recrutement des universités à la Délégation Générale à la Recherche Scientifique et Technique, ébauche du futur Ministère de la Recherche, de la commission des bourses au

d'institution, les processus de socialisation, l'intégration sociale dans un cadre démocratique. Les spécialisations apparaissent en nombre relativement restreint : sociologie du travail (Friedmann), sociologie du monde ouvrier (Chombart de Lauwe, Touraine...), des campagnes (Mendras), des pratiques religieuses (Le Bras)... L'image volontariste de la bonne société comme point de mire de la reconstruction apparaît en filigrane des premiers travaux de Mendras ou Bourricaud[45]. Derrière le souhait exprimé de "sortir la France de l'ornière", se profile également une volonté politique. C'est en "France, écrit Brigitte Mazon dans un rapport adressé en 1946 à la Fondation Rockfeller, [que] l'issue du conflit ou de l'adaptation entre le communisme et la démocratie occidentale apparaît sous sa forme la plus aiguë."[46]

TROPISMES

L'ouvrage dans lequel s'insère l'article d'Aron mentionné plus haut est dirigé et préfacé par Bouglé ; il indique à quel point la disqualification intellectuelle et universitaire des pensers biologiques du monde social dans l'entre-deux guerres a partie liée avec la prééminence des durkheimiens. Il apparaît dès lors logique que l'illégitimité universitaire, intellectuelle et politique des modes de pensers inspirés de la biologie se prolonge jusqu'à la fin des années 50. On a vu qu'ils s'attirent les commentaires acerbes de Bouthoul ; ils font également l'objet d'une critique épistémologique de la part de Georges Gurvitch en 1950, qui les rassemble sous le terme global d'"Ecole biologique" et les présente comme l'un des exemples les plus significatifs de l'impasse où conduit la croyance en l'existence d'un "facteur prédominant" pour expliquer les phénomènes

---

Ministère des Affaires étrangères à la représentation française à l'UNESCO. - cf. H. MENDRAS. *Comment devenir sociologue* - op. cit., p. 30-31.

[45] Alain TOURAINE. "Sociologies et sociologues" - op. cit., p. 135.

[46] Citée par Henri MENDRAS. *Comment devenir sociologue* - op. cit., p. 41.

sociaux[47]. La question n'a du reste cessé de le préoccuper tout au long de la décennie, revenant régulièrement dans ses ouvrages - preuve à la fois d'une préoccupation et d'une réticence certaines, manifestés par l'effort incessant chez l'un des meilleurs représentants du tropisme philosophique de la sociologie française, pour circonscrire et neutraliser sous une dénomination commode l'élément corporel qui risquait d'introduire la discordance dans ses constructions théoriques[48].

La pesanteur des déterminations du champ scolaire-universitaire ne doit pas être sous-estimée. Du début du siècle jusqu'aux années 1950, on a pu dépeindre le monde de la sociologie en France comme une sorte de carré dont les côtés auraient été constitués par l'Ecole Normale Supérieure, la Sorbonne, la philosophie et la culture classique, le socialisme[49]. Ses origines philosophiques et politiques font paraître en France la tradition sociologique comme littéralement "désincarnée", réticente à prendre en compte dans ses protocoles la matérialité corporelle[50]. A la fin des années 1940, le modèle théorique dominant est le fonctionnalisme tel que défini par Parsons ou Merton. Si dans les travaux de Merton, une attention particulière est accordée à l'élément corporel dans les comportements sociaux, essentiellement dans le cadre d'une étude sur les professions médicales, rien n'a subsisté dans la version importée en France qui aurait pu entraîner les chercheurs dans cette direction. Lorsqu'ils le rencontrent au cours de leurs développements, tels Bastide étudiant les phénomènes d'acculturation et de racisme ou Caillois travaillant sur les jeux, les auteurs les évacuent de façon

---

[47] Cf. Georges GURVITCH. *La vocation actuelle de la sociologie. Tome 1. Vers la sociologie différentielle.* 4e éd. Paris : Presses Universitaires de France, 1968. Bibliothèque de sociologie contemporaine. - p. 50-52.

[48] Cf. notamment Georges GURVITCH. *Traité de sociologie.* 2e éd. revue et corrigée. 2 tomes. Paris : PUF, 1962. Bibliothèque de sociologie contemporaine. - dans le tome 1, p. 238-239 ; ainsi que, du même auteur, *Déterminismes sociaux et libertés humaines. Vers l'étude sociologique des cheminements de la liberté.* Paris : PUF, 1955. Bibliothèque de sociologie contemporaine. - p. 45 et sq. En dépit de la récurrence du thème, l'analyse au cours des années n'a guère évolué par rapport à celle de 1950, à laquelle Gurvitch renvoie lui-même régulièrement.

[49] Carré proposé et décrit par Denis DUCLOS. "Institutions et pratiques : leurs évolutions." – op. cit.

[50] Cf. Dominique MEMMI. "Introduction : la dimension corporelle de l'activité sociale". *Sociétés contemporaines.* 1998, n°31. Paris : L'Harmattan, 1998. p. 5-14 ; ainsi que le numéro dirigé par J.-M.BERTHELOT. "Les sociologies et le corps". *Current sociology*, 1985, vol. 33, n°2.

commode, comme le fait Friedmann en les rétrocédant aux "spécialistes" du corps, physiologues et médecins[51]. Le cloisonnement des sciences de l'homme au sens large prend à partir de cette époque un tour encore plus prononcé, qui suit le relâchement général depuis une vingtaine d'années des liens entre sciences de la nature et mathématiques d'une part, et sciences humaines de l'autre[52]. Jusqu'au début des années 1970, le corps comme objet d'analyse est laissé aux sciences biologiques.

Au-delà de l'impression de rupture suscitée par la transformation de tonalité générale avec le déploiement d'une pensée plus critique dans les années 1960, la sociologie, en se choisissant science des processus sociaux impersonnels, a reconduit la séparation historiquement constituée du corps et de l'esprit. Lorsque l'épuisement du paradigme évolutionniste résumé par la formule de Tönnies, *Gemeinschaft-Gesellschaft*, devient patent, l'éclatement de sa version "classique" donne naissance à plusieurs sous-champs de recherche qui ne vont dans un premier temps que reprendre, pour mieux les répartir, les partis-pris antérieurs. Dépassant la vulgate parsonienne, les orientations empruntent quatre directions qui vont demeurer les mêmes jusque vers la fin des années 1980, l'une concentrée sur le contrôle social et les mécanismes de domination à partir d'analyses de l'Etat et/ou des classes sociales (Bourdieu, Althusser, Foucault), une autre attachée à l'examen du changement social (Crozier), une autre mettant l'accent sur les mouvements sociaux et les possiblités réelles de ceux que l'on appelle désormais « acteurs » (Touraine), une dernière envisageant le système social comme un marché, soit un jeu réglé d'interdépendances (Boudon, Bourricaud) ; postures auxquelles s'ajoute dans les années 1970 les analyses interactionnistes inspirées de Goffman[53]. L'accroissement du prestige de la discipline dans son ensemble est sans doute lié à la nature de ses objets et de ses approches, qui révèlent en creux une

---

[51] J.-M. BERTHELOT, "Les sociologies et le corps". *Current sociology* - op. cit., p. 58-62.

[52] Cf. Krzysztof POMIAND. "La science dans la culture". *Le Débat*, mai-août 1988, 50, p.160-165, donne comme date commode du début de cette séparation la mort de Cavaillès.

[53] Synthèse qu'on peut trouver chez par Alain TOURAINE. "Sociologies et sociologues" - op. cit., p. 136-140 ; ou Michel WIEWORKA. "Le déploiement sociologique". In Marc GUILLAUME (dir.). *L'état des sciences sociales en France*. Paris : la Découverte, 1986, p. 149-155

véritable hiérarchie sociale des préoccupations. Mêmes les courants les plus portés à privilégier le rôle de l'"acteur" dans les processus sociaux n'en sont guère venus à intégrer le corps dans leur approche. Le structuralisme critique, l'individualisme méthodologique (qui induit l'existence d'un marché pour s'exercer), l'analyse du mouvement ouvrier ou l'étude des stratégies et du changement au sein des organisations s'apparentent à des *pensers du système*.

III

Le corps comme objet d'intérêt politique, éditorial et scientifique

TOPIQUE DE LA CONTESTATION POLITIQUE

L'observation des circonstances du retour du corps dans les débats intellectuels enseigne que la sociologie n'a fait que suivre un mouvement de revalorisation d'origine politique. Les raisons en sont tout aussi confuses que leurs manifestations protéiformes. Les éléments décisifs paraissent principalement démographiques, résidant en l'augmentation de la part des jeunes dans la population globale, et socio-économiques, traduites par une forte mobilité sociale. Ces évolutions ont favorisé l'un des phénomènes sociaux et culturels majeurs de l'après-guerre qu'est l'accession, quoique imparfaite, des femmes à la prise de parole politique au sens large. Leur entrée massive sur le marché de l'emploi, et partant leur conquête d'un début d'autonomie sociale ont eu notamment pour conséquence d'accentuer le caractère obsolète de nombre de principes moraux qui avaient survécu aux périodes précédentes. Au plan intérieur, les décisions politiques les plus importantes entre la fin des années 1940 et les années 1970 ont souvent visé l'amélioration de leur statut social : lois sur le droit de vote (1945), sur l'avortement (1975). On voit à cette énumération à quel point les luttes en faveur des femmes ont consisté à œuvrer au démantèlement de dispositifs où la variable corporelle, principalement réduite à son aspect sexuel, est prépondérante. Ce sont vraisemblablement les raisons pour lesquelles, à la fin des années 1960, le corps est devenu un thème privilégié du discours de contestation. Considéré comme lieu d'oppression par excellence, il a offert à la perspective critique la possibilité d'amorcer une entreprise de *dévoilement* radicale. La *libération*, sociale, sexuelle, débutait par celle du corps[54]. « C'est dans la manière, dont est structurée la relation de notre corps à l'autre, lit-on dans les *Cahiers du GRIF*, de notre corps au monde, que s'enracine et se per-

[54] Historiquement, la corporéité, souvent associée à une certaine bestialité, a souvent été réservé à ceux qu'on avait soumis et exploités à l'instar de la nature. L'analogie des deux situations a favorisé une assimilation et la naturalisation du point de vue porté sur ceux qui étaient dominés. C'est pourquoi souvent le stigmate corporel socialement constitué a constitué une puissante arme symbolique qui a pu être retournée contre les puissants, comme en témoignent aux Etats-Unis, le « black is beautiful » des mouvements afro-américains dans les années 1970 ou dans le monde occidental sur la période la plus récente, les manifestations autour de la « fierté homosexuelle ».

pétue le système de domination dont nous sommes l'objet. Analyser ce rapport pour le modifier, c'est faire acte de libération. »[55]

Mais dans le même temps, on peut aussi évoquer l'avènement d'une culture de masse dont certains des ressorts relèvent tant de la mise en scène de fantasmes ayant trait au corps que de la croyance largement partagée en une science dominatrice de la nature et rendant possible par là la venue définitive d'une société d'abondance hédoniste. Dans le domaine des pratiques de consommation, le souci de soi manifesté par les classes moyennes et supérieures, souci de distinction particulièrement visible à partir des années 1980, renforcé par la prégnance de représentations associées à une position sociale particulière (qui sont par exemple celles de la santé ou de la minceur), mérite également, de ce point de vue, d'être mentionné[56].

A la fin des années 1980, on a pu arguer que le "corps", conçu comme "libéré", avait constitué l'une des figures symboliques les plus fortes et les plus ambivalentes des trente dernières années[57]. L'expression même de "corps libéré" présente les aspects d'un fait social en soi[58]. D'une manière générale, la question du corps arrive à englober des pans entiers du monde social, tels que les comportements sexuels, le rapport à la maladie et la mort, le rapport au travail, qui ont connu de profondes mutations ces quarante dernières années.

---

[55] "Editorial". *Cahiers du GRIF [Groupe de Recherches et d'Informations Féministe]*. 1973, 3 – cité par J.-M.BERTHELOT. "Les sociologies et le corps". *Current sociology* - op. cit., p. 62-69.

[56] Les traductions de ce gigantesque mouvement d'ensemble affectent tous les pans du monde social. La recherche du bien-être et d'une meilleure image de soi explique le succès avec lequel les thérapies psychiatriques inventées par Lewin, Rogers, Moreno, Pearls ou Janov, ont été importées en France dans le courant des années 1970. Les préoccupations liées aux répercussions naturelles catastrophiques de la pollution, qui s'exprime au travers du développement du mouvement écologique après 1968, illustrent un autre élargissement possible du même type de projet qui entend favoriser le caractère "naturel" des cadres de vie.

[57] Ainsi qu'on le retrouve dans un numéro du *Débat*, consacré à rassembler des "Eléments pour une histoire intellectuelle de notre temps - 1958-1988" - *Le Débat*, mai-août 1988, n°50.

[58] Cf., pour des approches différentes, David LE BRETON. *Anthropologie du corps et modernité*. 4e éd. corrigée. Paris : Presses Universitaires de France, 1998. Sociologie d'aujourd'hui ; Lucien SFEZ. *La santé parfaite. Critique d'une nouvelle utopie*. Paris : Seuil, 1995. L'histoire immédiate.

DETOUR PAR L'EDITION

Il n'est pas indifférent que le "retour du corps" se soit notamment donné à voir dans les théories sociologiques, dans la mesure où le champ de la recherche semble lié en France, pour des raisons historiques esquissées plus haut, au monde des débats intellectuels et politiques. Mais apprécier l'appropriation du thème par le domaine de la recherche, exige comme préalable de préciser la prééminence sociale des sciences de l'homme et de la société dans les dernières décennies, prééminence qui justifie en retour l'attention accordée aux développements récents consacrés par celles-ci à la question du corps. La visibilité établie et le statut social puissant des sciences humaines ont abouti à la diffusion large d'une façon de parler du monde social qui en est inspirée, du moins dans la terminologie. Une manière possible de procéder pourrait consister en la présentation de la constitution, de la structuration et de la montée en puissance du champ intellectuel depuis les années 1950, dans la ligne des travaux de R. Rieffel [59]. Une approche complémentaire consisterait à établir l'objectivité de cette popularité à partir de l'examen de la production éditoriale, qui donne une mesure concrète de son influence. L'évolution de la structure de cette production enseigne sur les métamorphoses en cours d'une part des goûts du lectorat, de l'autre des tendances dominant le champ intellectuel. L'apparition du corps comme élément de causalité central peut donc avoir connu des traductions précises dans la sphère éditoriale.

CONFUSION ET RESSENTIMENT

Il est avéré que l'édition en sciences humaines et sociales (SHS) a connu, entre la fin des années 1950 et celles des années 1970 une expansion exceptionnelle, due à une évolution qu'on a pu résumer à « un déplacement remarquable de l'intérêt qui se por-

tait traditionnellement vers la fiction, vers un certain type de recherches universitaires dans des disciplines différentes mais qui toutes convergeaient vers quelque chose qui était à la fois l'héritage de Marx, Freud et Nietzsche, invoqués comme pères fondateurs. Ce qui paraissait nouveau et fascinait, c'était la possibilité de faire converger des recherches scientifiques très "pointues" en ethnologie, linguistique ou psychanalyse vers une théorie générale du psychisme humain. Théorie qui devait déboucher sur une vérité subversive. Ce n'est pas un hasard si la même année 1956 a vu l'entrée des chars russes à Budapest, les vrais débuts de la guerre d'Algérie et la parution de *Tristes Tropiques* de Lévi-Strauss. »[60]

Ce type d'histoire spontanée dénote une tendance qu'on retrouve tout au long des témoignages et des articles, qui consiste à confondre courants du champ de la recherche et courants du champ intellectuel, au bénéfice des seconds. La confusion révèle la propension de l'auteur à évaluer les travaux scientifiques en fonction de critères extérieurs au champ de la recherche lui-même, et corollairement la proximité des critères régissant le champ scientifique avec ceux du champ intellectuel. La représentation des sciences sociales à la fin des années 1960 et au début des années 1970 comme entièrement dominées par une "discipline modèle", la linguistique (ou sa variante sémiologique), deux "disciplines reines" pour les applications, sociologie et ethnologie, deux théories de référence, marxisme et psychanalyse, enfin un paradigme, le paradigme critique[61], fait plutôt penser à une description, vue d'en face, du champ intellectuel comme entièrement dominé par une approche inspirée des sciences sociales.

---

[59] Rémy RIEFFEL. *Les intellectuels sous la Ve République 1958-1990*. 3 vol. Paris : Hachette, 1993. Pluriel.

[60] Propos rapportés par Patricia JAFFRAY. "Sciences humaines : la crise ?". *Livres Hebdo*, 1er novembre 1982, vol. IV, n° 44, p. 94-104 - p. 95.

FAVEUR DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

Parallèlement aux thèses attendues sur le "malaise de l'homme occidental", il existe des éléments plus matériels d'explication du succès des SHS, au premier rang desquels l'accroissement sans précédent de la population étudiante consécutive à la reprise démographique mais aussi aux transformations des pratiques éditoriales. La multiplication des publications en SHS traduit la vitalité d'un secteur en pleine expansion depuis les années 1959-1960[62]. L'activité éditoriale se manifeste ensuite par une évolution des pratiques de vente, liée à l'accroissement de son public potentiel :

> "Jusqu'alors [les sciences humaines] existaient chez des éditeurs très spécialisés, en nombre restreint, avec des tirages limités, s'adressant à un public relativement étroit, la distribution se faisant essentiellement par le réseau des librairies universitaires. En 1962, les politiques éditoriales et commerciales changent. Tout d'un coup, il devient possible de sortir du ghetto universitaire pour apporter à un public plus large des classiques de ces disciplines." Cette année-là sont créées les collections de poche universitaires : "Idées" chez Gallimard, "Petite Bibliothèque Payot" chez Payot, "10/18". Suivent rapidement les collections "Points" au Seuil, "Champ" chez Flammarion[63].

Jusqu'à la fin des années 1970, l'édition des SHS se situe, tant du point de vue des ventes que des tirages moyens, à un niveau qu'elle n'atteindra plus dans les décennies suivantes. Mais faut-il parler de "crise" pour définir la situation suivante dans la mesure où manquent les données sur longue période nécessaires à la définition de ce qu'est une situation "normale" dans le domaine ?[64].

---

[61] Présentation de Marcel GAUCHET. "Changement de paradigme dans les sciences sociales". *Le Débat*, mai-août 1988, n°50, p. 165-170 - p. 165.

[62] Qui voient paraître les premiers numéros de *Sociologie du travail*, *Communication*, la *Revue française de sociologie* ou encore *L'Homme*.

[63] Propos tenus en 1982 par Jean-Luc Pidoux-Payot, PDG de Payot, et recueillis par Patricia JAFFRAY. "Sciences humaines : la crise ?". *Livres Hebdo*, 1er novembre 1982, vol. IV, n° 44, p. 94-104 - p. 95.

[64] Il convient par ailleurs d'expliciter ce qu'on entend par SHS. Une enquête vieille d'une dizaine d'années inclut dans la catégorie les ouvrages relevant des disciplines universitaires habituellement associées aux termes de "sciences humaines et sociales" (enquête menée par le cabinet BIPE pour le compte du Syndicat National de l'Edition - cf. Marc MINON. "L'état de

Entre 1970 et 1977, la production connaît une augmentation de plus de 67 % ainsi que, sur l'ensemble de la décennie, une hausse de sa part dans le chiffre d'affaires global du secteur de l'édition en France. Le nombre de titres édités a crû entre 1970 et 1977 de près de 49 %. En dépit de fluctuations d'une année sur l'autre, le tirage moyen est passé de 5000 exemplaires en 1970 à plus de 5600 en 1977. La plupart des indicateurs retenus indiquent cependant une sorte de point culminant en 1971-1973, où la part des SHS dans le chiffre d'affaires global de l'édition est supérieur ou égal à 3%, le nombre d'ouvrages édités dépasse les neuf millions d'exemplaires, le tirage moyen proche des 6000 et la part de la production exportée supérieure ou égale à 5% [65]. Peut-être faut-il y lire la manifestation en terme de consommation culturelle d'un "après-68" qui a vu l'apparition ou la consécration de nombreux "maîtres à penser", une vérification statistique de la tournure proprement spectaculaire (au sens de Debord) prise par le champ intellectuel ; et corollairement, l'assimilation d'une certaine manière de pratiquer les sciences humaines audit champ intellectuel, l'accession au vedettariat intellectuel d'auteurs essentiellement issus des rangs des sciences humaines au sens large, et non plus seulement des philosophes et des écrivains[66]. L'engouement des acheteurs pour ce type d'ouvrages a des origines clairement politi-

---

l'édition en sciences humaines et sociales". *Cahiers de l'économie du livre*, décembre 1990, n°4, p. 47-94. Pour les contours du "domaine à géométrie variable", lire p. 48-49). Le "noyau dur" des SHS comprendrait anthropologie et ethnologie, archéologie, géographie, histoire, histoire de l'art, histoire littéraire, histoire des sciences, linguistique et sciences des textes, philosophie et épistémologie, psychanalyse, psychologie, sciences économiques, sciences de l'éducation, sciences juridiques, sciences politiques, sciences des religions et sociologie.
Mais l'enquête du BIPE se fondait sur des données du Cercle de la Librairie, classées par genre d'ouvrages, reposant elles-mêmes sur les statistiques annuelles du Syndicat National de l'Edition (SNE). Or, au début des années 1980, les chiffres disponibles et issus des même sources, ne comptabilisent pas les documents de la même façon et excluaient des SHS l'histoire, la géographie, la critique littéraire pour les ranger dans la rubrique "Littératures". - Cf. Nathalie SAMKOW. "Données statistiques sur l'édition des livres en France - Année 1980". *Livre Hebdo*, 8 septembre 1981, vol. III, n°36, p. 83-108 ; "Données statistiques sur l'édition des livres en France - Année 1981". *Livre Hebdo*, 11 octobre 1982, vol. IV, n° 41, p. 80-106. Dans l'impossibilité où nous sommes pour l'instant de vérifier si les chiffres avancés par l'enquête susmentionnée tiennent compte de cette différence dans le contenu des catégories, il suffit de faire remarquer que les résultats qui suivent sont des propositions susceptibles d'être rectifiées.

[65] Ces chiffres sont tirés de Patricia JAFFRAY. "Sciences humaines : la crise ?". *Livres Hebdo*, 1er novembre 1982, vol. IV, n° 44, p. 94-104.

ques ; il apparaît même comme une des concrétisations privilégiées des aspirations "révolutionnaires" de la période.

PLUSIEURS CORPS

> "J'avais publié en 1963 *Eros et civilisation* de Marcuse. On en avait vendu 3000 ou 4000 exemplaires ; c'était déjà bien. Là-dessus, je décide de publier *L'homme unidimensionnel*. On fait appel à un traducteur pour s'apercevoir 18 mois plus tard, délai fixé par le contrat de publication, qu'il n'a pas commencé. Affolement ! On prend quelqu'un d'autre qui nous remet 6 mois plus tard un travail bâclé. Finalement on refait une traduction et le livre sort le 3 mai 1968, jour d'occupation de la Sorbonne. Une période unique. Tout le monde était en grève. Il a fallu faire appel au seul imprimeur qui travaillait encore, trouver un transporteur et, à la fin du mois, on en était à la cinquième réimpression. On ne vendait qu'un seul livre dans Paris, c'était *L'Homme unidimensionnel*."[67]

Dans l'alchimie suggérée qui se serait produite entre le livre de Marcuse et son public, il se trouve que l'un des ingrédients remarquables réside dans l'importance, tant du point de vue théorique que de la *praxis*, de l'élément corporel. On y lit que « l'organisme est conditionné au préalable à accepter spontanément ce qui lui est offert", que les individus sont victimes d'une "désublimation institutionnalisée" dans la mesure où « la libération provoque une contraction des besoins instinctuels et non pas leur extension et leur développement [...] », désublimation contrôlée qui affaiblit « la révolte des instincts contre le principe de réalité établi »[68]. Ce type de thèses a connu

---

[66] Evolution qu'on trouve confirmée, à l'aide d'autres matériaux, dans Rémy RIEFFEL. *Les intellectuels sous la Ve République*. - op. cit.

[67] Récit de Jérôme LINDON recueilli par Patricia JAFFRAY. "Sciences humaines : la crise ?" *Livres Hebdo*, 1er novembre 1982, vol. IV, n° 44, p. 94-104.

[68] Herbert MARCUSE. *L'Homme unidimensionnel*. Trad. par Monique Wittig et revue par l'auteur. Paris : Minuit, 1968. Arguments. - p. 98 et 101.

un grand succès dans l'espace public mais ne peut être pris là encore comme résumé des préoccupations du champ de la recherche. Le projet néo-rousseauiste de Marcuse s'accorde mal des protocoles objectivistes mis en application par les sciences sociales soucieuses de leur scientificité.

Le caractère relativement répandu dans les milieux intellectuels d'une vision de l'homme dérivée de la philosophie existentialiste, en France essentiellement sartrienne, d'une part, d'autre part d'une conception dérivée des sciences économiques du comportement social comme résultante d'arbitrages rationnels, a amené certains courants de la recherche en sociologie dans le courant des années 1970 et 1980 à accentuer cette posture. La rupture avec les postulats subjectivistes a vite conduit à mettre en lumière de façon radicale la nature impersonnelle car socialement constituée de ce qui apparemment relève du domaine le plus personnel du sujet, à savoir son corps. Les travaux ont emprunté principalement quatre directions[69]. L'une provient de la critique de la société de consommation telle que formulée par Baudrillard et s'articule autour de la notion de "corps-simulacre" et des pratiques liées aux représentations solidaires de corps comme capital et de corps comme fétiche[70]. Une autre, partant d'une critique en règle de l'"anthropologie imaginaire du subjectivisme"[71], cherche à établir que l'acquisition de l'habitus au fondement du comportement social se fait au moyen de l'incorporation de schèmes de perception donnés qui vont se muer en automatismes grâce auxquels le "sens pratique" d'un agent pourra être défini comme une "visée quasi corporelle du monde"[72]. Plus ethnologique, une troisième tendance, représentée par la revue *Ethnologie française* s'attache à poursuivre le programme proposé par Marcel Mauss dans les années 1930 en étudiant les techniques et symboli-

---

[69] Cf. J.-M. BERTHELOT. "Les sociologies et le corps". *Current sociology*, 1985, vol. 33, n°2. - volume cité ; Domnique MEMMI. "Introduction : la dimension corporelle de l'activité sociale". *Sociétés contemporaines*. 1998, n°31. - art. cité.

[70] Cf. Jean BAUDRILLARD. *La société de consommation*. Paris : Denoël, 1970. Folio Essais. - notamment p. 199-238.

[71] Ainsi que l'appelle Pierre BOURDIEU dans *Le sens pratique*. Paris : Minuit, 1980. Le sens commun. - chapitre 2, p. 71-86.

[72] Pierre BOURDIEU *Le sens pratique*. Paris : Minuit, 1980. Le sens commun. - p. 111.

ques du corps au sens le plus large. Enfin une quatrième orientation naît dans le sillage théorique de Foucault, à partir de la notion de biopouvoir proposée notamment en 1975 dans *Surveiller et punir*[73]. Sous ces auspices, la sociologie du corps a multiplié ses angles d'approche et s'est spécialisée en sociologies du sport, de la santé, des discours médicaux sur le corps, du travail... Plus généralement dans l'ensemble du champ de la recherche en sciences de l'homme et de la société, la "culture somatique", pour reprendre l'expression de Luc Boltanski[74], a suscité des travaux, notamment anthropologiques et historiques, portant sur des domaines aussi divers que l'hygiène, le sport, les critères de beauté, le rapport à la mort, les comportements sexuels[75].

ETHOS / ETHOS

En dépit de la diversité des approches, on peut postuler l'unité de leur esprit, peut-être héritée de la philosophie, selon lequel le corps ne serait jamais envisagée que comme la manifestation d'*autre chose*. Déniant toute réalité physiologique au "don" ainsi que toute pertinence d'ordre sociologique aux phénomènes corporels en eux-mêmes, les

---

[73] Cf. Michel FOUCAULT. *Surveiller et punir*. Paris : Gallimard, 1975. Tel.

[74] Luc BOLTANSKI. "Les usages sociaux du corps". *Annales ESC*, janv.-mars 1971, 26e année, n°1, p. 205-233.

[75] D'orientations théoriques différentes, on peut citer à titre d'exemples Louis-Vincent THOMAS. *Anthropologie de la mort*. Paris : Payot, 1975 et *Le cadavre. De l'anthropologie à la biologie*. Bruxelles : Complexe, 1980 ; Alain CORBIN. *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social XVIIIe-XIXe siècles*. Paris : Aubier-Montaigne, 1982 ; Philippe PERROT. *Le travail des apparences. Le corps féminin. XVIIIe-XIXe siècle*. Paris : Seuil, 1984. Points Histoire ; Georges VIGARELLO. *Histoire du viol, XVIe-XXe siècles*. Paris : Seuil, 1998. L'Univers historique ; *Le sain et le malsain : santé et mieux-être depuis le Moyen Age*. Paris : Seuil, 1993. L'Univers historique ; *Le Propre et le sale : l'hygiène du corps depuis le Moyen Age*. Paris : Seuil, 1985. L'Univers historique. Il convient de faire remarquer ici que la délimitation précise de notre champ d'étude ne doit pas conduire à couper la situation française de ses influences extérieures. De telles approches étaient simultanément développées aux Etats-Unis et l'on invoque souvent Georg Simmel comme le précurseur de ce genre d'étude, puisqu'il a fourni au début du XXe siècle les linéaments d'une sociologie des sens ou des déterminations du féminin et du masculin. - cf. par exemple *Philosophie de l'amour*. Trad. par S. Cornille et Ph. Ivernel. Paris : Rivages Poche, 1988. Petite Bibliothèque.

sciences sociales envisagent le corps seulement comme le vecteur privilégié entre l'individu et le monde social dans lequel celui-ci est immergé durant sa période de socialisation, et qui agit de façon privilégié sur lui par cet intermédiaire corporel sans que l'agent en ait véritablement conscience, en lui inculquant insensiblement par l'inculcation d'une *hexis*, comprise au sens d'"acquis" et de "faculté", de faculté acquise (telle technique de marche, de s'asseoir, de manger, telle technique d'hygiène corporelle, telle technique sexuelle...), un ensemble de catégories de perception, d'entendement, d'imagination - ce qui aura pour effet de déclencher l'adhésion préconsciente de l'adulte aux mondes mental et social organisés selon les mêmes principes et modèlera son rapport au réel en général[76]. L'origine philosophique d'une telle démarche est indiqué par les termes mêmes employés : lorsque Marcel Mauss introduit la notion d'*hexis*, il reconnaît sa dette envers Aristote[77]. Selon P. Ricœur, Aristote est le premier à avoir rapproché les notions de caractère (au sens de critère d'identité durable) et habitude à la faveur de la quasi-homonymie entre *êthos* (caractère) et *éthos* (habitude, coutume). Du terme *éthos*, il passe à *hexis* (disposition acquise), qui est le concept anthropologique de base de son éthique[78]. De ces associations apparaissent découler les théories les plus modernes. L'étude des dispositions acquises consiste le plus souvent en une étude des représentations, des habitudes, des coutumes, guère en celle du mode d'acquisition de celle-ci. La matérialité corporelle est donc souvent délaissée au profit d'une interprétation méta-physique, attachée au contenu idéologique (Baudrillard, mais aussi Althusser), symbolique (Bourdieu), "idéel" (Godelier)[79] ou encore "rationnel" (Boudon ou Crozier/Friedberg[80]). La recherche d'un

---

[76] « Vivre, c'est réduire continuellement le monde à son corps, à travers la symbolique qu'il incarne. », David LE BRETON. *Anthropologie du corps et modernité*. Paris : PUF, 1998 – op. cit., p. 7.

[77] Cf. Marcel MAUSS. "Les techniques du corps". In Marcel MAUSS. *Sociologie et anthropologie*. 6e éd. Paris : Presses Universitaires de France,1995. Quadrige. – op. cit., p. 368.

[78] Tiré de Paul RICŒUR. *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil, 1990. Points Essais. – p. 146, note 1.

[79] Cf. Dominique MEMMI. "Introduction : la dimension corporelle de l'activité sociale". *Sociétés contemporaines*. 1998, n°31. – op. cit., p. 8-9.

[80] "Il n'y a donc plus, à la limite, de comportement irrationnel. C'est l'utilité même du concept de stratégie que de s'appliquer indifféremment aux comportements en apparence les plus ration-

principe unifiant entraîne à considérer le corps comme auxiliaire de la théorie, médium privilégié de la cause identifiée ailleurs.

L'argument peut paraître forcé, surtout si l'on omet de mentionner les efforts déployés par quelqu'un comme P. Bourdieu pour établir la relation réciproque entre l'agent envisagé dans sa dimension corporelle et la réalité sociale :

> "[...] ayant la propriété (biologique) d'être ouvert au monde, donc exposé au monde et, par là, susceptible d'être conditionné par le monde, façonné par les conditions matérielles et culturelles d'existence dans lesquelles [le corps isolé] est placé dès l'origine, il est soumis à un processus de socialisation dont l'individuation est elle-même le produit, la singularité du "moi" se forgeant dans et par les rapports sociaux."[81]

Il n'en reste pas moins qu'une réalité sociale préexistante est toujours postulée, ainsi que l'existence d'un voile indépassable entre l'individu et le monde. L'analyse au lieu de s'intéresser aux choses peut se permettre de prendre (mais en vérité elle ne peut faire que cela) pour objets les outils de tous ordres, mental comme matériel, qui permettent à l'humain d'être en contact avec la réalité : pas de rapport direct, toujours un rapport médié. C'est le sens de l'anthropologie qu'a pratiquée A.Leroi-Gourhan[82]. Même les théories qui plaident pour une approche articulée autour de la "rationalité des acteurs", même "limitée", et leurs "stratégies", comme si la dualité corps/esprit était toujours valable, comme si le corps pouvait être traité à part, qu'on pouvait se contenter de signaler son implication dans les comportements sociaux sur le mode de l'extériorité que postule la situation de l'entomologiste ou du disséqueur.

Le principe demeure qu'une entité appelée "société", même réduite à sa plus simple expression, comme "système" ou produit de l'interdépendance des acteurs, in-forme le matériau corporel et si le contraire se produit, c'est que vraisemblablement les facteurs

---

nels et à ceux tout à fait erratiques. Derrière les humeurs et les réactions affectives qui commandent ce comportement au jour le jour, il est en effet possible à l'analyste de découvrir des *régularités* qui n'ont de sens que par rapport à une *stratégie*.", p. 56-57 in Michel CROZIER, Erhard FRIEDBERG. *L'acteur et le système*. Paris : Seuil, 1977. Points Essais. - L'évacuation de l'irrationnel et de l'affectif postule une unité de sens au-delà des accidents évènementiels (entendre : individuels) et révèle une vision singulièrement aseptisée du moi.

[81] Pierre BOURDIEU. *Méditations pascaliennes*. Paris : Seuil, 1996. Liber. - p. 161.

corporels sont des résultantes de processus culturels dont on peut identifier la genèse[83]. Et s'il arrive aux chercheurs de discuter des postulats au fondement de leurs travaux, c'est souvent dans un double mouvement illustrant leur ambivalence vis-à-vis de l'objet. Certes, selon le balancement pascalien, "déterminé (misère), l'homme connaître ses déterminations (grandeur) et travailler à les surmonter", mais peut-il vraiment venir à bout, à supposer qu'il le veuille, de "la complicité souterraine qu'un corps qui se dérobe aux directives de la conscience et de la volonté entretient avec la violence des censures inhérentes aux structures sociales"[84] ? Dans la perspective de la tradition courte en sciences sociales, jusqu'au début des années 1980, le corps semble en dernière analyse un moyen commode d'aborder l'influence du social sur les agents/acteurs, mais il ne saurait constituer, dans les années 80 du moins, un objet d'étude à part entière, c'est-à-dire institutionnalisé au sens d'apparaître dans les nomenclatures des spécialités dressées par les sociologues à destination du grand public[85] ou des autorités de tutelle[86].

---

[82] Cf. André LEROI-GOURHAN. *Le geste et la parole*. 2 vol. Paris : Albin Michel, 1964-65. Sciences d'aujourd'hui.

[83] C'était l'un des chemins empruntés par R. Boudon et F. Bourricaud dans leur évocation nuancée de la sociobiologie au début des années 1980 – cf. Raymond BOUDON, François BOURRICAUD. "Sociobiologie". In Raymond BOUDON, François BOURRICAUD. *Dictionnaire critique de la sociologie*. 4e éd. mise à jour. Paris : Presses Universitaires de France, 1994, p. 548-555 - p. 553. Pour une autre approche s'efforçant d'intégrer les deux types de données, voir comment Cl. Lévi-Strauss définit l'intérêt de l'utilisation de la génétique en anthropologie - cf. Claude LEVI-STRAUSS. "Race et culture". In Claude LEVI-STRAUSS. *Le regard éloigné*. Paris : Plon, 1983, p. 21-49.

[84] Pierre BOURDIEU. *Méditations pascaliennes*. Paris : Seuil, 1996. - op. cit., p. 157 et 203. Ce balancement entre croyance à l'irréductibilité des déterminismes et optimisme placé dans la connaissance, on le retrouve avec encore plus de vivacité dans l'analyse que fait Bourdieu du rapport entre hommes et femmes, notamment in "La domination masculine". *Actes de la recherche en sciences sociales*, sept. 1990, n°84, p. 2-31 - par exemple p. 11 : L'"effet de domination symbolique ne s'exerce pas dans la logique pure des consciences connaissantes, mais dans l'obscurité des schèmes pratiques de l'habitus, où est inscrite, souvent inaccessible aux prises de la conscience réflexive et aux contrôles de la volonté, la relation de domination."

[85] Cf. Alain TOURAINE. « Sociologies et sociologues » - op. cit., qui en 1986 envisage la question du point de vue des modèles théoriques (utilitarisme, structuralisme, stratégies, systèmes d'action et mouvements sociaux) et considère que l'évolution majeure réside dans le passage d'une position objectiviste à celle d'une recherche portant sur les interactions – c'est-à-dire une idée assez commune à l'époque du « retour de l'acteur ».

[86] Cf. le rapport de Jean-Claude PASSERON. « L'état de la sociologie ». In Maurice GODELIER. *Les sciences de l'homme et de la société en France. Rapport au Ministre de la Recherche et de l'Industrie*. Paris : La Documentation française, 1982, p. 183-220.

IV

Accroissement de la visibilité sociale des sciences biologiques : aspect éditorial

CRISE

Il est commun dans les années 1980 de lire dans la presse spécialisée des comptes-rendus alarmants sur la situation de l'édition en SHS. Les termes n'ont jamais été trop forts ; chez les journalistes on parle évidemment de "crise" mais les professionnels émettent des diagnostics plus radicaux : on interprète le "reflux des sciences humaines" comme "celui de la lecture en général"[87]. Vingt ans après, c'est encore "la civilisation de la lecture qui est atteinte" avec le recul de l'édition en SHS, signe parmi d'autres de la situation déplorable de l'Université[88], et l'état actuel du marché inspire au président du directoire des Presses Universitaires de France l'élégante remarque que "le coq gaulois aurait pour unique héritier un chapon francophone"[89].

Avant d'analyser plus précisément les raisons avancées et les lire comme le symptôme d'une confusion significative, on doit rappeler ici la définition qu'on entend donner au mot "crise" et qui servira à juger les arguments fournis par les principaux protagonistes du débat. La notion de "crise" ne peut se comprendre que par rapport à un ordre stable et estimé durable, qui se voit contesté, de l'intérieur ou de l'extérieur, et surtout ne peut pas répondre de manière offensive. Un ensemble qui peut affronter sa contradiction en la surpassant prouve sa capacité à se perpétuer. On parle de crise lorsqu'une classe homogène de traits suffisant à caractériser un ensemble *dans un contexte qu'il faut préciser à l'avance* : un modèle d'organisation peut paraître complètement obsolète lorsque l'environnement a été complètement métamorphosé de-

---

[87] A.-M. Métailié, en 1982 - cf. Patricia JAFFRAY. « Sciences humaines : la crise ? ». *Livres Hebdo*, 1er novembre 1982, vol. IV, n° 44, p. 94-104 - p. 96.

[88] La remarque de Pierre Nora, prononcée à l'occasion d'un entretien donné à Livre Hebdo et paru le 18 avril 1997, est reprise par Isabelle LALLOUET. « Sciences humaines : questionnements ». *Livres Hebdo*, 12 juin 1998, n° 297, p. 65-72 - p. 65.

[89] Michel PRIGENT. « L'édition de savoir, vingt ans... et après ». *Commentaire*, printemps 1998, vol. 21, n° 81. Paris : Plon, 1998, p. 108-110 - p. 109. Le registre métaphorique emprunté est instructif à au moins deux égards, d'abord en tant que symptôme de la disposition intellectuelle ou demi-savante contemporaine, qu'on cherche à identifier dans le cadre de ce travail, à naturaliser les discours, ensuite comme lapsus révélant le sentiment de dépossession de soi (exprimé en termes d'équivalence banalement phallocentriques de puissance sexuelle

puis le moment où ce modèle d'organisation avait paru nécessaire. C'est dire que parler de "crise" implique l'évocation précise du modèle en question et sa justification en tant que modèle : partagé par une large communauté, comme on dit "passé dans les mœurs", et notamment institutionnalisé sous des formes stables. Une crise dès lors peut être comprise sur le mode de la "dissonance cognitive", qui aurait son origine dans des phénomènes de désagrégation touchant l'ensemble de façon fondamentale. On voit par là qu'il y a crise seulement lorsqu'elle est reconnue comme telle ; *elle est autant de l'ordre du phénomène que de l'interprétation* (en effet, des phénomènes de désagrégation peuvent être depuis longtemps à l'œuvre sans que leurs effets soient perçus comme irrémédiablement destructeurs). Il importe donc de préciser de quoi l'on parle lorsque l'on parle de "crise" : quels éléments doivent être pris comme critères définissant la forme stable et durable en question et quelles sont les variations qui affectent quels éléments, suffisamment pour que l'on puisse considérer que l'ensemble ne pourra se conserver sans modification substantielle, voire dans une mesure telle qui rend la conservation complètement impossible. Parler de crise, c'est d'une façon ou d'une autre assigner une certaine cohérence à l'histoire du phénomène envisagé, qui peut être conçue comme une série de périodes stables et de crises les achevant.

La notion de crise apparaît souvent en premier dans la bouche d'Anciens contemporains de l'émergence de nouveaux Modernes : des mouvements désordonnés de leur apparition naît une impression de désordre et de contestation stérile, voire de décadence, qui ne trouvera sa résolution que lorsque il ne se trouvera plus personne pour avoir conscience que le modèle dominant est le dernier arrivé. C'est le propre des gens et institutions en place de se rendre aveugles à ce qui va les renverser : mais ils perçoivent à coup sûr la nouveauté et ses potentialités révolutionnaires et il est certain alors qu'au regard de certains des anciens critères, il y ait lieu de parler de "déclin", de "décadence", de "défaite".

---

et de fécondité théorique) qui surgit du constat de la fin d'un certain ethnocentrisme dans la distribution des lieux de production intellectuelle en langue française.

Toutefois l'évaluation d'une crise ne peut jamais être valide qu'au regard d'une analyse précise et par conséquent, le terme ne saurait convenir que dans le cas d'univers restreints et identifiables. Concernant un marché économique, la situation peut être appréhendée au moyens d'outils statistiques adaptés ; dans le cas du marché de l'édition : les variations des ventes, de la production de livres (en nombre d'exemplaires et en nombre de titres), du tirage moyen, du chiffres d'affaires en francs constants, le nombre de disparition ou de création de maisons, les parts de marché de chacun des sous-secteurs de la branche... Tirer le bilan d'une période, parler de "crise" ou d'embellie revient, si l'on veut raisonner en termes rigoureux, à la considérer sur une durée assez longue.

HISTOIRE IMMEDIATE ET INTERPRETATION

L'une des manières les plus probantes d'établir qu'un lent changement de centre de gravité dans le monde intellectuel se produit depuis une vingtaine d'années, consiste à examiner les évolutions éditoriales des différentes approches en concurrence. Preuves objectives de l'ampleur de la diffusion et de la réception au sein d'un public plus large que la population restreinte des scientifiques ou des intellectuels, l'état de l'édition d'un secteur de la recherche permet de mesurer de façon plus objective qu'un comptage d'apparitions télévisées, son influence ou à tout le moins sa faveur, au plan social le plus général. Comme on l'a vu plus haut, les états de lieux que l'on peut lire de l'édition en SHS ne brillent pas particulièrement par leur mesure. Pourtant dès 1982, on pouvait trouver des éléments d'explication plus satisfaisants que ceux d'une pseudo-crise de sciences sociales atteintes par l'"effondrement" du marxisme ou du structuralisme[90]. La "crise profonde" du livre en SHS semblait plutôt tirer ses origines des contradictions

[90] Eléments d'explication encore avancés il y a peu par F. Gèze, PDG des éditions de La Découverte et président du groupe SHS du Syndicat National de l'Edition, rapporté par Daniel GARCIA. « Tenir, pour passer le cap de la crise. ». *Livres Hebdo*, 18 juin 1993, n°77, p. 45-55. – p.47

croissantes qui se faisaient jour entre d'une part une production scientifique de plus en plus spécialisée et de l'autre un secteur éditorial de plus en plus soumis aux contraintes du marché[91]. Les interprétations formulées à l'emporte-pièce étaient néanmoins révélatrices d'une tendance déjà repérée du « champ de la sociologie française [qui] laisse jouer à plein les lois de la visibilité caractéristiques du *champ intellectuel*, encore accentuées par l'effet des médias. »[92]

Dix ans plus tard, l'analyse en termes de structures des champs de la recherche et de l'édition est plus courante, et les critiques porteront dès lors autant sur les étudiants-qui-ne-lisent-plus que sur la méconnaissance volontaire ou non des protagonistes de la réalité du marché[93]. L'"hyperspécialisation" des recherches est dénoncée à mots couverts et se conjugue à la baisse des ressources des étudiants pour entraîner la baisse des achats ; le phénomène a pour principale conséquence l'expansion des pratiques de « photocopillage », préoccupation majeure des éditeurs en SHS dans les années 1990[94]. On raisonne ainsi depuis vingt ans en termes d'évolution du champ scientifique alors qu'on parle d'autre chose. Les lieux communs journalistiques reflètent l'image qu'une partie du champ intellectuel entretient de lui-même lorsqu'il énonce que la « stabilisation des ventes, le déclin des "vedettes" [signent] précisément l'accès à la maturité et à la scientificité de ces disciplines » [*i.e.* des sciences humaines et sociales][95].

---

[91] Cf. Maurice CAVEING & Louis HAY. « Les publications dans les sciences de l'homme et de la société ». In Maurice GODELIER. *Les sciences de l'homme et de la société en France. Rapport au Ministre de la Recherche et de l'Industrie*. Paris : La Documentation française, 1982, p. 93-100 – p. 95.

[92] Jean-Claude PASSERON. « Sociologie : bilan et perspectives » - op. cit., p. 199.

[93] Cf. par exemple la tribune de Jean-Yves GUIOMAR. « L'édition en SH : une réalité navrante ». *Livres Hebdo*, 4 janvier 1991, vol. XIII, n°1 ; Dominique DESJEUX, Isabelle ORHANT, Sophie TAPONNIER. *L'édition en sciences humaines. La mise en scène des Sciences de l'Homme et de la Société*. Paris : L'Harmattan, 1991. Dossier sciences humaines et sociales.

[94] Arguments que l'on retrouve emblématiquement chez F. Gèze, PDG des éditions de la Découverte et président du groupe SHS au SNE, rapportés par Daniel GARCIA. « Tenir, pour passer le cap de la crise ». *Livres Hebdo*, 18 juin 1993, n°77, p. 45-55 – p. 47. Sur le photocopillage, on peut consulter également, du même auteur, « Les SH résistent » et « L'hérésie du photocopillage ». *Livres Hebdo*, 17 juin 1994, n° 121, p. 31-37 et p. 38.

[95] Patricia JAFFRAY. « Sciences humaines : la crise ? ». *Livres Hebdo*, 1er novembre 1982, vol. IV, n° 44, p. 94-104 - p. 99 et sq.

FIN DES ANCIENNES EQUIVALENCES

La thèse selon laquelle toute science à l'origine a un caractère totalisant qui la rend accessible au public relativement large des gens cultivés mais non spécialistes puis qu'en se constituant, elle acquiert une complexité et se morcèle en secteurs exigeant du lecteur des connaissances de plus en plus approfondies, ne tient pas longtemps si on élargit l'étude à l'ensemble du secteur éditorial correspondant au champ intellectuel. Il s'agit de ne plus se contenter de considérer que l'état du secteur en SHS exprime l'ensemble de la production du champ intellectuel mais seulement une partie qui tend à se restreindre à partir de la seconde moitié des années 1970. L'idée selon laquelle les sciences sociales ont atteint au début des années 1980 une "phase d'équilibre", analogue à celle des sciences "exactes" dont les ventes de livres, en dehors des *best-sellers*, ne concernent que les étudiants et chercheurs, se retrouve rarement dans les comptes-rendus scientifiques produits pendant la période, qui ne se prononcent guère en termes de crise théorique, d'"avant" et d'"après", mais soulignent au contraire la pluralité relativement ancienne des approches et des domaines d'investigation pour mieux dénoncer l'état d'insuffisance, en termes d'effectifs et financiers, dans lequel évolue le milieu de la recherche[96]. L'opinion de P. Nora selon laquelle la « génération des fondateurs a su avoir à la fois le sens de la recherche et du travail des générations précédentes, et l'art de rencontrer l'intérêt du public »[97] confirme que la "crise" concerne moins la recherche en sciences sociales que les rapports de force tradition-

---

[96] Cf. Jean-Claude PASSERON. « L'état de la sociologie » - op. cit. ; Denis DUCLOS. . "Institutions et pratiques : leurs évolutions." – op. cit., et surtout Maurice GODELIER. « Le domaine des sciences de l'homme et de la société ». In Maurice GODELIER. *Les sciences de l'homme et de la société en France. Rapport au Ministre de la Recherche et de l'Industrie*. Paris : La Documentation française, 1982, p. 17-48. Il ne faut cependant pas occulter le fait que la parution au début des années 1980 du *Dictionnaire* de R. Boudon et F. Bourricaud répondait à une préoccupation concernant l'état et le devenir de la sociologie.

[97] Cité par Patricia JAFFRAY. "Sciences humaines : la crise ?", *Livres Hebdo*, 1er novembre 1982, vol. IV, n° 44, p. 94-104 – p. 100. Jérôme Lindon a « l'impression que ceux qui ont 40 ans aujourd'hui [en 1982] ont beaucoup plus de mal à se faire une place que leurs aînés des années 60 », comme Gilles Deleuze ou Pierre Clastres. On voit bien que le problème gît dans la question de la "place" que plutôt dans celle de la "scientificité".

nels au sein du champ intellectuel. On ne lirait Chomsky comme on lisait Saussure, Benveniste ou Jakobson. Mais dans le même temps, on se précipite sur un ouvrage difficile comme *L'homme neuronal* dont le succès surprend l'auteur lui-même[98]. La question revient, selon les mots mêmes du directeur éditorial d'Albin Michel, à « savoir quels sont les livres affectés par cette crise »[99].

Car on ne note *aucun réel effondrement des SHS entre 1975 et 1986*, mais au contraire une progression à la fin des années 1980 : en 1988 le chiffres d'affaires du secteur, en francs constants, a crû de plus de 26% par rapport à celui de 1975 tandis que la production de nouveaux titres a, sur la même période, augmenté de plus de 33%[100]. Ce qui nourrit l'inquiétude des professionnels et des intellectuels, réside dans la nature des ouvrages désormais le plus vendus. Au début des années 1990, aucune nouveauté traitant de philosophie, d'épistémologie, de sciences sociales au sens large, de sciences économiques, de sciences politiques, de sciences de l'éducation, ne générait de chiffres d'affaires supérieur à 500 000 francs. Entre 1979 et 1988, l'édition en sociologie a pu maintenir le niveau de sa production et de son importance proportionnelle dans le secteur grâce aux ventes de titres anciens passés au rang de "classiques". Si les SHS dans leur ensemble voient leurs ventes passer de moins de 19 000 exemplaires en 1987 à près de 24 000 en 1992, le tirage moyen d'un ouvrage passe de près de 5 000 exemplaires en 1987 à moins de 4 400 en 1992. En 1980, les ventes moyennes sur les douze premiers mois d'un ouvrage du "noyau dur" des SHS étaient estimées à 2 000 exemplaires ; elles ne s'élèvent plus qu'à 1250 en 1988. La situation du secteur reflète celle de l'ensemble du marché : de 1982 à 1997, le chiffre

---

[98] Jean-Pierre CHANGEUX. *L'homme neuronal*. Paris : Fayard, 1983. Pour l'étonnement de Changeux, lire « Le projet scientifique. Entretien avec Jean-Pierre Changeux ». *Préfaces*, mai-juin 1987, n°2, p. 81-83.

[99] Cité par Isabelle LALLOUËT. « Sciences humaines : questionnements ». *Livres Hebdo*, 12 juin 1998, n° 297, p. 65-72 – p. 65.

[100] Cf. Marc MINON. « L'état de l'édition en sciences humaines et sociales ». *Cahiers de l'économie du livre*, décembre 1990, n°4 – op. cit., p. 74-75. Sur le même sujet, lire, du même auteur, « L'édition en sciences humaines et sociales face aux modifications de son environnement ». In Pascal FOUCHE. *L'édition française depuis 1945*. Paris : Editions du Cercle de la Librairie, 1998, p. 109-117, ainsi que Rémy RIEFFEL. « L'édition en sciences humaines et sociales ». In Pascal FOUCHE. *L'édition française depuis 1945*, p. 89-108. ainsi que *Les intellectuels sous la Ve République* – op. cit.

d'affaires de l'édition a bien augmenté de près de 84 % (en francs courants), la production d'exemplaires de près de 15%, le tirage moyen d'un ouvrage a chuté de près de 36 %[101].

SERIEUX GESTIONNAIRE

Les SHS ont été affectées durant cette période par les répercussions de phénomènes plus généraux. La vogue que connaît actuellement la publication de textes courts rattachés au domaine des sciences sociales, dans des collections à bas prix telles que "Mille et une nuits" ou des maisons non traditionnelles telles que les Editions de l'éclat, confirme l'hypothèse que le marché réagit d'abord aux thèmes prédominants dans le champ intellectuel et pas forcément dans le champ scientifique, ainsi qu'aux préférences manifestées par les comportements d'achat des lecteurs. Les "grandes questions de société" de ces dernières années, ont ainsi donné lieu à une efflorescence d'ouvrages au fond enchaînés à l'actualité. Selon le mot d'un éditeur en vue, « les livres qui ne marchent pas sont ceux qui ne reflètent des affrontements surannés. »[102] Indice du rapport à la connaissance, les formes d'ouvrages les plus prisées s'avèrent les collections de poche, qui se sont multipliées depuis quelques années[103], les manuels et les dictionnaires. Les genres sont devenus hybrides et les livres qui se vendent cumulent les caractéristiques de l'essai et du manuel universitaire sur le modèle anglo-saxon, du manifeste, de l'essai concis, voire de l'étude de "commande" rédigée par un "expert", enfin de l'ouvrage professionnel destiné à un public restreint. Le rapport entre recherche en sciences sociales et vulgarisation demeure pour le moment

---

[101] Cf. Fabrice PINAULT. « Le CA de l'édition a reculé de 0,5% en 1997 ». *Livres Hebdo*, , 21 août 1998, n°301, p. 62.

[102] Propos de Michel Prigent, rapportés par Daniel GARCIA. « Les SH résistent ». *Livres Hebdo*, 17 juin 1994, n° 121 - p. 34.

[103] « Dominos » chez Flammarion, « Forum » chez Hachette, « Opus » chez Odile Jacob...

non résolu[104]. Le ton catastrophiste des commentaires ne s'est guère assourdi depuis le début des années 1980[105].

La "catastrophe" paraît concerner en premier lieu les grands éditeurs traditionnels en SHS. Leurs difficultés sont indéniablement réelles. Comme en témoignent les situations actuelles des PUF et du Cerf[106], certains connaissent de graves difficultés qui ne sont pas uniquement dues au fait que des maisons venues du scolaire et aux pratiques différentes telles Larousse et Nathan[107], se soient mises au début des années 1990 à leur faire directement de la concurrence. Longtemps d'ailleurs, avant que l'Harmattan ne devienne prédominant, la prééminence des PUF, groupe à capitaux publics, a illustré le peu d'enthousiasme qu'inspirait le secteur à l'ensemble des maisons susceptibles de s'y engager.

D'un autre point de vue, il règne en outre dans le monde intellectuel, depuis l'épisode de la "Nouvelle philosophie", une suspicion certaine envers les engouements intellectuels passés qui rappellent, s'il était besoin, que les hiérarchies d'auteurs dans ce domaine se constituent rarement sur des critères scientifiques mais bien plutôt politiques au sens le plus large (internes et externes au champ en question). La récente controverse autour de l'*Age des extrêmes* d'Eric Hobsbawn[108], publié en 1999 en Belgique alors que Gallimard n'avait pas voulu faire le traduire au moment de sa parution en 1994 au prétexte de la fidélité de l'auteur au marxisme et de la « décompression » ob-

---

[104] Pour un essai très vendu (*L'horreur économique* de V. Forrester), des dizaines restent en souffrance au point que l'avenir de ce secteur de l'édition est plutôt vu dans les médias électroniques ou, selon la proposition de M. Wieworka, dans une réforme du fonctionnement universitaire qui remédierait aux carences des bibliothèques, presses et revues d'université. - propos rapportés par I. LALLOUËT. "Sciences humaines : questionnements". *Livres Hebdo*, 12 juin 1998, n° 297, p. 65-72 – p. 72.

[105] En octobre 1998, lors d'une "Journée du Livre" organisée par l'Association des élèves de l'Ecole Normale Supérieure, deux des trois tables rondes avaient pour thème les « solutions à la crise des sciences humaines » et la « catastrophe des sciences humaines. - cf. Daniel GARCIA. « Retour sur une belle journée d'automne à Normale Sup ». *Livres Hebdo*, 12 juin 1998, n°297, p. 70.

[106] Cf. le cahier « Livres » de *Libération*, 14 octobre 1999 : Antoine de GAUDEMAR. « En plein dans les PUF. Entretien avec Michel Prigent ». p. X-XI et François DEVINAT. « Le Cerf à bout de bois ». p. XI.

[107] Cf. Daniel GARCIA. « Tenir, pour passer le cap de la crise. ». *Livres Hebdo*, 18 juin 1993 n°77 – p. 46.

[108] Eric HOBSBAWN. *L'Âge des extrêmes. Histoire du court XXe siècle.* Bruxelles : Editions Complexe / Le Monde diplomatique, 1999. Bibliothèque Complexe.

servable en France, « pays le plus longtemps et le plus profondément stalinisé »[109], illustre ce renversement clairement observable depuis une vingtaine d'années.

« Mise en culture » de la science

C'est dans ce contexte que viendrait s'insérer l'intérêt récent pour les sciences du vivant dans l'édition et particulièrement l'édition en SHS. Ce regain d'intérêt s'inscrit d'abord dans le renouveau de la vulgarisation scientifique consécutive au vaste mouvement de recomposition du paysage conceptuel, particulièrement visible tant dans les sciences de la vie prises au sens large (zoologie, génétique, neurosciences...) que dans les sciences physiques[110]. Après une période de faible activité de l'après-guerre aux années 1960, dominée principalement par les *Que sais-je ?* des PUF ou les publi-

[109] Qui « du même coup, a accentué l'hostilité à tout ce qui, de près ou de loin, peut rappeler cet âge du philosoviétisme ou procommunisme de naguère, y compris le marxisme le plus ouvert - Pierre NORA. « Traduire : nécessités et difficultés ». *Le Débat*, janvier-février 1997, n°93, p. 93-95. Ce texte est inséré dans un numéro entier du *Débat* consacré au livre d'Hobsbawn, et conçu comme une réponse à l'étonnement formulé quelques pages auparavant par l'historien britannique relatif au fait de discuter dans une revue française d'un ouvrage encore non traduit. Cf. Eric HOBSBAWN. « Commentaires ». *Le Débat*, même numéro, p. 85-92 – notamment p. 92. L'« affaire » sera reprise en mains par *Le Monde diplomatique*, lançant à la fin de l'été 1999 une souscription pour la parution du livre en publiant dans ses pages l'avant-propos qu'Hobsbawn destine à l'édition française. – lire cf. Eric HOBSBAWN. « "L'Age des extrêmes" échappe à ses censeurs ». *Le Monde diplomatique,* septembre 1999, p. 28-29. La sortie du livre « qui fait peur aux éditeurs français » fut couverte par une page entière du *Monde* du 28 octobre 1999 et Hobsbwan passa sur France Culture.

[110] Sur ces questions, consulter pour la période récente, Nicolas WITOWSKI. « L'édition scientifique de vulgarisation ». In Pascal FOUCHE. *L'édition française depuis 1945.* Paris : Editions du Cercle de la Librairie, 1998, p. 362-370. ; Rémy RIEFFEL. *Les intellectuels sous la Ve République* - op. cit., vol. 3, p. 105 et sq. ; A. MASSE-STAMBERGER. « Edition (Politique de l') ». In Lucien SFEZ (dir.). *Dictionnaire critique de la communication.* – op. cit., p. 1486-1488 ; Elisabeth PARINET. « Les éditeurs et le marché : la vulgarisation dans l'édition française ». In Bernadette BENSAUDE-VINCENT, Anne RASMUSSEN. *La science populaire dans la presse et l'édition. XIXe et XXe siècles.* Paris : CNRS Editions, 1997, p. 33-50 ; Véronique BEDIN. « La vulgarisation scientifique dans l'édition française contemporaine ». In B. BENSAUDE-VINCENT & A. RASMUSSEN. *La science populaire dans la presse et l'édition. XIXe et XXe siècles* – op. cit., p. 259-263; ainsi que *Le livre scientifique et le livre de vulgarisation en France.* Actes du colloque dans le cadre du festival international du livre de Nice le samedi 13 mai 1978. Paris, München, New York, London : K. G. Saur, 1980, *L'édition scientifique française.* Actes du colloque des 6 et 7 février 1991 tenu au Ministère de la Recherche et de la Technologie. Paris : SNE, 1992 ; pour la période de l'entre-deux guerres, voir Benoît LECOQ. "L'édition et la science". In Roger CHARTIER, Henri-Jean MARTIN, *Histoire de l'édition française. 4 : Le livre concurrencé 1900-1950.* Paris : Fayard / Cercle de la Librairie, 1991, p. 332-341

cations à visée pédagogique ou écologique d'auteurs tels que Jean Rostand, Cousteau, Tazieff ou Paul-Emile Victor, la vulgarisation scientifique a bénéficié en France de deux événements primordiaux qui l'ont relancée au début des années 1970.

Traduction symbolique d'avancées de la recherche qui n'auraient peut-être pas eu un tel écho si elles n'avaient eu lieu dans le cadre national, l'attribution du prix Nobel de médecine aux professeurs Lwoff, Monod et Jacob en 1965 connaît des répercussions éditoriales dès la fin des années 1960, avec les parutions successives d'ouvrages de chacun des trois lauréats. Plus spécifiquement, ce sont *Le hasard et la nécessité* de J. Monod et de *La logique du vivant* de F. Jacob[111] qui paraissent relancer l'intérêt du lectorat pour ce type de littérature. On a pu même considérer que c'est *Le hasard et la nécessité* qui a introduit auprès du grand public français la théorie synthétique de l'évolution mise au point par Simpson et Mayr entre les années 1930 et 1950[112]. Une reconfiguration générale se dessine : c'est également en 1970 que la revue *Atomes* en devenant *La Recherche* élargit son audience potentielle[113]. Au triomphalisme des périodes antérieures semble se substituer une tendance à l'étude réflexive des avancées réalisées dans les laboratoires. Toutefois l'aspect relativement neuf de ces évolutions ne doit pas dissimuler que s'est trouvée revalorisée à cette occasion la figure finalement assez française du savant-philosophe, historiquement dévolue aux médecins, telle qu'ont pu l'incarner et l'incarnent encore Jean Bernard, Jacques Monod ou François Jacob[114].

---

[111] Jacques MONOD. *Le hasard et la nécessité*. Paris : Seuil, 1970 ; François JACOB. *La logique du vivant*. Paris : Gallimard, 1970. Tel.

[112] Cf. Pierre THUILLIER. « Le centenaire de la mort de Darwin ». *Livres Hebdo*, vol. IV, n°8, p. 72-74.

[113] Cf. « Atomes- "La Recherche", une belle histoire : Quelques dates pour retracer l'histoire de "La Recherche" ». *La Recherche*, janvier 1991, n° 228, p. 92.

[114] Sur cette tradition, lire Daniel RAICHVARG, Jean JACQUES. *Savants et ignorants. Une histoire de la vulgarisation des sciences*. Paris : Seuil, 1991. Sur la promotion médiatique des scientifiques dans les années 1970, cf. Rémy RIEFFEL. *Les intellectuels sous la Ve République*. – op. cit., tome 3, p. 196-196. On pouvait encore récemment lire F. Jacob se plaindre que les « jeunes chercheurs se révèlent pratiquement incapables de rédiger correctement des mémoires ou des papiers. Question d'éducation ! » - cf. « François Jacob : éloge du darwinisme ». *Magazine littéraire*, mars 1999, n° 374, p. 18-23. La place traditionnelle des médecins au sommet de la hiérarchie des facultés de sciences, et leur proximité avec le monde des lettres a été décrite par Pierre BOURDIEU in *Homo academicus*. Paris : Minuit, 1984. Le sens commun.

Le second événement, plus tardif, dont il faut comprendre le caractère déterminant pour la vulgarisation scientifique, a été l'institutionnalisation de ce mouvement pour la « mise en culture », selon l'expression de J.-M. Lévy-Leblond, des sciences et des techniques à l'occasion de la création en 1983 par la Direction du Livre et de la Lecture du Ministère de la Culture d'une commission « Littérature scientifique et technique » au Centre National du Livre[115]. A la faveur de la mise en place d'un système d'avances remboursables, on a vu naître dans les années 1980 des collections de vulgarisation au sein de maisons aussi diverses que Laffont, Belfond, Belin, Denoël, la Découverte, quoique de cet engouement ait résulté une précipitation qui a favorisé, pour cause d'impréparation, l'arrêt de nombreuses initiatives.

SACERDOCE

De toutes ces tentatives, celle entreprise par Odile Jacob mérite une attention particulière. La fille du lauréat du prix Nobel, après des études en linguistique, notamment auprès de Chomsky, entre chez Fayard en 1980 comme conseiller littéraire et crée parallèlement la collection "Le Temps des sciences". Animée d'une forte conviction au sujet de la place que devraient tenir les scientifiques de haut niveau dans les débats publics, ayant acquis la familiarité, du fait de son trajet biographique, du monde de la recherche en tant que monde social, elle a su « faire sortir les chercheurs de leur laboratoire » et les convaincre de « franchir le Rubicon » de la prise de parole[116]. Ainsi en 1983, déclare-t-elle :

> « Je ne leur demande pas de faire de la "vulgarisation". Ce n'est pas leur métier et "Le Temps des sciences" doit garder un haut niveau scientifique. Je souhaite simplement qu'ils fassent l'effort de transmettre leur savoir aux autres. Cela correspond d'ailleurs à

[115] Cf. Francis AGOSTINI, Michel BETHERY. « Panorama de l'édition scientifique ». In Francis AGOSTINI (dir.). *Science en bibliothèque*. Paris : Edition du Cercle de la Librairie, 1994, p. 163-191 – p. 171-172, 187.

[116] Voir les entretiens accordée par l'éditrice. « Un espace d'ouverture et de tolérance. Entretien avec Odile Jacob. ». *Préfaces*, mai-juin 1987, n°2, p. 112-113 ; « Odile Jacob préserve son indépendance ». *Livres Hebdo*, 1er février 1991, p. 53-54.

> un besoin du public : les quatre livres déjà parus dans la collection, *Jeux et combats* d'André Lwoff, *L'Homme et le sel* de Philippe Meyer, *Le Jeu des possibles* de François Jacob, *Le Traité du Vivant* de Jacques Ruffié ont dû être réimprimés [...] »[117]

Son succès le plus retentissant chez Fayard est *L'homme neuronal.* Jean-Pierre Changeux prendra une importance grandissante par la suite au sein du dispositif que va mettre en place Odile Jacob qui fonde, avec l'aide initiale du Seuil, sa propre maison en 1986, à la suite d'un différend avec la direction de Fayard, alors que le climat général de l'édition en SHS s'est singulièrement assombri. A une ou deux exceptions, les auteurs du "Temps des sciences" la rejoignent dans la nouvelle structure et de nouveaux noms apparaissent, parmi lesquels Jean-Didier Vincent ou Claude Hagège. A compter de ce moment, les éditions Odile Jacob enrichissent régulièrement leur catalogue avec des auteurs venant d'un horizon, pour reprendre le mot de Rieffel, « éclectique et de bon aloi »[118]. Elles se voient rapidement revêtues d'une coloration « scientifique-citoyenne » qui est encore la leur aujourd'hui et qui leur a permis d'accéder à l'honorabilité dévolue aux maisons les plus sérieuses. Les principes directeurs de la politique éditoriale privilégient des personnes déjà consacrées dans leur domaine : depuis les origines, des scientifiques de renom connus du réseau personnel d'O. Jacob, puis d'autres chercheurs, cooptés par des auteurs de la maison. En treize ans, le catalogue s'est diversifié, en ajoutant d'abord aux "essais" et "documents" en sciences "dures", des ouvrages signés de personnalités des deux bords du centre de l'échiquier politique[119], approchées par l'intermédiaire d'autres réseaux de proches d'O. Jacob ayant appartenu à la haute fonction publique. Les sciences humaines apparaissent ensuite et donnent lieu à une bipartition des collections significative : d'un côté, de "vrais" essais scientifiques, de l'autre une collection clairement distincte de livres à but pratique ("psychologie quotidienne", guide de conduite personnelle, manuels pour la

---

[116] Voir les entretiens accordée par l'éditrice. « Un espace d'ouverture et de tolérance. Entretien avec Odile Jacob. ». *Préfaces*, mai-juin 1987, n°2, p. 112-113 ; « Odile Jacob préserve son indépendance ». *Livres Hebdo*, 1er février 1991, p. 53-54.

[117] Christine FERRAND. « Le Temps des sciences (Fayard) : des savants s'adressent au public ». *Livres Hebdo*, 28 février 1983, vol. V, n°9, , p. 78.

[118] Rémy RIEFFEL. *Les intellectuels sous la Ve République* – op. cit., tome 3, p. 106.

gestion de problème...) qui entretient cependant des rapports au moins thématiques avec la collection à caractère scientifique. Les ventes excellentes de la collection "pratique" aident à financer cette politique intellectuellement ambitieuse, qui se manifeste notamment par un taux de publication d'ouvrages traduits d'une langue étrangère nettement supérieure à ce qui se pratique actuellement dans l'édition[120].

EXIGENCES DE L'EDITEUR

L'exemple d'O. Jacob illustre le fait qu'un large pan de l'édition, notamment en SHS, est resté encore largement artisanal, prenant ses orientations sans se préoccuper sérieusement de l'environnement économique du secteur, en se fiant à un réseau solide de relations et à ces qualités entièrement constituées de pratiques sociales intériorisées que sont l'intuition, le "flair". Les critères qu'on nous a procurés pour décider de la publication d'un livre sont instructifs d'un compromis entre des exigences intellectuelles : sont nécessaires une "vraie" problématique, c'est-à-dire en adéquation avec les normes tacites en vigueur dans le champ intellectuel mais aussi le respect de certains impératifs commerciaux qui exigent d'avoir un "vrai" sujet, c'est-à-dire susceptible d'intéresser les lecteurs, entretenant des rapports avec des préoccupations actuelles, et en même temps un "vrai" livre, dont la forme et la composition soient accessibles et attrayantes, enfin un "vrai" auteur, capable d'endosser un personnage, une image, de constituer à l'instar de son ouvrage, et même avant lui, une marchandise symbolique désirable. Les éditions Odile Jacob témoignent d'abord d'une adaptation réussie à un contexte particulier. En premier lieu, en ce qui concerne la politique éditoriale : alors que les commentateurs (journalistes, éditeurs traditionnels en SHS) se désolaient de la crise de la "civilisation de la lecture", du comportement incorrect des étudiants vis-à-vis

---

[119] M. Barzach, Cl. Devaquet, E. Pisani, M. Rocard....

[120] Tous mes remerciements à M. Henri VERDIER des éditions Odile Jacob pour toutes les précieuses informations qu'il a bien voulu me communiquer lors d'un entretien réalisé le 14 octobre 1999 à Paris.

du livre, les raisons les plus probables de l'essoufflement du secteur ont plutôt résidé dans les structures duales du marché, sur le modèle de ce qui existe dans le champ littéraire[121], qui se seraient désolidarisées à partir de la fin des années 1970. Le marché "grand public" paraît avoir suivi les évolutions à l'œuvre dans le champ intellectuel, concrétisées par l'existence des collections scientifiques de haut niveau. Le phénomène a connu un processus de diffusion et de vulgarisation classique, dont la bipartition des collections présentée dans le cas d'Odile Jacob présente un raccourci éclairant.

RECHERCHE DES FONDEMENTS

L'édition de vulgarisation scientifique concerne pour une très large part des publications à but utilitaire, dans des domaines comme l'informatique ou l'agriculture. Le rythme des parutions de type « essai » et « document » dépend davantage des modes et pratiques de consommation dominantes du moment, comme en témoigne par exemple l'expansion de la production gravitant autour des thèmes de la santé. Les vogues intellectuelles et idéologiques, alimentées d'une part par les luttes entre groupes d'intellectuels, de l'autre par une conjoncture sociale et politique, participent également du phénomène.

Au début des années 1990 toutefois, la production ne représente, selon les auteurs, que 5 à 7% du chiffres d'affaires total de l'édition et connaîtrait même une baisse tendancielle depuis le milieu des années 1970, au point de ne rassembler, en quantité, que la moitié de ce qu'on peut trouver en Allemagne ou aux Etats-Unis. Concernant la répartition de la production de livres *scientifiques* (littératures spécialisée et de vulgari-

---

[121] Cf. Dominique DESJEUX, Isabelle ORHANT, Sophie TAPONNIER. *L'édition en sciences humaines. La mise en scène des Sciences de l'Homme et de la Société.* Paris : L'Harmattan, 1991. Dossier sciences humaines et sociales ; Pierre BOURDIEU. *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire.* Paris : Seuil, 1992. – op. cit.

sation confondues, l'examen de l'année 1991[122] montre qu'après la santé (776 titres), l'informatique (665) et l'agriculture (577), arrive la biologie (451), devant les titres dits « généraux » (interdomaine, histoire, philosophie : 363). Si l'on se penche ensuite sur le taux d'ouvrages de vulgarisation parmi les nouveautés parues, on se rend compte que, pour la même année, si l'astronomie voit plus de 80% de ses publications consacrés à ce type d'ouvrages, *c'est dans le domaine des sciences de la vie qu'ont été publiés, en volume, le plus d'ouvrages destinés à la plus large diffusion* (152 ouvrages sur 237 nouveautés, soit 33%).

Il est évidemment difficile d'apprécier la diffusion de thèmes biologiques dans les pensers du social à partir de ces seuls chiffres, d'une part parce qu'ils englobent tous les types d'ouvrages de vulgarisation, d'autre part parce qu'il a y a plus de chances qu'un livre donnant une interprétation biologique des comportements sociaux soit répertorié dans une autre catégorie. L'hypothèse en revanche d'une faveur pour une perception "biologisante" du monde et qui trouverait sa concrétisation savante ou demi-savante dans les pensers biologiques du social, peut se servir de ces résultats relatifs aux mutations de l'édition[123]. La pertinence de l'étude des auteurs socio-biologistes est renforcée par les tendances objectives décelées dans les statistiques éditoriales. L'intérêt pour la science s'est confirmé en vingt-cinq ans d'une façon massive. Il a pris une multitude de formes, jusqu'à favoriser un renouveau occultiste. Dans les années 1980, les éditions du Rocher, spécialisées dans l'ésotérisme et les jeux de société, se sont doté, pour réaliser leur ambition de devenir une maison de littérature générale à part entière, d'une panoplie de collections indispensables pour réussir : dans les intitulés, aux côtés de "Littératures", "Documents", "Equilibre" ("santé et bien-être"), "Cuisine", on trouve "l'Esprit et la matière", collection de philosophie entendant présenter au grand public

---

[122] Cf. Francis AGOSTINI, Michel BETHERY. « Panorama de l'édition scientifique ». In Francis AGOSTINI (dir.). *Science en bibliothèque*. Paris : Edition du Cercle de la Librairie, 1994 – op. cit., p. 185-188 : les auteurs ont élaboré leur analyse à partir de l'édition de 1991 de la liste des *Livres de l'année* publiée par *Livres Hebdo*.

[123] Elle pourrait s'appuyer tout aussi sûrement sur la visibilité médiatique de scientifiques tels que Desmond Morris ou Hubert Reeves, analysée par Rémy Rieffel ou encore sur l'importance politique prise par les scientifiques, au travers des comités de consultation éthiques – cf. à ce

les plus récentes découvertes scientifiques[124] ; c'est dans cette collection que sera publiée en 1987 *La sociobiologie* d'E. O. Wilson.

La combinaison momentanée avec l'occultisme révèle la teneur religieuse que peut détenir la science en tant que figure symbolique. Au sein des SHS, un dernier examen des statistiques éditoriales révèle qu'à la fin des années 1980, certains domaines, au rang desquelles ne figure plus la sociologie, génèrent des ouvrages à ventes rapides et fortes : science et histoire des sciences, sciences et histoire des religions, histoire et histoire de l'art, sciences économiques[125]. Si l'on pose le goût pour l'art comme aspiration sécularisée à la représentation de l'absolu, voisine dans ses motivations de l'aspiration religieuse, et l'économie comme discipline par excellence de la gestion sociale, on obtient le couple science/histoire comme aperçu de la manière dont le monde social arrive à prendre conscience de lui-même. Ces figures quantifiées du réel que sont les statistiques éditoriales tendent à établir que la science, dans le monde social, a dépassé depuis longtemps le caractère ustensilaire d'une pratique de la raison entièrement pragmatisée que lui reprochaient il y a à peine cinquante ans les fondateurs de l'Ecole de Francfort, pour entrer « en scène comme représentation monothéiste »[126]. Ces représentations sont portée par une organisation sociale qui les reconduit parce que, dans les structures mêmes des champs en question, elles font partie de l'ordre des choses : elles s'accordent avec et sont entretenues par le corps des interprètes légitimes, articulées en France autour du monde de l'Institut, des grandes écoles, de l'Université et du monde intellectuel parisien (cénacles intellectuels, édition, presse...). De ce point de vue, il n'est pas surprenant que les éditions Odile Jacob se révèlent être l'un des lieux privilégiés d'expression de l'*establishment* intellectuel tel qu'il a été refaçonné depuis une vingtaine d'années. On assiste à la constitution et surtout la *présentation* d'une vision du monde, notamment social. La proclamation de la venue pro-

---

sujet Dominique MEMMI. *Les gardiens du corps. Dix ans de magistère bio-éthique*. Paris : Editions de l'EHESS, 1996.

[124] Cf. Christine FERRAND. « L'après-Nostradamus des Editions du Rocher », *Livres Hebdo*, vol. IV, 12 avril 1982, n°15, p. 73-74.

[125] Cf. Marc MINON. "L'état de l'édition en sciences humaines et sociales" – op. cit., p. 78.

chaine d'une connaissance intime du ressort ultime des choses s'accompagne de considérations néo-mystiques compensatoires, qu'expriment l'engouement pour l'astrophysique vulgarisée ou la paléontologie.

---

[126] Pierre LEGENDRE. *Le besoin politique de dieu. Etude sur les montages de l'Etat et du Droit.* Paris : Fayard, 1988 – p. 277.

V

Primauté du corps biologique

LE CORPS COMME ESPACE RITUEL DE REPRESENTATION

Dans ce contexte, l'attention accordée au corps évoquée précédemment reçoit un nouvel éclairage. Dans l'espace nord-américain et européen, un discours sur le corps contient tels des passagers clandestins dont il est impossible de se débarrasser, des réflexes hérités d'une histoire remontant aux Grecs, lestés des souvenirs du christianisme et particulièrement des deux Réformes ainsi que des tensions modernes entre le dualisme rationaliste de la lignée Descartes-Kant, et les pensers sensualistes, principalement anglo-saxons. *A cause de cette tradition, mais sans doute aussi par nécessité logique, le discours sur le donné corporel ne peut jamais se produire qu'au sein des concepts* : toute thèse sur la prétendue immédiateté d'une perception du corps devient suspecte[127]. L'insistance sur l'élément corporel, alors qu'on a conscience que le « donné primordial pour l'animal parlant, ce n'est pas l'objet, le monde-objet, mais le langage » réactive l'idée selon laquelle l'« humain corporalise l'univers pour le rendre déchiffrable » : le corps est l'espace rituel par excellence, investi par tout système religieux, car le monde y parle à l'humain tout en se départageant de lui, lui fournissant un appui qui lui offre la possibilité d'accéder à la prise de conscience de soi.

Le corps doit être compris dans cette perspective comme une construction symbolique où s'exprime la Référence, sur laquelle prend appui le questionnement du monde par l'humain et qui offre des possibilités de réponse, dont la manipulation peut avoir en conséquence les effets les plus puissants, construction dont la production se ramène à un authentique pouvoir social, dévolue aux interprètes de la Référence du moment, chargés de l'impératif cérémoniel de traduction et de représentation de cette Référence comme principe de causalité fondant en raison l'organisation sociale[128]. On a pu suggérer ailleurs que les métaphores corporelles appliquées au monde social ont commencé d'apparaître à un moment où l'objectivation du corps par la science médi-

---

[127] Theodor W. ADORNO. *Dialectique négative*. Trad. du Collège de philosophie. Paris : Payot, 1992 – p. 125-126.

[128] Pierre LEGENDRE. *La 901e conclusion. Etude sur le théâtre de la raison*. Paris : Fayard, 1998. – p. 192-197 ; *Le besoin politique de dieu.* – op. cit., p. 407-409.

cale a atteint son stade moderne[129]. Dès lors toute évolution de la place accordée au corps dans les discours de légitimation du monde social, savants ou demi-savants mais dotés d'une forte légitimité, dépasse dès lors le cadre de l'alternative originellement posée. La question n'est plus (seulement) de reconnaître dans un certain type d'argumentation un certain type d'orientation politique (par exemple réactionnaire) ; dans une certaine mesure cette préoccupation ne fait qu'élargir l'horizon de la problématique et indique peut-être l'épisode le plus récent d'une évolution globale caractérisée par la conjonction d'une évolution idéologique antérieure aux progrès scientifiques récents et à la fois précipitée par ceux-ci.

INFLUENCE DE LA REFONDATION DES SCIENCES BIOLOGIQUES DANS LES SCIENCES SOCIALES ANGLO-SAXONNES

Les découvertes faites avant la seconde Guerre mondiale ont ouvert aux pensers sociobiologiques de nouvelles voies moins dépendantes du darwinisme, telle l'éthologie objectiviste de K. Lorenz et N. Tinbergen dont la prétention sociologique, suscitée par des postulats continuistes et innéistes, s'est affirmée assez rapidement pour servir une vision finalement spencérienne des relations sociales. Ce vaste mouvement de recomposition qui s'amorçait n'a obtenu que de faibles échos en France, où prédominaient, pour des raisons ayant trait à la constitution historique du champ scientifique, des traditions anti- "bioréductionnistes" vivaces héritées à la fois de Marx et Durkheim, une tendance néo-lamarckienne très critique envers tout ce qui ressemble au darwinisme, enfin un antagonisme réel entre environnementalistes et innéistes - autant d'éléments ne facilitant guère le dialogue au sein et entre les disciplines. Peu de synthèses ont fini par voir le jour et n'ont eu pour auteurs que des biologistes isolés au plan institutionnel. Dans les travaux les plus novateurs, les directions prises ont été différentes : l'ethno-

[129] On trouve une plus longue évocation de ce thème dans le mémoire réalisé sous la direction de J. Feydy, *Morte amoureuse Autour de l'imaginaire du vampire. XVIIIe-XIXe siècle.* Paris :

écologie de Leroi-Gourhan et Hauricourt s'attache d'abord à la technologie culturelle et à l'idée centrale qu'entre l'homme et la nature se tient toujours l'outil, de caractère social.

Au contraire, à la même époque, on pouvait résumer l'ethnologie anglo-saxonne à un fonctionnalisme mâtiné d'écologie dont les préoccupations portaient sur la rationalité économique du comportement des espèces animales : les origines immédiates de la sociobiologie actuelle. Les découvertes importantes survenues dans les sciences de la vie dans les années 50 ont conforté la croyance en la possibilité d'une refondation des sciences de la société à partir de ces résultats. Dès cette époque, aux yeux de certains anthropologues, la distinction ferme établie au début du siècle par Krœber entre la "culture" et la "vie"[130], a été remise en question à la fois par l'éthologie, la paléontologie et la biologie. L'éthologie avait montré la capacité de certains primates en captivité à apprendre un langage gestuel ou fondé sur la manipulation de jetons de formes et de couleurs différentes, tandis que la zoologie révélait l'existence de chimpanzés vivant à l'état sauvage et fabriquant pour l'utiliser un outillage primaire. La paléontologie, à l'occasion de découvertes en Afrique orientale, établissait que la culture a émergé plusieurs millions d'années avant *Homo sapiens*. De ces travaux, les convictions que l'usage d'outils et surtout la possession de langage articulé étaient des attributs distinctifs, voire constitutifs, de la condition humaine, semblaient devoir être reléguées à l'état de croyances. Dans le même temps, la génétique des populations avançait des clés d'explication à des problèmes insolubles dans le cadre de l'anthropologie physique traditionnelle[131].

Université de Paris I, UFR de Sciences politiques, 1996 – p. 75-76.

[130] Cf. Alfred KRŒBER. "The Superorganic", in *The nature of culture*. Chicago : University of Chicago Press, 1952. Le texte date de 1917 et est cité par Claude LEVI-STRAUSS. "L'ethnologue devant la condition humaine". In Claude LEVI-STRAUSS. *Le regard éloigné*. Paris : Plon, 1983, p. 49-62. - p. 51.

[131] Cf. Claude LEVI-STRAUSS. "Race et culture". In Claude LEVI-STRAUSS. *Le regard éloigné*. Paris : Plon, 1983, p. 21-49.

C'est dans ce cadre que l'apparition d'E. O. Wilson, auteur en 1975 de *Sociobiology : the new synthesis*, prend toute sa signification. Pour aventureuse qu'elle apparaisse, son œuvre n'est en aucun cas le coup d'essai isolé d'un entomologiste réputé d'Harvard désireux d'élargir le champ de ses compétences. Il faut bien plutôt y voir une sorte de cristallisation de mouvements théoriques épars, en formation des années 30 aux années 50 et s'affirmant avec vigueur dans le courant des années 1962-65. On peut les regrouper sous cinq champs de recherches relativement distincts[132].

En anthropologie, l'"écologie culturelle" , créée par Julian H. Stewart aux en virons de 1955, a adopté une perspective "néo-évolutionniste" où est mis en exergue le caractère "adaptatif" des traits culturels, voire des systèmes sociaux. Ce déterminisme écologique s'est ensuite scindé en deux courants : un économisme de la protéine et des flux d'énergie d'une part ; un néo-darwinisme attaché à démontrer la valeur adaptative des comportements sociaux.

Issue des travaux de Lorenz sur l'agressivité des primates, la "socio-écologie animale" entend prouver l'importance du rôle joué par la sélection naturelle dans les "fondements" de la "culture humaine". Des collaborations avec l'écologie culturelle sortiront des études d'envergure sur le comportement des singes (Irven de Vore, en1965), puis donneront lieu au colloque *Man the hunter* consacré aux tribus humaines de chasseurs-cueilleurs.

La zoologie des Insectes est le fruit de la coopération de scientifiques venant tant de l'éthologie, de l'écologie que de la génétique. Le terrain de prédilection, celui des Insectes dits sociaux (hyménoptères du type fourmis, termites, abeilles), servira de laboratoire aux futures thèses sociobiologiques de Wilson, auteur en 1965 d'un reconnu *The Insect societies*. Dans de tels "systèmes sociaux", la survie d'un individu n'est pas

---

[132] Cf. pour ce qui va suivre G. GUILLE-ESCURET. « Sociobiologie. *Socobiology.* ». in TORT, Patrick (dir.) *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution.* Paris : PUF, 1996, p. 4047-4050 ;

envisageable sans le groupe auquel il appartient ; en découle le concept spencérien de "superorganisme", équivalent du mot "société" et que Wilson, par un renversement de l'analogie qui lui permettait d'appliquer l'adjectif "social" à ce qui n'en relevait pas *stricto sensu*, fera remonter aux sociétés humaines.

La "biogéographie", qui finit par englober l'écologie, condamne la sociologie "traditionnelle" pour son point de vue métaphysique et ramène l'idée de société à celle d'une matérialisation géographique, entendue comme simple collectivité, voire comme population biologique. Les disciplines de départ peuvent être ici l'ornithologie, comme dans le cas de V. C. Wynne-Edwards, publiant en 1962 *Animal dispersion in relation to social behaviour*, ou encore de R. MacArthur qui propose, en collaboration avec Wilson, en 1963 et 1967, une "théorie de l'équilibre dynamique" des populations, où se trouvent recombinés des résultats provenant de l'écologie, de la biogéographie et de la biologie de l'évolution. Deux paramètres démographiques sont arrêtés pour établir un axe général des stratégies de sélection naturelle : r (pôle de l'"opportunisme") et K (pôle de "stabilité"). Les limites à l'application de la théorie apparaissent déjà flous : au fond l'existence de toute société peut être considérée comme une manifestation de stratégie K.

La fondation de la génétique des populations a des origines plus lointaines, en ce qu'elles remontent à l'ouvrage de John B. S. Haldane paru en 1932, *The causes of evolution*, qui formule pour la première fois l'hypothèse génétique générale qui servira à la sociobiologie, à savoir le thème du comportement altruiste d'un individu et du paiement en retour par un accroissement du succès reproducteur de ses proches parents. L'idée est menée à son terme par W.D. Hamilton en 1963-64 qui établit un modèle mathématique dont le principal résultat est qu'un individu partagerait la moitié de ses gènes avec ses frères et sœurs, un quart avec ses neveux et nièces, un huitième avec ses cousins. En 1964, J. M. Smith ajoute un autre calcul pour expliquer la diffusion de l'altruisme à travers une sélection inter-démique.

Michel VEUILLE. *La sociobiologie*. Paris : Presses Universitaires de France, 1997. Que sais-je ? - p. 9-78.

Il convient d'indiquer par ailleurs l'influence de modèles transdisciplinaires, provenant de la thermodynamique, de la cybernétique, de la théorie des systèmes et des jeux, sur ce qui paraît correspondre à une mouvance intellectuelle globale au début des années 60. En 1963, un chercheur espagnol, R. Margalef, publie un article sur "certains principes unifiants en écologie" qui obtient un grand retentissement dans la mesure où il procède à l'élargissement du champs d'investigation des études d'écosystèmes en leur proposant de prendre pour objet les organisations sociales humaines. Les thèses de Wilson qui ont fait scandale dans la décennie suivante n'avaient donc rien du caractère bâclé ou improvisé qu'on a pu leur reprocher. Il faut au contraire interpréter ce travail comme la synthèse d'un ensemble de matériaux théoriques nourris d'une documentation dont l'ampleur n'a pas de précédent et peut à juste titre être considérée comme impressionnante. D'une certaine manière, Wilson a précipité une prise de conscience chez des intellectuels qui n'avaient pour la plupart rien vu venir. Son double postulat théorique, à savoir que la sélection naturelle s'opère au niveau de l'individu humain plutôt que de l'espèce et que l'intérêt biologique d'un individu est, partout et toujours, d'assurer la perpétuation, et si possible, l'expansion de son patrimoine génétique, a pour conséquence d'amener à contester la notion même de "condition humaine" et l'amène à considérer, dans un passage resté célèbre et dont on peut se demander s'il n'a pas été écrit seulement dans ce but, l'histoire, l'anthropologie et la sociologie comme des « branches spécialisées de la biologie [...] d'une même espèce de primates. »[133]

DEVENIR AMERICAIN DE LA SOCIOBIOLOGIE

A l'époque de la parution de son ouvrage *princeps*, Wilson n'était portant qu'un auteur parmi d'autres au sein d'une mouvance relativement prolifique. De nombreux essais

[133] E. O. WILSON. *La sociobiologie*. Trad. de P. Couturiau. Monaco : Le Rocher, 1987. L'Esprit et la matière. - p. 523.

du même genre ont été publiés aux Etats-Unis à la même époque et sont depuis tombés dans l'oubli – par exemple l'ambitieux *Biological bases of human social behaviour* de l'éthologiste Hinde, paru en 1974 chez McGraw-Hill. En même temps qu'un coup de force théorique, l'ambition de Wilson était universitaire, de fonder une discipline et de ce fait rechercher une visibilité qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait tenté d'atteindre. Enoncées dans un contexte socio-politique particulier, l'Amérique des années 1970, les thèses sociobiologistes ont d'emblée fait l'objet de virulentes attaques, menées notamment par les universitaires du groupe *Science for the People* engagés depuis plusieurs années dans la lutte contre le racisme institutionnel et pseudo-scientifique qui tendait à se développer dans le pays, par le biais de débats sur un prétendu "chromosome du crime" ou l'hérédité de l'intelligence, visant directement les programmes d'*affirmative actions* destinés à remédier à la discrimination raciale[134]. Accusés de légitimer le *statu quo* social ainsi que le racisme, le sexisme ou les tendances à l'agression, les sociobiologistes ont par la suite proposé une théorie médiane, où la culture serait la somme de conduites élémentaires baptisées "culturgènes"[135]. Sans être innée, leur adoption par un individu pourrait être influencée par des "biais génétiques" et dès lors qu'une conduite sociale influencera le nombre de descendants de cet individu, il y aurait sélection : des caractères d'origine culturelle deviendront innés par assimilation génétique, à une vitesse déterminée par une loi de "mille ans". Mais dès l'époque de la parution (le début des années 1980) de cette version amendée, on peut considérer que la polémique se rapportant *stricto sensu* à la sociobiologie aux Etats-Unis est close. La sociobiologie continue d'être discutée, mais de façon beaucoup plus policée, dans les colonnes de revues scientifiques. Wilson a continué sa carrière jusqu'à maintenant mais sans l'éclat qui a accompagné son entrée en scène, et la réapparition dans les années 1990 de débats sur l'influence de facteurs génétiques sur les hiérarchies sociales se fera sous des auspices relativement différentes.

---

[134] Cf. Michel VEUILLE. *La sociobiologie.* - op. cit., p. 106-109.

SONDAGES BIBLIOGRAPHIQUES

L'étude de la réception de la sociobiologie américaine en France fournit une entrée commode pour aborder la question de la rencontre de sciences sociales dont l'hégémonie dans le champ intellectuel est sensiblement remise en question à partir des années 1970, et de sciences du vivant gagnant en légitimité publique durant la même période. Il s'agit de vérifier si l'importation dans les pensers du social de modèles biologiques a lieu dans des milieux intellectuels à la fois marqués par une tradition philosophique essentiellement spiritualiste et, sur la période récente, par un intérêt théorique et pratique pour le corps.

S'il paraît difficile d'établir que le développement de la vulgarisation scientifique depuis le début des années 1970 est le fruit de l'intérêt croissant du public pour les ouvrages traitant des sciences de la vie, il s'avère en revanche que la parution de textes consacrés à des types d'interprétation biologique du monde social a objectivement crû depuis une trentaine d'années. Un examen de la production des ouvrages consacrés à la sociobiologie donne une première idée de ce qui est en jeu. On a dans ce but procédé à une recherche approfondie dans trois grands catalogues dont on a estimé qu'ils pouvaient être les plus riches en documents sur le sujet. Il s'agit du catalogue BN-Opale de la Bibliothèque de France, celui de la médiathèque de la Cité des Sciences et de l'Industrie, et le catalogue interuniversitaire en ligne SIBIL. Les données ont été complétées à l'aide d'interrogations des éditions 1984-1990, 1991-1996 et 1997 de la base de données Francis du CNRS, spécialisée en sciences humaines et sociales.

Le premier critère de sélection a été la langue de rédaction des ouvrages : obligatoirement en français, qu'elle soit langue originale ou le fait d'une traduction, car il s'agissait d'étudier la réception des thèses socio-biologiques dans l'espace français.

---

[135] Cf. Charles John LUMSDEN & E. O. WILSON. *Le Feu de Prométhée : réflexions sur l'origine de l'esprit.* Trad. de l'anglais par Paul Alexandre. Paris : Mazarine, 1984.

Les mots clés ayant servi aux investigations ont concerné des vedettes sujet communes peu ou prou aux trois catalogues ainsi qu'à la base de données du CNRS. La vedette d'origine a été « sociobiologie » (et ses variantes), officiellement créée, en anglais, en décembre 1993 par la Bibliothèque du Congrès, puis en juin 1994 par la Bibliothèque de l'Université de Laval au Québec, et reprise par la Bibliothèque Nationale. Les résultats obtenus ont conduit d'une part à conclure que la polémique a connu en France la même durée qu'aux Etats-Unis, comprise entre la fin des années 1970 et le milieu des années 1980 ; d'autre part à constater que la qualification "sociobiologie", dans les catalogues des bibliothèques universitaires, a été comprise par les indexeurs d'une façon beaucoup plus large que celle qu'aurait dû entraîner l'attribution de la vedette aux seuls ouvrages relevant du débat déclenché par Wilson et ses contradicteurs (comme il a été procédé à la BN et à la médiathèque de la Cité des Sciences et de l'Industrie, où "sociobiologie" a été utilisée comme strictement équivalent de la "théorie du gène égoïste").

Les recherches ont donc intégré les termes associés à la vedette "sociobiologie" dans les autorités de la BN, soient "biopolitique", "darwinisme social", "science et racisme", "sociologie et biologie". Ce jeu sur les vedettes associées dans les autres catalogues a amené à intégrer également des vedettes telles que "comportement humain", "biologie du comportement humain", voire "biologie et société". Cependant, dans ces derniers cas, les références recueillies n'ont pas été systématiquement retenues. La classification retenue à l'origine s'est désagrégée à l'usage : dans la mesure où la vedette "sociobiologie" n'était plus réservée à l'affaire essentiellement résumée par le *Que sais-je ?* de M. Veuille, rien ne pouvait s'opposer en théorie à intégrer dans le corpus tout ouvrage de théorie sociale fondant, d'une façon ou d 'une autre, son analyse sur des considérations biologiques. L'une des vedettes associées à "sociobiologie", "biopolitique" est à cet égard exemplaire des difficultés rencontrées pour circonscrire le domaine d'étude. Créée en 1991-1992, elle semble posséder une valeur synthétique que dément son utilisation dans le catalogue de la BN, où elle n'a été attribuée qu'à un

seul ouvrage[136], également indexé par ailleurs sous la vedette "sociobiologie", alors qu'on trouve, en consultant avec la même vedette le catalogue de l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, onze références, exclusivement anglo-saxonnes.

La question réside spécifiquement dans les détails de la définition à adopter avant de se livrer à la constitution d'un corpus. Elle relève de ce qu'on entend véritablement ici par "sociobiologie". Parallèlement à la discipline "wilsonienne", les indexeurs universitaires ont pu avoir connaissance que certains auteurs ont parlé d'une "sociobiologie" au sens large, entendue comme théorie sociale fondée sur des postulats biologiques qui seraient de trois ordres : génétique, neurobiologique et hormonale[137]. La fragilité des résultats obtenus suivant cette définition extensive réside dans l'incertitude de parvenir à une exhaustivité véritable en l'absence de tout critère définitivement fiable. Dans les cas de vedettes plus générales, telles que "comportement humain", "biologie et société", le libellé du titre et l'indexation rameau ont contribué au choix des ouvrages : par exemple certains travaux d'éthologie animale, dans la mesure où ils n'inféraient pas de leurs conclusions de résultats applicables aux sociétés humaines, n'ont pas été retenus, ni d'autres portant sur les rapports entre biologie et morale ou biologie et éthique. En revanche, des études portant sur de tout autre domaine, mais considérés, à la suite de la prise de connaissance de leur contenu, comme relevant d'un penser biologique des comportements sociaux, ont été intégrés dans le corpus : essentiellement des ouvrages relevant des courants neurobiologique et hormonal de la sociobiologie *lato sensu*. L'extension qui reste à faire de la recherche dans leur domaine d'origine indique les suites à donner aux investigations bibliographiques. Il faut donc considérer le corpus présenté ci-dessous comme une étape.

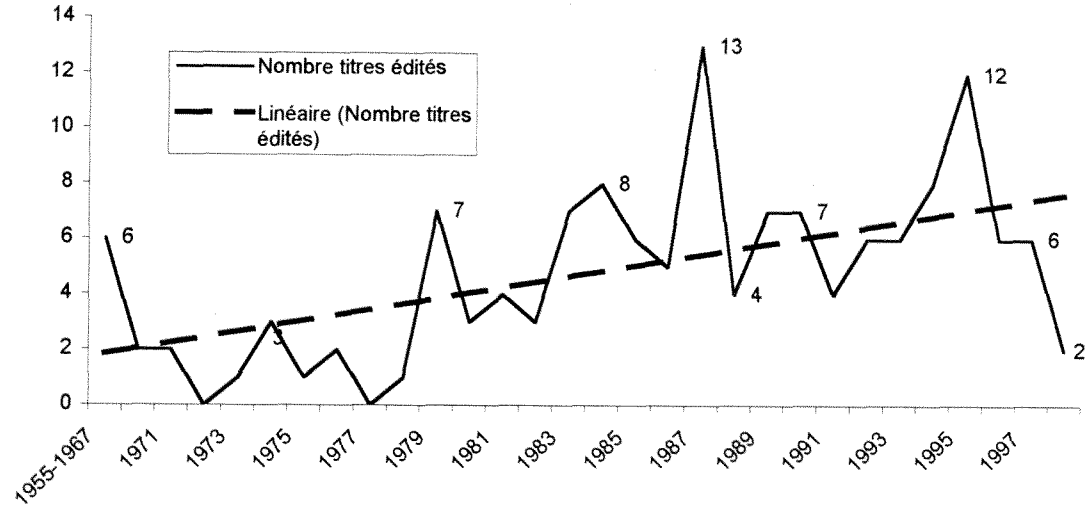
---

[136] Pierre-Paul GRASSE. *L'homme en accusation : de la biologie à la politique*. Paris : Albin Michel, 1980.

TENDANCES GLOBALES

Constitué d'environ 140 ouvrages (représentant une centaine de titres), le corpus en l'état actuel a donné lieu à l'élaboration d'une base de données structurée selon des champs, de titre, d'auteur, de qualité des auteur (biologiste au sens large, épistémolo-

Nombre de titres édités 1955-1998



gue, chercheur en sciences sociales), de date, d'éditeur et de lieu et numéro d'édition, enfin de type de document reprenant les catégories en usage dans l'édition : principalement « Essai et document » et « Poche » (et sa variante « Club »), auxquels on a adjoint « Thèse » et « Manuel ».

L'aspect irrégulier du nombre annuel de parutions laisse deviner un contraste relativement net entre deux périodes, dont on peut distinguer la succession aux alentours des années 1974-1976. Deux *Que sais-je ?* (Bouthoul, 1957, Schreider, 1964) encadrent la première période dégagée, qui s'étend de la fin des années 1950 jusqu'à 1976. Le

[137] Thèse défendue par Gérald BERTHOULD. « Ouverture. Sciences sociales et biologie : un dialogue difficile ». In Gérald BERTHOULD (dir.). « Sciences sociales et défi de la sociobiologie ». *Cahiers Vilfredo Pareto*, 1985, n°69, p. 5-19.

format de ces deux ouvrages indiquent que les thèmes traités étaient suffisamment répandus pour justifier la diffusion de texte de vulgarisation à destination d'un large public. On déduit l'orientation et le ton général avec lesquels ils ont été abordés de l'ouvrage de G. Bouthoul pour qui le rapport de la sociologie avec la biologie ne saurait être que métaphorique, dans la mesure où une sociologie dynamique (complémentaire d'une morphologie sociale statique) étudiant les mouvements sociaux peut présenter quelque analogie avec l'embryologie et la physiologie[138]. Leur dernière réédition, datant de 1976, suggère bien qu'à la fin des années 1970, ces deux textes de référence ont paru obsolètes. Les autres titres recueillis pour cette période concerne d'abord des auteurs d'expression française (Dupréel, 1955[139]) qui les premiers se sont efforcés, dans les années 1950 et 1960, de créer des disciplines tâchant d'intégrer une démarche scientifique positive dans une réflexion théorique plus large. A côté de travaux historiques sur le darwinisme social (Limoges, 1970), les années les plus récentes ont surtout vu la traduction en français de l'œuvre de biologistes et d'éthologistes de renom (Huxley, 1971[140], von Bertalanffy, 1973, Eibl-Eibesfeldt, 1975[141]) et les débuts d'auteurs français importants (Laborit, 1968, 1970, 1971, 1974 ; Ruffié, 1974).

---

[138] Gaston BOUTHOUL. *La biologie sociale*. Paris : Presses Universitaires de France, 1957 ; Que sais-je ? - p. 8 : « La description des processus par lesquels s'établissent, se maintiennent ou se dérèglent les équilibres vitaux à l'intérieur d'une même société et entre des groupes différents, la mesure quantitative, toutes les fois que cela est possible de ces phénomènes par la statistique, la recherche des répétitions, des uniformités et même des lois qui les régissent, la description et l'explication des variations des structures et des mentalités, ce sont là des tâches de la biologie sociale. »

[139] Liste à laquelle on pourrait ajouter, sous réserve de vérification, le *Traité de caractérologie* de R. Le Senne (1882-1954) paru aux PUF dans les années 1950, voire *L'Unité des sciences humaines* (1961) de G. Palmade, par ailleurs préfacier de Le Senne.

[140] Ouvrage collectif étonnant comprenant les contributions de tout ceux que le monde de l'éthologie et de la biologie évolutionniste comptait d'important et de célèbre à l'époque : Lorenz, Hinde, Morris, Tinbergen, Eibl-Eibesfeldt, ainsi que celles de spécialistes des sciences humaines : Gombrich, Leach, Bernstein, Turner.

[141] On pourrait sans doute intégrer à l'énumération la traduction des ouvrages de Lorenz, Morris, voire de Darwin.

Il apparaît difficile toutefois d'instituer des ruptures franches. En France, la première manifestation claire d'une volonté de refonder les sciences humaines à partir d'"invariants biologiques" peut être attribuée au Centre Royaumont pour une science de l'homme, animé par Edgar Morin et Massimo Piatelli-Palmerini entre 1969 et 1973, dont le but déclaré était de favoriser les discussions trans-disciplinaires[142]. Dans l'ouvrage récapitulant les travaux, paru entre 1972 et 1974, apparaissent, entre autres, les noms de Atlan, Balandier, Changeux, Foester, Godelier, Jacob, Leroy-Ladurie, Maturana, Monod, Moscovici... Le premier volume est consacré à la comparaison des primates et des humains, le second au cerveau humain, le dernier pose les jalons d'une "anthropologie fondamentale". A la recherche du "paradigme perdu", celui qui unifiait encore, par le passé, sciences de la nature et sciences de la société, E. Morin poursuit ses travaux dans ces domaines jusqu'au moins 1980. La tendance devient plus soutenue dans la seconde moitié des années 1970, où la quantité de titres se rapportant à ces domaines croît de façon notable. Outre les conjonctures propres à l'état respectif du champ intellectuel et du marché de l'édition à cette époque, des éléments d'explication plus généraux peuvent être avancés pour expliquer la soudaine promotion de la biologie dans les discours prétendant théoriser sur le monde social. D'indéniables découvertes scientifiques d'abord : le début des années 1970 ont vu, rappelle F. Gros, « les premières publications portant sur les techniques de recombinaison artificielle permettant le clonage, la reproduction de copies conformes des gènes ainsi que leur purification à grande échelle ou leur transfert dans des cellules selon des modalités qui transgressent les barrières naturelles de l'espèce. »[143] En 1982, J.-P. Changeux a annoncé de son côté que les connaissances dans le domaine des sciences du système nerveux « ont connu au cours des vingt dernières années une

[142] Cf . pour une rapide évocation, Rémy RIEFFEL. *Les intellectuels sous la Ve République* – op. cit., p. 75 et sq.
[143] François GROS. *La civilisation du gène*. Paris : Hachette, 1989. Questions de sciences. – p. 44. L'auteur est en fait plus précis et avance la date de 1972.

expansion qui ne se compare, par son importance, qu'à celle de la physique au début de ce siècle, ou à celle de la biologie moléculaire vers les années 50. »[144] Cette phraséologie de révolution permanente révèle une assurance dont on repère assez facilement les traductions politiques, éditoriales et institutionnelles.

« L'HEURE DE LA SOCIOBIOLOGIE »

De ce point de vue, l'année 1979 est remarquable, qui voit le Président de la République demander à F. Gros, F. Jacob et J. Royer de lui préparer un rapport sur les futures répercussions des sciences de la vie sur la société française. Les biotechnologies commencent à passer comme un secteur prometteur pour le développement industriel. La biologie se popularise. Dresser des parallèles entre les différents règnes du monde animal devient un lieu commun de la rhétorique politique[145].

Mais 1979 est surtout l'année de la première publication en français d'ouvrages des fondateurs de la sociobiologie américaine, Wilson et Dawkins, l'apparition du premier auteur français se réclamant de la discipline, Y. Christen et la sortie en livre de poche d'un numéro de *La Recherche* consacré à l'éthologie animale et humaine. L'arrivée en France de la sociobiologie revêt immédiatement des aspects politiques. Un groupe d'intellectuels se réclamant d'une "nouvelle droite" entreprend de s'appuyer sur elle pour proposer un corps de doctrine crédible aux responsables et aux décideurs. Une

---

[144] J.-P. CHANGEUX. *L'homme neuronal.* – op. cit., p. 7-8.

[145]

L'homme « est capable du meilleur, mais aussi du plus redoutable, quand le triple feu du désir, de la haine et de l'ignorance s'allume en lui. Et ce dont il est incapable, c'est de ne pas rechercher la possession du pouvoir. Les sociétés de nos frères animaux ne sont-elles pas minutieusement hiérarchisées, et ne défendent-elles pas de leurs griffes et de leurs ongles leur parcelle de territoire ? »- Valéry Giscard D'Estaing	« Il y a tapi au fond de tout être humain un homme préhistorique, un membre de tribu. Et c'est parce qu'il peut se réveiller en chacun de nous, au pire moment, ce frère monstrueux et inconnu de nous, que le racisme doit être d'emblée combattu et réprimé. » François Mitterrand

Cités par Michel VEUILLE. *La sociobiologie.* – op. cit., p. 111-112. La première citation est tirée d'un livre de V. Giscard d'Estaing écrit durant son septennat ; la seconde du livre de F. Mitterrand *Légende des siècles*, paru à la fin des années 1980.

constellation se crée autour des éditions Copernic, du *Figaro Magazine* et d'organes de réflexion tels que le GRECE ou le Club de l'Horloge, où se côtoient élus, hauts fonctionnaires, intellectuels et élèves de grandes écoles[146]. Durant toute la décennie les livraisons des organes de cette mouvance n'ont de cesse de préconiser des programmes eugénistes, répercutent en France les débats américains sur la prétendue "hérédité de l'intelligence" et ses rapports avec la "race" et prônent un différentialisme qu'ils jurent exempt de toute connotation raciste. Aux côtés de de Benoist, Christen apparaît comme l'une des figures les plus en vue. Docteur en biologie, évincé du journal *La Recherche*, il est l'un des auteurs anonymes de *Race et intelligence* publié par les éditions Copernic et collabore à la rubrique scientifique du *Figaro Magazine*. La sociobiologie américaine est en France entièrement captée par Christen et de Benoist[147]. La polémique qu'engagent contre eux la gauche et les milieux libéraux, au travers des articles de F. Jacob ou A. Jacquard dans *La Recherche*, ou ceux de J. Ruffié dans *Le Monde*, aboutit inévitablement, à la réduction de la sociobiologie à une formule générique derrière laquelle on devine le nazi qui revient. Les causes d'une telle réduction reviennent à ceux qui ont inauguré le débat sous de telles prémices.

De fait, le corpus (56 ouvrages) entre 1979 et 1987 est structuré en majeure partie par des ouvrages consacrés, pour partie ou en totalité, à la sociobiologie américaine et sa variante idéologique française. A partir de 1988, et même dès 1987, on peut considérer que la production suit des critères qui ne dépendent plus directement de la polémique provoquée par la Nouvelle Droite : en 1986, paraît en collection de poche, le travail de Veuille qui apparaît comme une sorte de bilan de la période qui vient de s'écouler et en 1987 paraît la traduction française de *La sociobiologie* de Wilson. La clôture de l'intervalle concorde approximativement d'ailleurs au début d'une profonde remise en cause de la sociobiologie en tant que discipline même[148]. Sur les 56 ouvrages, 39 ont été écrits par des biologistes au sens large (socio-biologistes, biologistes,

---

[146] Cf. Michel VEUILLE. *La sociobiologie*. – op. cit., p. 109-113.

[147] Le Club de l'Horloge publie ainsi, toujours en 1979, *La politique du vivant*, plus inspirée d'ailleurs par Lorenz que Wilson.

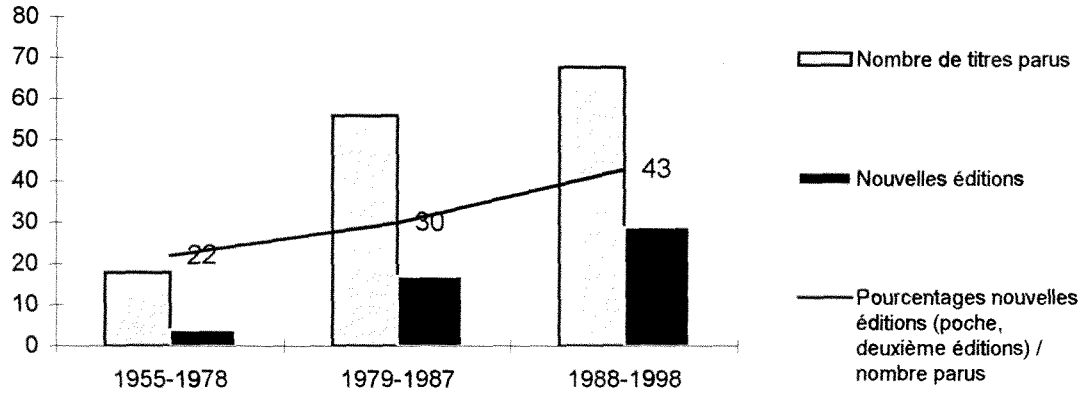
[148] Cf. Michel VEUILLE. *La sociobiologie*. – op. cit., p. 95 et sq.

éthologues, paléontologues) 16 relèvent des sciences humaines et sociales (anthropologie, sociologie, science politique, épistémologie) et un dernier constitue une sorte d'aide-mémoire à destination d'enseignants. La plus forte mobilisation des biologistes pour intervenir dans le débat contre la sociobiologie doit être soulignée. Hormis quelques cas isolés en épistémologie et histoire des idées (Tort, 1983, 1985, Isambert et alii, 1983, Centre de recherche et d'études germaniques, 1987), en anthropologie (Sahlins, 1980) et en science politique (Sfez, 1984), peu de chercheurs en sciences sociales ont consacré un livre entier à la réfutation de thèses qui intéressaient pourtant directement leur champ d'étude. La controverse autour de la sociobiologie semble avoir fourni au contraire une occasion à des chercheurs tels A. Jacquard, J. Ruffié ou F. Jacob de faire une entrée légitime ou de conforter leur place dans les débats publics.

POPULARISATION ET INSTALLATION

La période suivante dégagée, s'étend de 1988 à 1998, comprend 68 ouvrages, dont 46 ayant pour auteurs des biologistes au sens large (dont 2 coécrits avec des spécialistes des sciences humaines et sociales), 18 des chercheurs en sciences humaines et sociales (dont plusieurs actes de colloques où figurent les contributions de nombreux biologistes), 2 manuels universitaires, l'un en droit l'autre portant sur l'homme en société, 1 ouvrage relatant les actes d'un colloque de psychanalyse sur ces thèmes, 1 ouvrage publié par l'UNESCO destiné au plus large public. Si la tendance se confirme, l'intérêt de ce découpage réside également dans l'évolution de la part des rééditions ainsi que celle des collections destinées à une large diffusion (poche, clubs, manuels, entretiens) et production totale. La proportion relativement élevée d'ouvrages de grande diffusion dans la production de la période 1957-1978 est due à la faiblesse du volume de titres considérés. L'enseignement le plus significatif réside bien dans le fait que plus la production augmente,

Indice de diffusion 1955-1998



(21% entre les deux dernières périodes) plus la part des collections de grande diffusion devient importante, ce qui tendrait à suggérer la rentabilité de certains titres, et corollairement leur popularité, leur diffusion relativement large. Si l'on s'attarde à l'identité des auteurs les plus diffusés, identifiés selon le critère des rééditions ou du passage en collection de poche et clubs, on obtient une population relativement restreinte. Deux noms émergent, celui de Boris Cyrulnik (6 occurrences) et celui d'Henri Laborit (11 occurrences), auxquels il faut ajouter les auteurs de *Que sais-je ?* (Bouthoul, Schreider, Feyereisen et Lannoy, Veuille, 2 à 3 occurrences chacun), certains auteurs à succès (J. Ruffié, J.-D. Vincent), ainsi que J.-F. Skrypczak et M. Bookchin (réédités à deux reprises), R. Dawkins (une réédition). Ces résultats n'indiquent toutefois que des tendances et doivent être considérés comme révisables. Les investigations menées au-delà des catalogues de bibliothèques ont commencé à révéler d'autres éléments, qui attestent ce qui est ici proposé : ainsi la fréquence des rééditions et nouveaux tirages successifs de *L'homme, cet inconnu*, approximativement décennale, et qui, pour les dernières livraisons (1979 et 1990), s'inscrit dans les périodes dégagées.

EMERGENCE DE FOYERS

Lorsqu'ils ont publié plusieurs ouvrages sur la question, peu d'auteurs l'ont fait au sien de la même maison d'édition. Au plan le plus général, la dispersion des maisons d'édition est importante et s'accroît sur les périodes considérées[149] : tandis que le nombre de titres augmente entre 1979-1987 et 1988-1998 de plus de 21%, le nombre d'éditeurs prenant part à la production s'accroît de plus 23 %[150]. Au sein de cette constellation, les Presses Universitaires de France sont l'un des principaux sinon le principal éditeur non seulement pour l'ensemble du corpus (15% des titres recensés) mais aussi pour chaque période considérée[151]. L'ensemble qu'on a désigné comme « autres éditeurs universitaires francophones », regroupe les presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques (FNSP) et de l'EHESS, des presses universitaires de province (Lyon), des services de reprographie universitaires (Paris I, V, VII, IEP d'Aix-Marseille, Faculté de Limoges) ainsi que des presses universitaires étrangères francophones (Lausanne, Montréal) ; son importance (11% des références) indique que l'un des foyers majeurs de diffusion ou de réflexion sur les nouveaux pensers biologiques du social est le milieu universitaire. Les éditions du Seuil, très présentes dans les deux premières périodes, ne sont plus à l'avant-scène des débats qui nous intéressent depuis la fin des années 1980, à l'instar de Gallimard, qui serait absent du corpus si la maison n'avait édité en 1971 l'ouvrage collectif dirigé par J. Huxley, en 1980 l'ouvrage de M. Sahlins contre la sociobiologie et surtout une grande partie de l'œuvre de H. Laborit. Ce dernier résultat tendrait à établir que le milieu intellectuel traditionnel, celui justement lié aux sciences humaines et sociales, tel que le Seuil et Gallimard peuvent l'incarner au plan éditorial, s'est désintéressé, une fois passé le moment de mobilisation contre la sociobiologie, d'un phénomène qui a continué de se développer

---

[149] Se reporter aux graphiques en annexe.

[150] 42 éditeurs contre 34 – la dispersion s'accentuant lorsque l'on s'aperçoit que dans le même temps la part des PUF a augmenté.

[151] Pour la période 1979-1987, le Seuil a néanmoins édité autant d'ouvrages que les PUF (5) et a de surcroît coédité un volume avec *La Recherche* et a distribué pour les éditions Odile Jacob

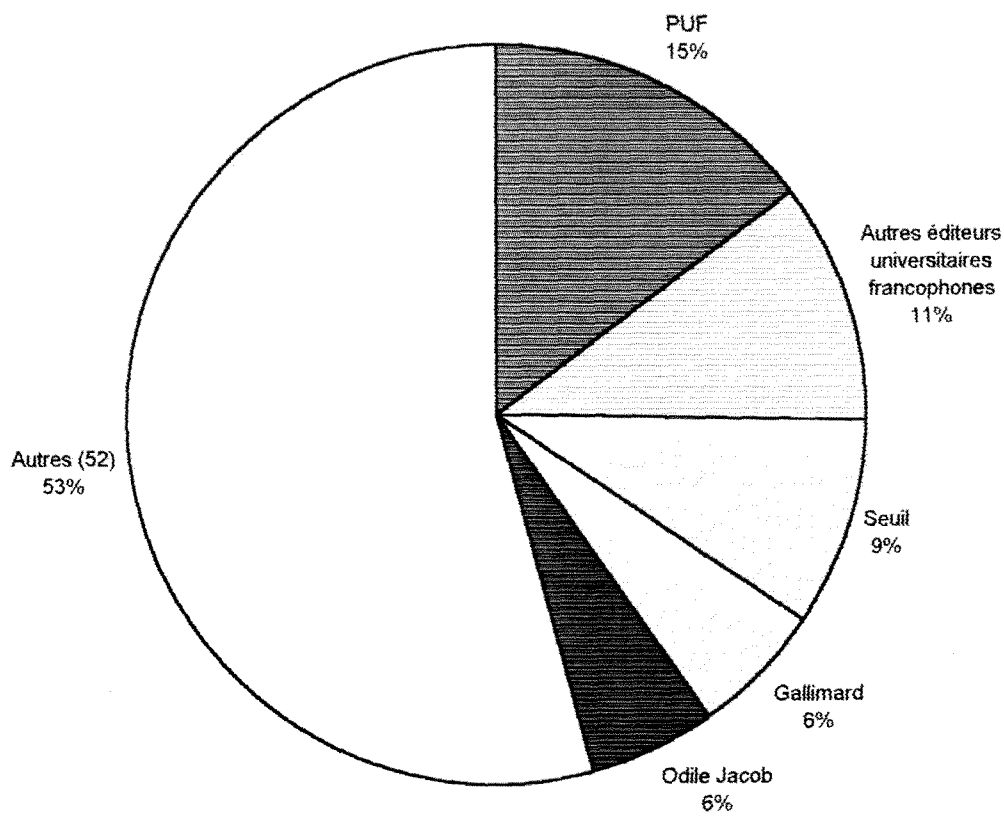
pour se ramifier et essaimer depuis vingt ans. La part conséquente occupée par Odile Jacob dans le corpus (6%[152]) alors que la structure a été créée il y a moins de quinze ans illustre la mise en place d'une constellation savante relativement inédite dans le monde intellectuel, dont cette maison d'édition serait la vitrine en même temps que l'une des voies d'accès les plus visibles.

---

qui venaient d'être fondées, les deux premières éditions de la *Biologie des passions* de J.-D. Vincent.

[152] Chiffre qui devrait être de 7% si l'on incluait au catalogue les premières éditions du livre J.-D. Vincent évoqué précédemment.

Importance respective des éditeurs dans la production d'ouvrages relatifs à la socio-biologie 1955-1998



VI

Comment on parle de l'homme

TYPOLOGIE DES CRITIQUES ADRESSEES A LA SOCIOBIOLOGIE

L'opposition à la sociobiologie s'est toutefois trouvée confrontée à de vrais difficultés quand elle a voulu dépasser l'argument de la "défense de la dignité humaine"[154]. Les critiques de l'anthropologie traditionnelle se fragilisaient d'emblée en posant comme irréductible la faculté symbolique humaine ou comme point de départ la notion de culture en tant que telle. Au plan disciplinaire, la critique aurait pu venir de l'éthologie animale, mais elle se heurtait au caractère sociobiologique du champ de l'éthologie même, tel que l'avait constitué Lorenz ; elle aurait pu provenir également de la génétique, mais dans ce cas, on risquait de tomber dans des discussions sans fin autour de considérations techniques non décisives et réfutables.

En France, la critique politique a été l'une des premières mobilisées, du fait notamment des conditions d'importation de la discipline évoquées plus haut. Pratiquant facilement l'amalgame entre la sociobiologie "moderne", qui ne se serait jamais explicitement exprimée en terme de "race supérieure"[155] et ses ancêtres au sinistre souvenir, elle n'a cessé d'être réactivée à chaque fois qu'une théorie est apparue qui fondait la légitimité de situations sociales sur des éléments d'ordre génétique – la dernière en date remontant à la parution en 1994 de *The Bell Curve* de Ch. Murray et R. Hermstein, qui, sans avoir même besoin d'être traduit en français, a réussi à susciter un assez vaste mouvement de dénonciation[156]. Au plan purement théorique, la critique a été efficace lorsqu'elle s'est exercée au nom de motifs scientifiques, qui affaiblissaient les prémisses de la sociobiologie. La théorie synthétique de l'évolution défendue par les sociobiologistes a été abandonnée par les généticiens et les naturalistes depuis qu'elle a

---

[154] A titre d'exemple récent, on peut consulter Jean-William LAPIERRE. « A Jean-Pierre Changeux et Paul Ricœur, quelques remarques sur *la Nature et la règle* ». *Esprit*, mars-avril 1999, n°251, p. 277-286.

[155] Cf. Michel VEUILLE. *La sociobiologie*. – op. cit., p.118.

[156] Cf. Jean-Claude SALOMON. « Le racisme scientifique ». *Alliage*, automne 1996, n°28, p. 75-79 ; voir aussi dans le bulletin du syndicat enseignant SNUipp le dossier « Inné-acquis ». *Fenêtre sur cours*, 30 sept. 1999, n°178, p. 10-15. Dans leur livre, Murray et Hermstein ont rouvert « le débat sur les différences de QI entre les noirs et les blancs américains » (Salomon, p. 78),pour conclure à l'infériorité quasi ontologique des premiers et par conséquent à l'inanité de tout programme d'"affirmative action" en leur faveur.

été contredite, dans les années 1975 à la fois par la biologie moléculaire (Kimura), la paléontologie (Gould), la génétique des chromosomes et la génétique des populations modernes (Jacquard). Au milieu des années 1980, la théorie moderne de l'évolution était déjà neutraliste, privilégiant les "équilibres ponctués" et excluant tout "principe d'optimisation"[157]. Les insuffisances de la sociobiologie ont pu être également relevées dans le domaine épistémologique, où la "nouvelle synthèse" néo-darwinienne dont s'est réclamé Wilson, masquerait, aux yeux notamment de P. Tort, un spencérisme n'entretenant aucun rapport avec l'anthropologie que l'on peut tirer des ouvrages de Darwin. Enfin, la sociobiologie a souvent été interprétée sous un angle sociologique, dans la mesure où son histoire « s'explique plutôt par la compétition entre chercheurs au sein de l'institution scientifique. »[158]

La querelle autour de la sociobiologie permet surtout de voir comment ses plus farouches opposants l'ont souvent contesté au nom d'une autre théorie "socio-biologique". Les polémiques ont été l'une des occasions privilégiées de prise de parole sur la scène publique d'intellectuels issus des sciences biologiques ; on ne saurait cependant les réduire au seul rang de protagonistes dans ces débats. La durée limitée de l'épisode contraste avec l'accroissement régulier de leur présence ; d'autre part, tous ces nouveaux auteurs n'ont pas pris part à la querelle. Il serait évidemment abusif d'enrôler sous la même bannière des théoriciens aux orientations aussi différentes que H. Laborit, B. Cyrulnik, Y. Christen, J.-P. Changeux ou J.-D. Vincent. Même si l'on pouvait trouver chez chacun d'entre eux une vision du monde social distincte, on peut difficilement nier toutefois que leur apparition n'équivaut pas à une métamorphose des discours sur le monde social. Cette métamorphose fait quitter au corps la place traditionnellement intermédiaire que les sciences sociales lui réservaient jusqu'alors, pour l'amener implicitement au premier rang de la chaîne de causalité présidant aux com-

---

[157] Cf. André LANGANEY. « Biologie du comportement ou sociobiologie ? ». In Gérald BERTHOULD (dir.). « Sciences sociales et défi de la sociobiologie ». *Cahiers Vilfredo Pareto*, 1985, n°69, p. 79-86. On peut citer également la théorie dite « des équilibres fluctuants » énoncée dès 1931 par Sewall Wright, qui, en dépit de son grand âge, a pris la peine de reprendre la plume pour critiquer en 1980 les thèses de Dawkins formulées dans *Le gène égoïste*. Cf. Michel VEUILLE. *La sociobiologie*. – op. cit., p. 61.

portements sociaux. C'est chez l'un des adversaires les plus résolus à toute forme de penser sociobiologique que l'on lit que « l'Homme ne crée pas, mais oriente et intensifie la reproduction de certains caractères en fonction de ce que la nature propose à son choix. »[159]

« TERREAU BIOLOGIQUE »

A la lecture dans le détail de certains des arguments avancés par les sociobiologistes lorsqu'ils discutent de théorie sociale, on s'aperçoit que le fossé entre ceux-ci et leurs adversaires déclarés est moins béant qu'on le croit. Selon J. Lopreato[160], le programme de la sociobiologie s'appuie sur la reconnaissance du principe de maximisation, selon lequel « les organismes sont sous l'influence de la sélection naturelle, [et] tendent à se comporter de manière à maximiser leur aptitude globale (c'est-à-dire à gagner la lutte pour l'existence) ». La théorie guidant la recherche du "biogramme", de l'ensemble des "prédispositions comportementales", des "modèles d'instructions et de potentialités comportementales" est coévolutionniste : "sous l'antique pression de la sélection naturelle" et celle de l'évolution socio-culturelle, des composés ou ensembles de gènes se sont développés pour prescrire un ensemble d'instructions biologiques qui peuvent être appelées prédispositions comportementales. Celles-ci ordonnent l'esprit sous forme de règles et de mécanismes cognitifs et directifs. Ces règles accomplissent deux fonctions fondamentales : d'une part, elles dirigent l'action vers certaines orientations ou *classes* de comportements, appelées par l'anthropologie "universaux culturels" ; d'autre part, elles se nourrissent des stimuli provenant de l'environnement physique et de la richesse des variations propres aux orientations

---

[158] Michel VEUILLE. *La sociobiologie*. – op. cit., p. 106.
[159] Patrick TORT. « Darwin et la laïcisation du discours sur l'homme ». In Patrick TORT. *Pour Darwin*. Paris : PUF, 1997, p. 11-44 - p. 19.
[160] Joseph LOPREATO. « Le défi de la sociobiologie à la science de la culture ». Trad. par Georges-Marie Schmutz. In Gérald BERTHOULD (dir.). « Sciences sociales et défi de la sociobiologie ». *Cahiers Vilfredo Pareto*, 1985, n°69, p. 21-67.

universelles. Sous ces conditions, elles stimulent la flexibilité comportementale des prédispositions innées et, beaucoup plus lentement, elles transforment leur composition. La culture doit être comprise comme un ensemble de *classes* prescrites de comportements. En un sens plus proche, elle est un assemblage de variations comportementales dans le temps et dans l'espace qui exercent les mécanismes mentaux du matériel génétique. Il s'ensuit que la socialisation est un processus par lequel les potentialités comportementales, inhérentes aux prédispositions du même type, sont filtrées par les règles directives de l'esprit et réalisées plus ou moins sous l'influence de la stimulation culturelle.[161]

Deux points rattachent ces thèses aux auteurs de notre corpus. D'une part le rapport de ces thèses avec la neurobiologie : il s'agit de chercher dans le cerveau et la pensée les lois gouvernant l'interaction des gènes et de la culture, car « c'est un fait irréductible, que c'est notre cerveau, un organe biologique, qui commande notre comportement. » De l'autre, l'affirmation que l'existence d'"universaux culturels", attestée par des anthropologues et des philosophes convoqués pour l'occasion, tels Hume, Comte, Spencer, Frazer, Sumner, Pareto ou Malinowski, fournit la meilleure preuve en faveur des prédispositions comportementales.

Au prétexte d'aborder la pratique de consommation rituelle d'aliment, Lopreato dévoile son but : « le plus important ce n'est pas la grande variété des rituels pratiqués [...] Ce qui importe, c'est que la pratique rituelle de consommation des substances pour partager avec d'autres leurs propriétés est universelle dans la famille humaine. Il y a dans ce raisonnement un autre postulat implicite, à savoir que cette uniformité comportementale incarne une uniformité scientifique, c'est-à-dire une loi – le but fondamental de la recherche scientifique. »[162] Au motif que les « prédispositions les moins variables conviennent mieux pour construire une théorie plus générale du comportement hu-

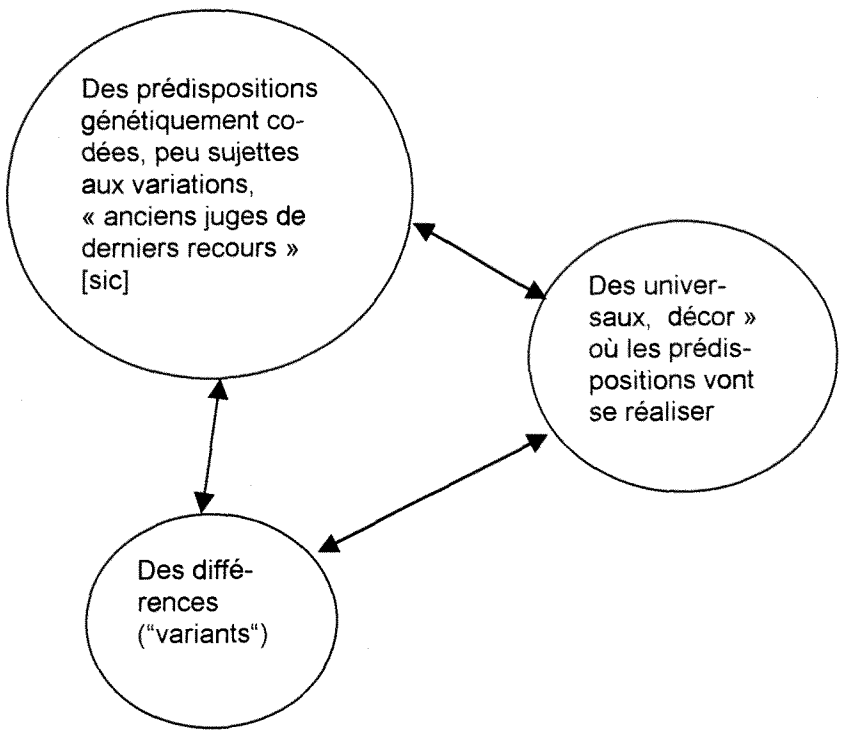
---

[161] J. LOPREATO. « Le défi de la sociobiologie à la science de la culture » – op. cit., p. 29-31.

[162] J. LOPREATO. « Le défi de la sociobiologie à la science de la culture » – op. cit., p. 39. Opinion contraire à celle exprimée par Cl. Lévi-Strauss, M. Godelier ou J.-Cl. Passeron, pour qui l'étude de la diversité des sociétés humaines constitue une part essentielle de la recherche en sciences humaines.

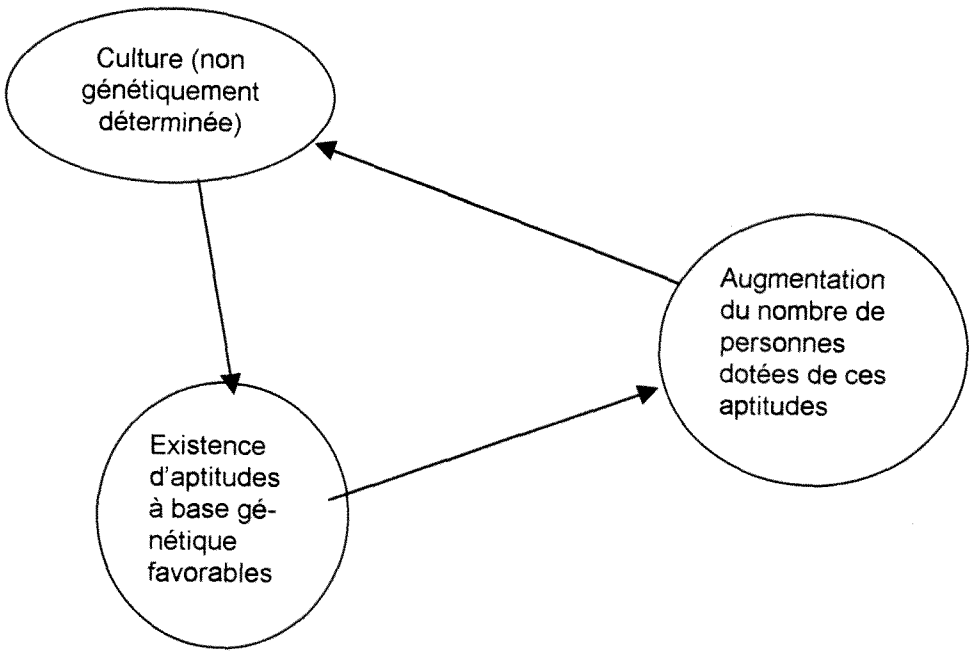
main »[163], l'auteur dégage le caractère quadridimensionnel du principe de la sélection naturelle : une prédisposition à l'auto-accroissement des aptitudes, une prédisposition à la socialité, à la hiérarchie et au consensus social (où ce qui, dans un système social donné, occupe la place de la "tradition" fonctionne comme un "tamis" pour séparer ce qui s'adapte le mieux à l'ancien et ce qui lui est le plus "bizarre" [sic]), une prédisposition aux variations culturelles, une prédisposition à la conservation sélective[164].

De ces thèses, on tire trois niveaux de causalité interdépendants un à un, mais où l'un des niveaux garde la prépondérance :



Là où Cl. Lévi-Strauss par exemple inspire un schéma circulaire à sens unique[165] :

[163] J. LOPREATO. « Le défi de la sociobiologie à la science de la culture » – op. cit., p. 56.
[164] J. LOPREATO. « Le défi de la sociobiologie à la science de la culture » – op. cit., p. 45-46.



Les critiques les plus acerbes de ce type de raisonnement déclarent souvent prendre la parole au nom de la "vraie" science, notamment de la bonne interprétation du corpus darwinien. Une contribution récente explique « l'échec presque total des sciences sociales à profiter des théories de l'évolution », par le fait que les rares tentatives auraient exploité « presque uniquement des banalités de la biologie, conduisant à "un musée

[165] Claude LEVI-STRAUSS. « Race et culture » - op. cit., p. 41.

des horreurs" dans les "applications pratiques". »[166] Il apparaît vite cependant que pour l'auteur, l'application sérieuse des modèles des sciences de la vie au raisonnement sociologique a échoué principalement faute de munitions. En effet, « il n'était possible de bâtir aucune théorie sociologique raisonnable par manque effectif [...] de *véritables théories* sur la psychologie individuelle et donc, *a fortiori*, sur la psychologie sociale. »[167]

L'ambition généralement déclarée des ouvrages se proposant de jeter des ponts entre biologie et sciences humaines, amène à critiquer, pour mieux les rénover, certains concepts hérités des périodes précédentes, considérés comme autant d'intuitions géniales qu'il faut débarrasser des oripeaux métaphysiques dont leurs époques les ont affublées. Comme Wilson voulait intégrer les sciences sociales dans le giron des sciences de la vie, F. M. Scudo affirme que nous « disposons aujourd'hui des premiers développements d'une mécanique vraiment non linéaire, qui nous fait comprendre non seulement des états stationnaires très complexes, mais également les changements entre ces états, ainsi que, par exemple, l'ordre déterministe qui gouverne beaucoup de hasard apparent. [...] Dorénavant, on peut *vraiment*, et on *doit* revenir sur les grandes constructions "philosophiques" comme celles du XIXe siècle pour les transformer en "sciences ordinaire, dure", telle que la physique, à partir d'une masse de données de toutes sortes dont la plupart n'ont jamais été exploitées à de véritables fins théoriques. »[168] Cette réinterprétation du passé se donne concrètement à lire par exemple dans la vaste entreprise menée par P. Tort depuis le début des années 1980 pour réhabiliter l'anthropologie darwinienne à partir du concept d'"effet réversif de l'évolution", afin de la proposer comme une "théorie matérialiste des fondements de la morale"[169], réflexion peu éloignée de celle de J.-P. Changeux sur les "fondements naturels" de

---

[166] Francesco Maria SCUDO. « Théories darwiniennes modernes et sociologie ». Trad. de l'italien par P. Tort. In Patrick TORT (dir.) *Darwinisme et société*. Paris : PUF, 1992, p. 549-589 – p. 568.

[167] F. M. SCUDO. « Théories darwiniennes modernes et sociologie » – op. cit., 570.

[168] Francesco Maria SCUDO. « Théories darwiniennes modernes et sociologie » - op. cit., p. 577.

[169] Patrick TORT. « Darwin et la laïcisation du discours sur l'homme ». In Patrick TORT. *Pour Darwin*. Paris : PUF, 1997, p. 11-44 - p. 33.

l'éthique[170]. L'anthropologie fondamentale proposée par le Centre Royaumont pour une science de l'homme à partir de l'établissement des invariants biologiques valables pour l'espèce humaine fournit un autre exemple de visée refondatrice globale.

PRINCIPE DE PERMANENCE

On se dispute parfois les honneurs de la synthèse. La recherche d'une vérité inscrite dans la chair amène parfois à privilégier l'anthropologie physique, « science d'importance considérable, [puisque] c'est d'elle que l'on attend la réponse aux questions fondamentales, qui sommes-nous ? d'où venons-nous ? où allons-nous ? C'est elle qui doit trancher des problèmes aussi délicats et souvent aussi mal posés que ceux de l'origine de la violence ou de la réalité des races de l'influence de la société, de la profession et du milieu sur le développement et le comportement des hommes, des conséquences de la pollution et de la folie démographique sur leur avenir. C'est elle qui doit donner un avis éclairé et définitif sur l'avortement, l'euthanasie ou les manipulations génétiques. »[171] Mais la quête des principes premiers peut concerner des domaines d'investigation très larges, allant de l'étude combinée de la génétique et du cerveau, à la tentative plus globale d'intégrer aux sciences humaines les avancées des pensées de la *complexité*[172] dont les processus biologiques et la physique quantique ont fourni le paradigme.

---

[170] Sur la base d'une anthropologie inspirée de Darwin, l'« élargissement de la sympathie et la suppression de la violence pourront donc constituer le matériau brut d'une normativité universelle des morales humaines. » - Jean-Pierre CHANGEUX, in J.-P. CHANGEUX, Paul RICŒUR. *La nature et la règle.* Paris : Odile Jacob, 1998 – p. 259-260 ; voir aussi, sous la direction du même auteur. *Fondements naturels de l'éthique*. Paris : Odile Jacob, 1993.

[171] Yves COPPENS. « L'état de la recherche en anthropologie physique en France ». In M. GODELIER. *Les sciences de l'homme et de la société en France. Rapport au Ministre de la Recherche et de l'Industrie*, p. 151-160 – p 160.

[172] Cf. le numéro spécial de *Sciences humaines*. « Penser la complexité ». n° 47, février 1995 – où J.-P. Changeux avance notamment qu'on « ne peut vraiment comprendre l'homme que si on prend en compte trois évolutions : l'évolution biologique, le développement individuel, l'évolution des cultures » ; ainsi que l'entretien entre Gille Cohen-Tannoudji, Jean Petitot et Pierre Tambourin recueilli par Guy HERZLICH, Eric ROHDE et Michel WIEWORKA. « Des

Avant de traiter des problèmes du présent, les tentatives de théorisation du monde social se sont souvent attachées à relier le passé de l'espèce à la formation des sociétés et à celle de la morale, faisant apparaître la doctrine comme un tout unifiant, une sorte de finalisme transcendant les discordances historiques. Lorsqu'on lit que « les conduites humaines paraissent échapper au déterminisme simplement parce qu'on n'en connaît pas les mécanismes internes »[172], un glissement des préoccupations est perceptible. On y comprend la satisfaction d'un besoin de théorie sans quoi les neurosciences, aux prises avec une accumulation des connaissances sans précédent, seraient muettes[173]. Sous la question « que suis-je ? », on ne peut s'empêcher de répondre à celle « qui suis-je ? » et au fond, on s'aperçoit que c'est celle-là qui importe peut-être le plus. La facture impersonnelle poussée à son paroxysme de ce type de solution théorique donne même à penser qu'au fond le "qui" ne serait qu'un effet d'une plus grande fonction, résumée par le "que". Mais quand il s'agit de livrer une interprétation du devenir des ensembles sociaux, affirmer par exemple le caractère nécessaire de la sélection, par les processus de l'évolution, des comportements non éliminatoires, pose d'abord des difficultés de vérification dont on ne voit pas comment, dans le détail, à l'échelle de l'histoire des sociétés humaines, elles pourraient être surmontées, ensuite règle à peu de coût la question générale de la volonté, des luttes de toutes sortes, voire des vieilles interrogations sur le Mal, auxquelles de nombreux auteurs finissent régulièrement par revenir se heurter. La fragilité des postulats de la nouvelle anthropologie darwinienne réside surtout dans sa volonté d'asseoir sur des bases scientifiques une morale essentiellement antérieure. Car selon sa logique, rien ne permet d'affirmer définitivement que la sélection des instincts sociaux soit l'ultime stade de l'évolution de l'espèce. La clôture de l'histoire depuis la sélection de ces instincts ne

---

particules au social, l'OPA de la complexité », *Le Monde des débats*, décembre 1999, n°9, p. 24-25.

[172] Jean-Pierre CHANGEUX in *Le Monde Dimanche*, 31/10/1982 - cité par Gérald BERTHOULD. « Ouverture. Sciences sociales et biologie : un dialogue difficile ». In Gérald BERTHOULD (dir.). « Sciences sociales et défi de la sociobiologie ». *Cahiers Vilfredo Pareto*, 1985, n°69, p. 5-19 – p. 9.

laisse pas d'interroger. On pourrait tout aussi bien affirmer, sur ces prémisses, que la rapacité et les massacres sont un moyen de perpétuation comme un autre, qui a assez bien réussi à un pan de l'humanité, qui l'a fait prospérer sans trop de dommage et qu'au fond rien ne permet de prévoir si ce n'est pas ce type de comportement qui aura finalement les faveurs du *fatum* incarné par les décrets de la Sélection Naturelle. Au fond, c'est toujours un utilitarisme : on maximise ce qui rapporte le plus. Rien n'assure, de ce point de vue, que les comportements non éliminatoires soient le meilleur moyen de maximisation. De ce point de vue encore, ils ont peut-être convenu pour l'organisation des relations sociales dans un état matériel donné, correspondant à la situation historique de l'avancement technique. Il y a un saut théorique indéniable entre la constatation de l'évolution de l'espèce et sa continuation dans le règne humain sous des traits institutionnels, éthiques. En dernière analyse, pour reprendre des objections récemment adressées par P. Ricœur à J.-P. Changeux, ces propositions paraissent surgir davantage de l'expérience commune, ordinaire, que des connaissances scientifiques amassées[175]. Rien ne serait d'ailleurs plus faux que de croire que tous les scientifiques engagés dans des recherches proches de ces thèmes partagent la même propension[176].

---

[174] Besoin rappelé par Michel IMBERT. « Le cerveau et les sciences cognitives. ». In Jacques REVEL, Nathan WACHTEL (éd.). *Une école pour les sciences sociales.* Paris : Ed. de l'EHESS, 1996, p. 367-388

[175] Les objections de Ricœur portent sur les notions de "projection" et de "créativité" que Changeux entend annexer au titre de vérité neurologique : « Deux choses me frappent dans votre présentation. Je me demande d'abord si ce n'est pas sous la sollicitation de l'expérience commune que nous prenons en compte ces deux phénomènes de la projection et de la créativité, sans que leur corresponde aucune espèce de connaissance neurologique. C'est sur le fond de cette expérience partagée que se détache votre volonté d'étendre le champ de compétence des neurosciences vers les aspects créateurs projectifs. [...] Et je me demande donc s'il n'y a pas, par rapport à votre science, une avance de notre expérience ordinaire, partagée entre tous les hommes – dont les philosophes ne font qu'articuler conceptuellement les structures. [...] Ce que je mettrai en question, c'est votre ambition d'inclure de proche en proche les sciences voisines et finalement l'expérience commune. » - in J.-P. CHANGEUX, P. RICŒUR. *La Nature et la règle* – op. cit., p. 269

[176] Outre la contribution de M. Imbert citée précédemment, on lit par exemple chez G. Vigneaux des reproches assez forts adressés au cognitivisme classique, pour d'une part sa condescendance pour la psychologie sociale qui ne serait, dans sa perspective, qu'une sous-discipline dépendante des modèles cognitifs classiques fondés sur une abstraction des processus cérébraux et dès lors applicables à toute situation, d'autre part son ignorance des facteurs affectifs, sociaux et culturels qui contribuent considérablement à instaurer la spécificité des systèmes

Il suffit en effet de reprendre le fil des arguments développés par Paul Ricœur dans *Soi-même comme un* autre pour se rendre compte de l'imbrication de la question du rapport au temps à celle de l'identité personnelle La « menace, écrit-il, que [le temps] représente pour l'identité n'est entièrement conjurée que si l'on peut poser, à la base de la similitude et de la continuité ininterrompue du changement, un principe de *permanence dans le temps.* »[177]. La permanence du code génétique de l'individu biologique répond d'une manière forte et qui semble n'avoir pas d'équivalent pour matérialiser ce critère de l'identité qu'est l'idée de structure, opposée à celle d'événement. Depuis Kant, l'identité, conçue comme relationnelle, n'admet de substance que momentanée, considérée comme telle du fait des exigences de la logique, en tant que condition de possibilité de penser le changement comme arrivant à quelque chose qui ne change pas au moment où un accident l'affecte. Ainsi toute « la problématique de l'identité personnelle va tourner autour de cette quête d'un invariant relationnel, lui donnant la signification forte de permanence dans le temps. »[178]

Les deux usages majeurs du concept d'identité, mêmeté (le soi comme émanation d'un donné extérieur déjà là) et ipséité (le plus subjectif du soi), s'articulent donc chacun, selon P. Ricœur, sur un modèle de permanence dans le temps. La mêmeté trouve sa traduction idéale dans le caractère, conçu comme l'ensemble des marques distinctives qui permettent de réidentifier un individu comme étant le même et dont le caractère social est en grande partir constitutif[179]. L'ipséité se manifeste d'abord dans la parole tenue, c'est-à-dire la fidélité à soi et le déni au changement qu'implique la

---

sociaux. – cf. Georges VIGNEAUX. *Les sciences cognitives. Une introduction.* Paris : La Découverte, 1992. – p. 237, 327-328.

[177] Paul RICŒUR *Soi-même comme un autre* – op. cit., p. 142.

[178] Paul RICŒUR. *Soi-même comme un autre* – op. cit., p. 143.

[179] Le caractère est encore défini comme la « couche de notre existence que nous ne pouvons changer, mais à quoi il nous faut *consentir.* » (p. 144). Le caractère est ensuite rapproché, au moyen de l'association aristotélicienne déjà évoquée de l'*éthos* et de l'*hexis*, de la notion de disposition, définie comme l'« ensemble des identifications acquises par lesquelles de l'autre entre dans la composition du même » (p. 146). L'identité d'une personne ou d'une communauté serait donc faite de cette *identification-à* des valeurs, normes, idéaux, modèles, héros.

tenue d'une promesse. Au sein de cette configuration, où l'identité personnelle s'avère pour l'auteur, une dialectique incessante entre ces deux pôles, les notions de fiction et de récit tiennent une place primordiale[180]. La place et le sort variables du corps dans les récits amènent cependant à distinguer fermement deux types, l'un "littéraire", l'autre "technologique". Ce que l'auteur nomme "fictions littéraires" ressemble à s'y méprendre à la définition donnée plus haut d'une approche méta-physique du corps, en ce qu'elles instituent « la fonction médiatrice du corps propre dans la structure de l'être dans le monde. » et constituent "des variations imaginatives" autour de cet invariant corporel[181].

L'examen des pensers biologiques du social paraît révéler des différences fondamentales sur ce plan. Evidente sous la plume tant des sociobiologistes disciplinaires que de certains spécialistes des neurosciences, la réduction de l'identité personnelle à un cerveau et un corps qui obéit, est également visible chez quelques tenants de l'éthologie comparée, pour qui « on pourrait bien trouver que des régularités fondamentales que l'on observe dans les structures sociales d'animaux dont l'organisation instinctuelle-émotionnelle est "pareille" [à celle de l'Homme], sont largement dues à de simples propriétés d'interaction de ces machineries, se manifestant dans des conditions spécifiées assez simples. »[182]. L'étude des Animaux permet de recueillir des données qui, depuis le début des années 1980, ont servi de preuves à l'affirmation de l'existence de relation entre le comportement et le complexe cerveau-glandes endocrines. Dans le cas de la dépression par exemple, « à condition que la réponse comportementale chez l'Homme et l'Animal soit identique, la dépression chimique sous-jacente chez le Singe a quelques similitudes avec celle de l'Homme. [...] Ces modèles animaux psychoendocriniens suggèrent bien les questions à poser et la meilleure fa-

---

[180] Sans développer plus loin, au risque de sortir de notre propos : le récit résout l'antinomie entre les deux pôles, en ceci que la dialectique qu'opère par exemple la fiction d'une vie racontée consiste en le rassemblement sous une ligne concordante d'une série discordante de faits. Le récit confère à la vie du personnage (ou de la communauté, de l'ensemble considéré parlant de lui-même ou mieux : *au nom de qui on prétend parler*) une unité et une singularité qui le distingue de tout autre.

[181] Paul RICŒUR. *Soi-même comme un autre* – op. cit, p. 178.

çon de les poser ainsi que les variables à manipuler. [...] Souvent les modèles animaux fourniront donc *plus que des connaissances ou des comparaisons, des méthodes et des hypothèses.* C'est le cas, par exemple, dans des modèles animaux d'agression qui peuvent parfaitement suggérer les questions appropriées et des points de départ dans la recherche clinique, au moins pour les cas où le biologique est particulièrement impliqué. »[182]

De même que P. Ricœur lit dans les expériences imaginaires de transplantation, de réduplication, de télétransport de la philosophie analytique, un rêve technologique où le cerveau est tenu pour l'équivalent substituable de la personne, l'interprétation provisoire des tentatives visant à susciter l'adhésion aux pensers biologiques des identités et comportements sociaux met en lumière un traitement impersonnel de l'identité entraînant la réduction des êtres humains à leur seule dimension manipulable, la seule qu'il implique sérieusement.

Conclusion provisoire

Un première lecture des théories du monde social puisées des découvertes en sciences de la vie conclut ainsi à la disparition du pôle d'ipséité, et suggère un lieu d'énonciation de ces thèses où la subjectivité et la volonté, si problématiques ces notions soient-elles, de la variété spéciale d'animaux dont il est question, n'entrent pas en considération, au motif, qu'on devine, de leur non-pertinence de ce point de vue (aux sens intellectuel et topographique du terme). Dans le cas des auteurs étudiés, semble avoir été distinguée une tendance à uniformiser et laisser de côté les divergences, à concevoir le monde social toutes choses étant égales par ailleurs. L'hypostase fréquemment rencontrée et abondamment diffusée du *cerveau* ou du *réseau* dans la

---

[181] Francesco Maria SCUDO. « Théories darwiniennes modernes et sociologie » - op. cit., p. 578-579.

[182] Jacques GOLDBERG. *Les fondements biologiques des sciences humaines.* Paris : L'Harmattan, 1992. – p. 232.

chaîne de causalité en est sans doute une manifestation, décalque à peine invisible d'une vision très spécifique, vécue ou idéalisée par ceux qui la formulent, d'organisation de la société.

Dans leurs écrits, souvent la persistance de comportements humains "instinctifs", sous forme de tendances et de "réactions fragmentaires et automatiques" demeurées "invisibles"[183], est évoquée. Le projet d'une science de l'homme qui se traduirait par des applications concrètes s'ébauche. La psychologie darwinienne moderne par exemple, « telle qu'incarnée par Mc Dougall et Leyhausen, pourrait nous permettre de préciser dans quel sens des bandes d'enfants chez les Iks sont *la même chose* que dans les ghettos de Los Angeles, ou dans quel sens des marginaux grégaires sont la même chose chez les Hommes et chez les Souris. [Car les] Souris et les Chats ont en commun avec l'Homme des machineries instinctuelles plus ou moins homologues, et leurs structures sociales sont médiatisées (comme assez largement chez l'Homme) par des expressions d'émotion elles aussi analogues. »[184] Les malades et les déviants, notamment les délinquants, apparaissent parmi les sujets de dissertation préférés du savoir à visées pratiques qui voudrait émerger. Il serait souhaitable maintenant de *définir plus précisément les contours de ce savoir pratique et les domaines qu'il entend embrasser.*

---

[183] Jacques GOLDBERG. *Les fondements biologiques des sciences humaines.* – op. cit., p. 202-208.

[184] Francesco Maria SCUDO. « Théories darwiniennes modernes et sociologie ». – op. cit., p. 578-579. Les Iks sont une tribu africaine.

Récapitulatif

Historiquement, il est établi que les sciences de la vie constituent le "sol originaire" dont les sciences sociales ont dû se détacher pour affirmer leur autonomie, particulièrement en France où la sociologie durkheimienne s'est en grande partie fondée en opposition aux modèles d'explication biologiques des rapports sociaux prévalant à la fin du XIXe siècle.

La "tradition" des sciences sociales, considérée peut-être à tort comme définitivement acquise, a gardé de ces luttes originelles la tendance à considérer « le biologique et le psychologique comme un donné » et à chercher avant tout à établir « comment le monde social l'utilise, le transforme, le transfigure. »[185]

Or l'étude de l'une des manifestations les plus concrètes de la vie intellectuelle, à savoir la production éditoriale, révèle l'importance croissante, depuis vingt-cinq ans, des sciences de la vie en tant qu'instance symbolique dans l'espace public. Ce déplacement s'est opéré en partie au détriment des sciences humaines "traditionnelles" et témoigne de l'apparition, tant au plan de cette vie intellectuelle que de la recherche, de nouvelles conceptions mettant l'accent sur le primat du corps biologique dans la genèse des comportements individuels et collectifs. Depuis trente ans, des pensers "socio-biologiques", issus de l'éthologie, de la génétique ou des neurosciences, ont ainsi suscité, aux Etats-Unis comme en Europe, un vif regain d'intérêt et nourri l'ambition de refonder les sciences humaines à partir d'*universaux biologiques*. En France, alors même que l'édition en SHS connaît depuis une vingtaine d'années des difficultés persistantes, le rythme de publication de travaux autour de ces thèmes, qui

---

[185] - Pierre BOURDIEU. « Une science qui dérange ». In Pierre BOURDIEU. *Questions de sociologie*. Paris : Minuit, 1984, p. 19-36. – p. 30.

constitue l'un des aspects les plus objectifs de leur prise en considération, s'avère soutenu.

Objet de controverses violentes au tournant des années 1970-1980, la sociobiologie disciplinaire a aujourd'hui cédé la place à des discussions où la naturalisation du monde social est abordée avec moins de préventions, par le biais notamment de la biologie du cerveau et de l'éthologie. Reste à identifier précisément quelles sont les thèses qui peuvent être la fois qualifiées de "socio-biologiques" et aujourd'hui considérées comme dignes d'être discutées ; qui les soutient et qui y prête attention ; quels contextes entraînent la légitimation de telles approches ; quelles sont les propositions théoriques de celles-ci ; leurs applications dans le monde social.

Bibliographie

1 – Corpus "sociobiologie"

2 – Eléments de bibliographie générale

ENSSIB

Introduction

L'élaboration de cette bibliographie s'est conformée à la norme préconisée dans la charte des mémoires, à savoir la norme Z 44-005.

La première partie présente le corpus obtenu à partir des recherches faites autour de la sociobiologie peu à peu comprise au sens large :

- **Objet** : recherches dans les catalogues de monographies se rapportant à la sociobiologie[193].

- **Sources** : Bibliographie Nationale Française (édition avril 1998), catalogue BN-Opale, catalogue interuniversitaire SIBIL, catalogue de la médiathèque de la Cité des Sciences et de l'Industrie, base de données Francis du CNRS (éditions 1984-1990, 1991-96 et 1997).

- **Mots-clés recensés et utilisés** : " Biologie du comportement humain " ou " sociobiologie " ou " sociobiologie aspect politique " ou " sociobiologie cas étude de " ou " sociobiologie manuels d'enseignement supérieur " ou " biologie et sociologie " ou " biologie et société ".

La seconde partie se rapporte aux références consultées à ce stade de la thèse.

[193] Des articles ont également été collectés et une bibliographie les regroupant est en préparation.

1 – Corpus "sociobiologie"

BELKHIR, Jean, HIRSCH, Jerry. *Défroquer les charlatans : au sein du corps scientifique et social*. Préf. de Pierre Roubertoux, Michel Duyme. Paris : Science libre, 1987. 203 p. ISBN 2-906076-01-5.

BELKHIR, Jean. *Egalité sociale, diversité biologique*. Préf. de Serge Livrozet ; textes traduits de l'américain et de l'anglais par Sylvie Faisang,... Clara Fidel,... ; [publ. par] " Science for the people]. Paris : Science libre, 1985. 153 p. ISBN 2-7157-1070-4.

BENOIT, Jean-Claude. *Le traitement des désordres familiaux*. Paris : Dunod, 1995. 200 p. Thérapie. ISBN 2-10-002492-2.

BERNARDINI, Jean-Marc. *Le darwinisme social en France (1859-1918)*. Paris : CNRS Editions, 1997. 439 p. CNRS histoire – Histoire contemporaine. ISBN 2-271-05483-4.

BERTALANFFY, Ludwig von. *Théorie générale ses sytèmes : physique, biologie, psychologie, sociologie, philosophie*. Trad. par Jean-Benoîst [sic] Chabrol. Paris : Dunod, 1973. XV, 296 p.

BERTHOULD, Gérald (dir.). « Sciences sociales et défi de la sociobiologie ». *Cahiers Vilfredo Pareto*, 1985, n°69. Genève : Droz, 1985. 376 p. ISSN 0008-0497.

BLAFFER HRDY, Sarah. *Des guenons et des femmes : essai de sociobiologie*. Trad. de l'américain par Cathy Bernheim. Paris : Tierce, 1984. 308 p. Collection Femmes et sciences. ISBN 2-903-144-27-3.

BOOKCHIN, Murray. *Sociobiologie ou écologie sociale*. Trad. de l'anglais par O.D. et Ronald Creagh. 3e éd. Lyon : Atelier de création libertaire, 1996 p. 49 p. ISBN ?

BOUILLOUD, Jean-Philippe. *La réception de la sociologie par l'épistémologie des sciences de la nature*. [Th. Doct. : sociol.]. Paris : [Paris 7], 1995. 438 f.

BOUTHOUL, Gaston. *La biologie sociale*. 3e éd. Paris : Presses Universitaires de France, 1976. 127 p. Que sais-je ?

BOUTHOUL, Gaston. *La biologie sociale*. 2e éd. Paris : Presses Universitaires de France, 1964. 128 p. Que sais-je ?

BOUTHOUL, Gaston. *La biologie sociale*. Paris : Presses Universitaires de France, 1957. 126 p. Que sais-je ?

BUICAN, Denis. *Evolution de la pensée biologique*. Paris : Hachette, 1995. 154 p. Les fondamentaux. ISBN 2-01-145060-8.

CAMBEFORT, Jean-Pierre. *Le singe, l'enfant et l'homme : essai d'ethnopsychanalyse des interaction sociales*. Préf. de Boris Cyrulnik. Paris : Ed. de l'Harmattan, 1996. 303 p. Conversciences. ISBN 2-7384-3810-5.

CARREL, Alexis. *L'homme, cet inconnu*. Préf. de R. Soupault. [Paris] : Plon, 1979. 409 p. Press Pocket. ISBN 2-266-00778-5.

CENTRE REGIONAL DE DOCUMENTATION PEDAGOGIQUE (Besançon). *Les signaux et les systèmes de communication dans la genèse des comportements animaux et humains*. Besançon : CRDP, 1987. 51 p. ISBN 2-903670-22-6.

CHANGEUX, Jean-Pierre, RICŒUR, Paul. *La nature et la règle*. Paris : Odile Jacob, 1998. 350 p. ISBN 2-7381-0517-3.

CHANGEUX, Jean-Pierre. *Raison et plaisir*. Paris : Odile Jacob, 1994. 221 p. ISBN 2-7381-0244-1.

CHANGEUX, Jean-Pierre (dir.). *Fondements naturels de l'éthique*. Paris : Odile Jacob, 1993. 334 p. ISBN 2-7381-0225-5.

CHAUVIN, Rémy. *La biologie de l'esprit*. Monaco : Editions du Rocher, 1985. 220 p. L'Esprit et la matière. ISBN 2-268-00406-6.

CHAUVIN, Rémy. *Sociétés animales et sociétés humaines*. Paris : Presses Universitaires de France, 1984. 127 p. Que sais-je ? ISBN 2-13-038238-X.

CHAUVIN, Rémy. *La direction de la vie et la genèse de la pensée*. Paris : OEIL, 1989. 127 p. Traité de philosophie générale. ISBN 2-86839-107-9.

CHRISTEN, Yves. *L'homme bioculturel. De la molécule à la civilisation*. Monaco : Editions du Rocher, 1986. 213 p. L'Esprit et la matière. ISBN 2-268-00438-4.

CHRISTEN, Yves. *Biologie de l'idéologie*. Paris : Ed. 13, 1985. 236 p. ISBN 2-86804-058-7 (erroné).

CHRISTEN, Yves. *Le dossier Darwin : [la sélection naturelle, l'eugénisme, la socobiologie, le darwinisme social]*. Paris : Ed. Copernic, 1982. 252 p.

CHRISTEN, Yves. *L'heure de la sociobiologie*. Paris : Albin Michel, 1979. 233 p. ISBN 2-226-00813-6.

CYRULNIK, Boris. *De la parole comme d'une molécule.* Paris : Ed. Eshel, 1991. 143 p. A la question. ISBN 2-906704-30-X.

CYRULNIK, Boris. *De la parole comme d'une molécule : entretien avec Emile Noël.* Paris : Seuil, 1995. 138 p. Points. ISBN 2-02-023086-0.

CYRULNIK, Boris. *Mémoire de singe et paroles d'homme.* Paris : Hachette, 1984. 303 p. Collection Pluriel. ISBN 2-01-010520-6.

CYRULNIK, Boris. *La naissance du sens.* Nouv. éd. Paris : Hachette,1995. 168 p. Questions de science. ISBN 2-01-235129-8.

CYRULNIK, Boris. *La naissance du sens.* Paris : Hachette, 1991. 119 p. Questions de science. ISBN 2-01-017959-5.

CYRULNIK, Boris. *Les nourritures affectives.* Paris : France loisirs, 1994. 244 p. ISBN 2-7242-8106-3.

CYRULNIK, Boris. *Les nourritures affectives.* Paris : Le Grand livre du mois, 1993. 244 p.

CYRULNIK, Boris. *Les nourritures affectives.* Paris : Odile Jacob, 1993. 244 p. ISBN 2-7381-0215-8.

DAWKINS, Richard. *Le gène égoïste.* Trad. de l'anglais par Laura Ovion. Paris : Odile Jacob, 1996. 459 p. Opus. ISBN 2-7381-0391-X.

DAWKINS, Richard. *Le gène égoïste.* Trad. de l'anglais par Laura Ovion. Paris : Armand Colin, 1990. 352 p. ISBN 2-200-24022-8.

DEBRAY, Q. *L'esprit des mœurs. Structures et significations des comportements quotidiens.* Préf. de J.-M. Lalouel. Lausanne : Pierre-Marcel Favre, 1983. 185 p. ISBN 2-8289-0130.

DELSOL, Michel ; FONDATION SINGER-POLIGNAC (éd.). *Hommage au Professeur Pierre-Paul Grassé : évolution, histoire et philosophie.* Paris [etc.] : Masson, 1987. 284 p. ISBN 2-225-81103-2.

DESPRET, Vinciane, GOSSIAUX, Pol P., PUGEAULT, Catherine, et al. *L'homme en société.* Paris : Presses Universitaires de France, 1995. XV-382 p. Collection Premier cycle. ISBN 2-13-047126-9.

DOMENACH, Jean-Marie. *Enquête sur les idées contemporaines.* Paris : Seuil, 1984. 124 p. Points. ISBN 2-02-006723-4.

DO NASCIMENTO, José Léonardo. *Culture et politique : positivisme et darwinisme social : généalogie d'une sensibilité brésilienne : 1870-1930.* [Thèse ?] [s.l.] : [s.n.], 1989.

DRAI, Laurent. *La sociobiologie.* Mémoire IEP Aix-Marseille 3. [s.l.] : [s.n.], 1990. 68 f..

DUCROS, Albert, DUCROS, Jacqueline, JOULIAN, Frédéric (dir.). *La culture est-elle naturelle ? Histoire, épistémologie et applications récentes du concept de culture.* Paris : éditions Errance, 1998. 238 p. ISBN 2-87772-153-1.

DUCROS, Albert (Dir.), PANOFF, Michel (Dir.). *La frontière des sexes.* Paris : Presses Universitaires de France, 1995. 269 p. Le Sociologue. ISBN 2-13-046675-3.

DUPREEL, Eugène. *La pragmatologie.* Bruxelles : Ed. du Parthénon, 1955. 95 p. Collection de sociologie générale et de philosophie sociale.

EIBL-EIBESFELDT, Irenaus. *Ethologie : biologie du comportement.* Trad. de l'allemand par A. Lehmann et R. G. Busnel. 3e éd. [Jouy-en-Josas] : Naturalia et biologia ; Paris : diffusion Ophrys, 1984. 748 p. ISBN 2-7080-0532-4.

EIBL-EIBESFELDT, Irenaus. *L'Homme programmé : l'inné, facteur déterminant du comportement humain...* Trad. de l'allemand par Anneliese Plank. Paris : Flammarion, 1975. 256 p. ISBN 2-08-060773-1.

FERRIERE, Adolphe. *La loi du progrès en biologie et en sociologie et la question de l'organisme social.* Genève : A. Kündig, 1915. XII-680 p.

FEYEREISEN, Pierre, LANNOY, Jacques-Dominique de. *L'Ethologie humaine.* Paris : Presses Universitaires de France, 1987. 125 p. Que sais-je ? ISBN 2-13-039845-6.

FEYEREISEN, Pierre, LANNOY, Jacques-Dominique de. *L'Ethologie humaine.* 2e éd. ref. Paris : Presses Universitaires de France, 1997. 126 p. Que sais-je ? ISBN 2-13-047751-8.

FOUGEROUX, F., ISAMBERT, F.A., KRAMSLIFSHITZ, A. et al. *Enjeux sociaux de la biologie. De la biologie humaine à l'éthique bio-médicale.* Paris : CNRS, Centre d'Etudes Sociologiques, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1983. 131 p.

GOFFMAN, Erving. *Façons de parler.* Trad. de l'anglais par Alain Kihm. Paris : Ed. de Minuit, 1987. 277 p. Le sens commun. ISBN 2-7073-1140-5.

GOLBERG, Jacques. *Fondements biologiques des sciences humaines. Evolution et complexification des êtres vivants.* Paris : L'Harmattan, 1992. 255p. ISBN 2-7384-1514-8.

GOUYON, Pierre-Henri. *Darwin et l'après-Darwin. Une histoire de l'*hypothèse *de la sélection naturelle*. Paris : Kimé, 1992. 453 p. Histoire des idées, théories politiques et recherches en sciences sociales. ISBN 2-908212-14-5.

GOUYON, Pierre-Henri, HENRY, Jean-Pierre, ARNOULD, Jacques. *Les avatars du gène : la théorie néo-darwinienne de l'évolution*. Paris : Belin, 1997. 336 p. Regards sur la science. ISBN 2-7011-2187-6.

GRASSE, Pierre-Paul. *L'homme en accusation : de la biologie à la politique*. Paris : Albin Michel, 1980. 354 p. ISBN 2-226-01054-8.

GRIBBIN, John et Mary. *Un pour cent fait la différence : la sociobiologie de l'être humain.* Trad. de l'anglais par Anne-Lise Hacker. Paris : Robert Laffont, 1990. 249 p. La Fontaine des sciences. ISBN 2-221-06584-0.

GUILLE-ESCURET, Georges. *Le décalage humain : le fait social dans l'évolution.* Paris : Kimé, 1994. 400 p. Anthropologies. ISBN 2-908212-66-8.

HAGHIGAT, Chapour. *Le racisme scientifique : offensive contre l'égalité sociale.* Postf. d'Albert Jacquard. Paris : l'Harmattan, 1988. 263 p. Science libre.ISBN 2-7384-0022-1.

HAGHIGAT, Chapour. *Politique sociale et idées biologiques en Occident (années 1970)*. Th. 3e cycle : Sociologie : Paris 5 : 1983. Paris : [s.n.], 1983, 317 f.

HAYEK, Friedrich A. von. *Droit, législation et liberté. Une nouvelle formulation des principes libéraux de justice et d'économie politique. Vol. 3 : L'ordre politique d'un peuple libre*. Trad. de R. Audouin. Paris : Presses Universitaires de France, 1983. XII-255 p. Libre Echange. ISBN 2-13-037929-X.

HUXLEY, Julian (dir.). *Le comportement rituel chez l'homme et l'animal*. Trad. de l'anglais par Paulette Vielhomme. Paris : Gallimard, 1971. 419 p. Bibliothèque des sciences humaines.

JAISSON, Pierre. *La fourmi et le sociobiologiste*. Paris : Odile Jacob, 1993. 315 p. ISBN 2-7381-0207-7.

KAPLAN, Francis. *Le paradoxe de la vie : la biologie entre Dieu et Darwin*. Paris : La Découverte, 1995. 260 p. Sciences et société. ISBN 2-7071-2416-3.

KHOURI, Nadia. *Le biologique et le social*. Langueil [Québec] : Le Préambule, 1990. 321p. L'Univers des discours. ISBN 2-89133-109-5.

LABORIT, Henri. *Henri Laborit : derniers entretiens avec Claude Grenié*. Paris : Ed. du Félin, 1996. 189 p. Le temps et les mots. ISBN 2-86645-229-1.

LABORIT, Henri. *Biologie et structure*. [Paris] : Gallimard, 1995. 190 p. Folio Essais.

LABORIT, Henri. *Dieu ne joue pas aux dés*. Paris : Librairie générale française, 1994. 220 p. Biblio essais. ISBN 2-253-94196-4.

LABORIT, Henri. *La légende des comportements*. Paris : Flammarion, 1994. 318 p. ISBN 2-08-035250-4.

LABORIT, Henri. *L'agressivité détournée : introduction à une biologie du comportement social*. [Nouv. tirage]. Paris : Union générale d'éditions, 1994. 191 p. 10/18.

LABORIT, Henri. *Biologie et structure*. [Paris] : Gallimard, 1992. 190 p. Folio Essais.

LABORIT, Henri. *Dieu ne joue pas aux dés*. Paris : Librairie générale française, 1989. 220 p. Le Livre de poche. ISBN 2-253-05125-X.

LABORIT, Henri. *L'homme imaginant : essai de biologie politique*. Nouv. tirage. Paris : Union générale d'éditions, 1989. 187 p. 10/18.

LABORIT, Henri. *Dieu ne joue pas aux dés*. Paris : Bernard Grasset, 1987. 235 p. ISBN 2-246-39801-0.

LABORIT, Henri. *Biologie et structure*. [Paris] : Gallimard, 1987. 190 p. Folio Essais. ISBN 2-07-032434-6.

LABORIT, Henri. *L'Inhibition de l'action : biologie comportementale et physiopathologie*. 2e éd. revue et augm. Paris : Masson ; Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 1986. 332 p. ISBN 2-225-80641-1

LABORIT, Henri. *La Nouvelle grille*. [Paris] : [Gallimard], 1985. 343 p. Folio. Essais. ISBN 2-07-032337-4.

LABORIT, Henri. *La Nouvelle grille*. [Paris] : [Gallimard], 1982. 343 p. Collection idées. ISBN 2-07-035471-7.

LABORIT, Henri. *L'homme imaginant : essai de biologie politique*. Paris : Union générale d'éditions, 1981. 187 p. 10/18.

LABORIT, Henri. *L'Inhibition de l'action : biologie comportementale et physiopathologie.* 2e éd. revue et augm. Paris, New York, Barcelone : Masson, 1979. 214 p. ISBN 2-225-62711-8.

LABORIT, Henri. *La Nouvelle grille.* Paris : R. Laffont, 1974. 357 p. Libertés 2000.

LABORIT, Henri. *L'agressivité détournée : introduction à une biologie du comportement social.* Paris : Union générale d'éditions, 1971. 192 p. 10/18.

LABORIT, Henri. *L'homme imaginant : essai de biologie politique.* Paris : Union générale d'éditions, 1970. 191 p. 10/18.

LABORIT, Henri. *Biologie et structure.* Paris : Gallimard, 1968. 191 p. Idées.

LANGANEY, André. *Le sauvage central.* Paris : R. Chabaud, 1991. 242 p. ISBN 2-87749-031-9.

LANGANEY, André. *Le Sexe et l'innovation.* Paris : Ed. du Seuil, 1987. 185 p. Points Sciences. ISBN 2-02-009811-3.

LANGANEY, André. *Le Sexe et l'innovation.* Paris : Ed. du Seuil, 1979. 185 p. Science ouverte. ISBN 2-02-005275-X.

LEROY, Claude (Dir.). *Comportements et communication.* Paris : Medsi-McGraw-Hill, 1989. 246 p. Encyclopédie de santé publique. ISBN 2-86439-213-6.

LEWONTIN, Richard C. *Nous ne sommes pas programmés : génétique, hérédité, idéologie*. Trad. de l'américain. Paris : La Découverte, 1985. 396 p. Sciences et société. ISBN 2-7071-1532-0.

L'Homme, la psychanalyse avait-elle raison ? : rencontres de Châteauvallon 24, 25 et 26 septembre 1993. Grenoble : la Pensée sauvage éd., 1994. 232 p. Le théâtre de la science. ISBN 2-85919-100-3.

LIMOGES, Camille. *La Sélection naturelle : étude sur la première constitution d'un concept (1837-1859)*. Paris : Presses Universitaires de France, 1970. 184 p. Galien.

LORE, Jean-Marie. *Ethologie animale et humaine : introduction à l'étude du comportement*. Nouméa : Centre territorial de recherche et de documentation pédagogiques, 1990. 66 p.

LUMSDEN, Charles John, WILSON, Edward Osborne. *Le Feu de Prométhée : réflexions sur l'origine de l'esprit*. Trad. de l'anglais par Paul Alexandre. Paris : Mazarine, 1984. 222 p. Essai. ISBN 2-86374-140-3.

MARRAZZI, Marina. *Sociobiologie et tradition darwinienne*. Lille : ANRT, 1988. Th. 3e cycle : Hist. et philosophie des sciences : Paris I : 1987.

MORIN, Edgar. *La méthode 2. La vie de la vie*. Paris : Seuil, 1980. 471 p. ISBN 2-02-005638-0.

MORIN, Edgar, PIATELLI-PALMERINI, Massimo (éd.). *L'unité de l'homme*. 3 vol. Paris : Seuil, 1978. 278, 220 et 360 p. Points.

MOUCHTOURIS, Antigone, BAYLET, René, CAMMARATA, Pierre. *Eléments sociologiques et biologiques du comportement.* Montpellier : Sauramps médical, 1992. 116 p. ISBN 2-84023-006-2.

NINIO, Jacques. *La biologie buissonnière.* Paris : Seuil, 1991. 168 p. Science ouverte. ISBN 2-02-01161-7.

NOVICOW, J. *La critique du darwinisme social.* Paris : Félix Alcan, 1910. 407 p. Bibliothèque de philosophie contemporaine.

OLENDER, Maurice, JACQUARD, Albert, et al. « La science face au racisme ». *Le genre humain*, n°1, 1981. Paris : Fayard, 1981. 124 p. ISSN 0293-0277.

PLETY, Robert (Dir.) *Ethologie des communications humaines : aide-mémoire méthodologique.* Bron : ARCI ; Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1993. 206 p. ISBN 2-7297-0462-0.

QUINTON, René. *Maximes sur la guerre.*Préf. de Yves Christen. Paris : Ed. du Porte-Glaive, 1989. 221 p. ISBN 2-906468-15-0.

Recherche en éthologie (La). Les comportements animaux et humains. Paris : Seuil / La Recherche, 1979. 318 p. ISBN 2-02-00580-3.

ROSNAY, Joël de. *Les chemins de la vie.* Paris : Seuil, 1984. 190 p. Points. ISBN 2-02-006834-6.

ROSNAY, Joël de. *Les chemins de la vie.* Paris : Seuil, 1983. 189 p. ISBN 2-02-006412-X.

RUFFIE, Jacques. *Traité du vivant.* 2 vol. Paris : Flammarion, 1986. 350 et 446 p. Champs. ISBN 2-08-081168-1 et 0-08-081169-X.

RUFFIE, Jacques. *De la biologie à la culture.* Paris : Flammarion, 1983. 594 p. Champs.

RUFFIE, Jacques. *Traité du vivant.* Paris : Fayard, 1982. 795 p. Le temps des sciences. ISBN 2-213-01159-1.

RUFFIE, Jacques. *De la biologie à la culture.* Paris : Flammarion, 1976. 594 p. Nouvelle bibliothèque scientifique.

SAHLINS, Marshall David. *Critique de la sociobiologie : aspects anthropologiques.* Trad. de l'anglais par Jean-François Roberts. Paris : Gallimard, 1980. 192 p. Bibliothèque des sciences humaines.

SCHREIDER, Eugène. *La Biologie humaine.* 3e éd. mise à jour. Paris : Presses Universitaires de France, 1976. 127 p. Que sais-je ?

SCHREIDER, Eugène. *La Biologie humaine.* 2e éd. mise à jour. Paris : Presses Universitaires de France, 1967. 127 p. Que sais-je ?

SCHREIDER, Eugène. *La Biologie humaine.* Paris : Presses Universitaires de France, 1964. 127 p. Que sais-je ?

SKRZYPCZAK, Jean-François. *L'Inné et l'acquis : inégalités naturelles, inégalités sociales.* 3e éd. complétée et actualisée. Lyon : Chronique sociale, 1989. 201 p. Synthèse. ISBN 2-85008-105-1.

SKRZYPCZAK, Jean-François. *L'Inné et l'acquis : inégalités naturelles, inégalités sociales.* 2e éd. Lyon : Chronique sociale, 1981. 204 p. Synthèse. ISBN 2-85008-016-0.

TIMAR, Jean, NEGUIN, Reine. *Le Temps des réalités : banque de données sur la biologie des comportements.* [Paris] : J. Timar, 1988. 157 p. ISBN 2-9502838-0-2.

THUILLIER, Pierre. *Le contexte et l'enjeu. [Les sociobiologistes vont-ils prendre le pouvoir ?]* Bruxelles : Ed. Complexe, 1981. 327 p. De la science.

THOMAS, Jean-Paul. *Les fondements de l'eugénisme.* Paris : Presses Universitaires de France, 1995. 127 p. Que sais-je ? ISBN 2-13-046842-X.

TORT, Patrick (dir.) *Pour Darwin.* Paris : Presses Universitaires de France, 1997. 1095 p. ISBN 2-13-048921-4.

TORT, Patrick. *Darwin et le darwinisme.* Paris : Presses Universitaires de France, 1997. 128 p. Quadrige. ISBN 2-13-048448-4.

TORT, Patrick (dir.) *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution.* 3 vol. Paris : PUF, 1996. 4862 p. ISBN 2-13-046479-3.

TORT, Patrick (dir.). *Darwinisme et société.* Paris : Presses Universitaires de France, 1992. 690 p. ISBN 2-13-044774-0.

TORT, Patrick, ACOT, Pascal, GASC, Jean-Pierre, GERVET, Jacques... [et al.]. *Misère de la sociobiologie.* Paris : Presses Universitaires de France, 1985. 191 p. ISBN 2-13-039129-X.

TORT, Patrick. *La pensée hiérarchique et l'évolution.* Paris : Aubier-Montaigne, 1983, 556 p. Résonnances. ISBN 2-7007-0312-X.

TOURET, Denis. *Sociophilosophie du droit, biologique sociale.* Paris : les Cours de droit, 1990. 276-IX p.

TOURNES, Colette (dir.). *Terres du futur.* [Paris] : Haiter : Ed. UNESCO Jeunes plus, 1993. 233 p. ISBN 2-2128-05826-X.

ULRICH, Henri. *Le Microbe dans la soupe : une approche biologique de l'intelligence et des libertés.* Paris : la Pensée universelle, 1979. 311 p.

VEUILLE, Michel. *La sociobiologie.* 2e éd. refondue. Paris : Presses Universitaires de France, 1997. 127 p. Que sais-je ? ISBN 2-13-04842-4.

VEUILLE, Michel. *La sociobiologie.* Paris : Presses Universitaires de France, 1986. 127 p. Que sais-je ? ISBN 2-13-039377-2.

VINCENT, Jean-Didier. *Biologie des passions.* Préf. de Claude Kordon. Nouv. éd. rev. et augm. d'un av.-propos. Paris : Odile Jacob, 1994. III, 410 p. Opus. ISBN 2-7381-0275-1.

VINCENT, Jean-Didier. *Biologie des passions.* Paris : Seuil, 1988. 399 p. Points. Odile Jacob. ISBN 2-02-010356.

VINCENT, Jean-Didier. *Biologie des passions.* Paris : Seuil, 1986. 345 p. ISBN 2-02-00940-6.

WAALS, Franz de. *La poliique du chimpanzé*. Préf. de Desmond Morris. Trad. de l'anglais par U. Ammicht. Paris : Odile Jacob, 1995. 243 p. Opus. ISBN 2-7381-0287-5.

WEISZ, Frédéric. *Les implications du darwinisme social en France dans la pensée nationaliste à l'époque de l'affaire Dreyfus : l'exemple de Jules Soury*. Limoges : U.E.R. des Lettres et Sciences Humaines, 1989.

WILSON, Edward Osborne. *La sociobiologie*. Trad. de l'américain par Paul Couturiau. Monaco : Ed. du Rocher, 1987. 679 p. L'Esprit et la matière. ISBN 2-268-00536-4.

WILSON, Edward Osborne. *L'humaine nature : essai de sociobiologie*. Préf. d'Alexandre Dorozynski. Trad. de l'américain par Roland Bauchot. Paris : Stock, 1979. 322 p. Monde ouvert.

WIT, Hendrik Cornelius Dirk de. *La vie racontée : une biographie de la biologie*. TRAD. et adaptation par A. Baudière. Lausanne : Presses polytechnique et universitaires romandes ; [Paris] : [diff. Tec et doc-Lavoisier], 1996. 322 p. ISBN 2-88074-344-3.

WRIGHT, Robert. *L'animal moral : psychologie évolutionniste et vie quotidienne*. Trad. de l'américain par Anne Béraud-Butcher. Paris : Michalon, 1995. 443 p. ISBN 2-84186-009-4.

ZWANG, Gérard. *Ethologie humaine*. Paris : SIMEP, 1987. VI-167 p. ISBN 2-85334-290-5.

BIBLIOGRAPHIE GENERALE

A. REVUES CONSULTEES

Actes de la Recherche en Sciences Sociales. Paris : Maison des Sciences de l'Homme, 1975 - . ISSN 0335-5322.

Alliage : culture, science, technique. Nice : Association ANAIS / Z'Editions, 1989 - . ISSN 1144-5645.

Annales ESC. Paris : Armand Colin, 1946 - . ISSN 0395-2649.

Cahiers internationaux de sociologie. Paris : Seuil, 1946 - . ISSN 0008-0276.

Cahiers de l'économie du livre. Paris : Editions du Cercle de la Librairie, 1989 – 1993. ISSN 0999-6435.

Cahiers du GRIF. Paris : Tierce, 1973 - . ISSN 0770-6081.

Commentaire. Paris : Plon, 1978 - . ISSN 0242-7028.

Current sociology. London : Sage Publications, 1952 - . ISSN 0011-3921.

Critique. Paris : Minuit, 1946 - . ISSN 0011-1600.

Le Débat. Paris : Gallimard, 1980 - . ISSN 0246-2346.

Esprit. Paris : [s.n.], 1940 - . ISSN 0014-0759.

Fenêtre sur cours. Paris : SNUipp/FSU. ISSN 1241-0497

Libération. Paris : Libération, 1973 - . ISSN 0335-1793.

Livres Hebdo. Paris : Editions professionnelles du livre,1982 - . ISSN 0294-0000.

Magazine littéraire. Paris : Magazine littéraire, 1966 - . ISSN 0024-9807.

Monde (Le). Paris : Le Monde, 1944 - . ISSN 0395-2037.

Monde des Débats (Le). Paris : M2D Editions, 1992-1995, 1999 - . ISSN 1240-2052.

Monde diplomatique (Le). Paris : Monde diplomatique, 1954 - . ISSN 0026-9395.

Préfaces : les idées et les sciences dans la bibliographie de la France. Paris : Editions professionnelles du livre, 1987 - . ISSN 0980-1480.

La Recherche. Paris : Société d'éditions scientifiques, 1970 - . ISSN 0029-5671.

La Riforma sociale : Rassegna di scienze socialie politiche. Torino : [s.n. ?], 1894-1935.

Sciences humaines. Auxerre : AFERSH, 1989 - . ISSN 0996-6994

Sociétés contemporaines. Paris : L'Harmattan, 1990 - . ISSN 1150-1944.

B. Corps et sciences sociales

Ouvrages et numéros spéciaux de revues en sciences humaines

BAUDRILLARD, Jean. *La société de consommation. Ses mythes, ses structures.* Préface de J. P. Mayer. Paris : Denoël, 1970. 316 p. Folio Essais. ISBN 2-07-032349-8.

BERTHELOT, J.-M. (dir.). "Les sociologies et le corps". *Current sociology*, 1985, vol. 33, n°2. 209 p.

BERTRAND-DORLEAC, Laurence . *L'Art de la défaite : 1940-1944.* Paris : Seuil, 1993. 481 p. XXe siècle. ISBN 2-02-012125-5.

BOURDIEU, Pierre. *Méditations pascaliennes.* Paris : Seuil, 1996. Liber. 316 p. ISBN 2-02-032002-9.

BOURDIEU, Pierre. *Le sens pratique* Paris : Minuit, 1980. 475 p. Le sens commun. ISBN 2-7073-0298-8.

CORBIN, Alain. *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social XVIIIe-XIXe siècles.* Paris : Aubier-Montaigne, 1982. 335 p.. ISBN 2-7007-0293-X.

FOUCAULT, Michel . *Surveiller et punir.* Paris : Gallimard, 1975. 360 p. Tel. ISBN 2-07-072968-0.

KRŒBER, Alfred. *The nature of culture.* Chicago : University of Chicago Press, 1952. X-437 p.

LE BRETON, David. *Anthropologie du corps et modernité.* 4e éd. corrigée. Paris : Presses Universitaires de France, 1998. 263 p. Sociologie d'aujourd'hui. ISBN 2-13-044462-8.

MARCUSE, Herbert. *L'Homme unidimensionnel.* Trad. par Monique Wittig et revue par l'auteur. Paris : Les Editions de Minuit, 1968. Arguments. 281 p.

MEMMI, Dominique. *Les gardiens du corps. Dix ans de magistère bioéthique.* Paris : Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. 254 p. ISBN 2-7132-1216-2.

MUEL-DREYFUS, Francine. *Vichy et l'éternel féminin. Contribution à une sociologie politique de l'ordre des corps.* Paris : Seuil, 1996. 384 p. XXe siècle. ISBN 2-02-028060-4.

PERROT, Philippe . *Le travail des apparences. Le corps féminin. XVIIIe-XIXe siècle.* Paris : Seuil, 1984. 281 p. Points Histoire. ISBN 2-02-012646-X.

SFEZ, Lucien. *La santé parfaite. Critique d'une nouvelle utopie.* Paris : Seuil, 1995. 399 p. L'histoire immédiate. ISBN 2-02-015383-1.

SIMMEL, Georg. *Philosophie de l'amour.* Trad. de l'allemand par Sabine Cornille et Philippe Ivernel. Postface par George Lukàcs. Paris : Rivages Poche, 1988. 265 p. Petite Bibliothèque. ISBN 2-86930-492-7.

THOMAS, Louis-Vincent. *Le cadavre. De l'anthropologie à la biologie.* Bruxelles : Complexe, 1980. 214 p.

LE BRETON, David. *Anthropologie du corps et modernité*. 4e éd. corrigée. Paris : Presses Universitaires de France, 1998. 263 p. Sociologie d'aujourd'hui. ISBN 2-13-044462-8.

MARCUSE, Herbert. *L'Homme unidimensionnel*. Trad. par Monique Wittig et revue par l'auteur. Paris : Les Editions de Minuit, 1968. Arguments. 281 p.

MEMMI, Dominique. *Les gardiens du corps. Dix ans de magistère bioéthique*. Paris : Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. 254 p. ISBN 2-7132-1216-2.

MUEL-DREYFUS, Francine. *Vichy et l'éternel féminin. Contribution à une sociologie politique de l'ordre des corps*. Paris : Seuil, 1996. 384 p. XXe siècle. ISBN 2-02-028060-4.

PERROT, Philippe . *Le travail des apparences. Le corps féminin. XVIIIe-XIXe siècle*. Paris : Seuil, 1984. 281 p. Points Histoire. ISBN 2-02-012646-X.

SFEZ, Lucien. *La santé parfaite. Critique d'une nouvelle utopie*. Paris : Seuil, 1995. 399 p. L'histoire immédiate. ISBN 2-02-015383-1.

SIMMEL, Georg. *Philosophie de l'amour*. Trad. de l'allemand par Sabine Cornille et Philippe Ivernel. Postface par George Lukàcs. Paris : Rivages Poche, 1988. 265 p. Petite Bibliothèque. ISBN 2-86930-492-7.

THOMAS, Louis-Vincent. *Le cadavre. De l'anthropologie à la biologie*. Bruxelles : Complexe, 1980. 214 p.

THOMAS, Louis-Vincent. *Anthropologie de la mort*. Paris : Payot, 1975. 538 p. Bibliothèque scientifique Payot. ISBN 2-228-88014-0.

VIGARELLO, Georges. *Histoire du viol, XVIe-XXe siècles*. Paris : Seuil, 1998. 357 p. L'Univers historique. ISBN 2-02-026266-5.

VIGARELLO, Georges. *Le sain et le malsain : santé et mieux-être depuis le Moyen Age*. Paris : Seuil, 1993. 250 p. L'Univers historique. ISBN 2-02-020113-5.

VIGARELLO, Georges. *Le Propre et le sale : l'hygiène du corps depuis le Moyen Age*. Paris : Seuil, 1985. 284 p. L'Univers historique. ISBN 2-02-008634-4.

Articles et contributions

ANSART, Paul. « Nos images politiques sont-elles neuves ? », *Cahiers internationaux de sociologie,* 1987, vol. 34, n°82, p. 57-72.

BOLTANSKI, Luc. "Les usages sociaux du corps". *Annales ESC*, janv.-mars 1971, 26e année, n°1, p. 205-233.

BOUDON, Raymond, BOURRICAUD, François. "Spencer". In BOUDON Raymond, BOURRICAUD François. *Dictionnaire critique de la sociologie*. 4e éd. mise à jour. Paris : Presses Universitaires de France, 1994, p. 555-557.

BOURDIEU, Pierre. "La domination masculine". *Actes de la recherche en sciences sociales*, sept. 1990, n°84, p. 2-31.

CHATELAIN, Géraldine, PICARD, Patrick. « Inné-acquis ». *Fenêtre sur cours*, 30 sept. 1999, n°178, p. 10-15.

DURKHEIM, Emile. "Lo statuo attuale degli studi sociologici in Francia". *La Riforma sociale,* 1895, 2, vol. III, fasc. 8 et 9, p. 607-622.

« Editorial ». *Cahiers du GRIF*. 3, 1973.

HERZLICH, Guy, ROHDE, Eric, WIEWORKA, Michel. « Des particules au social, l'OPA de la complexité », *Le Monde des Débats*, décembre 1999, n°9, p. 24-25.

LAPIERRE, Jean-William. « A Jean-Pierre Changeux et Paul Ricœur, quelques remarques sur *la Nature et la règle* ». *Esprit*, mars-avril 1999, n°251, p. 277-286.

MEMMI, Dominique. "Introduction : la dimension corporelle de l'activité sociale", *Sociétés contemporaines*, 1998, n°31, p. 5-14.

MAUSS, Marcel . "Les techniques du corps". In MAUSS, Marcel. *Sociologie et anthropologie*. Paris : Presses Universitaires de France, 1995, p. 363-386.

SALOMON, Jean-Claude. « Le racisme scientifique ». *Alliage*, automne 1996, n°28, p. 75-79.

TOPALOV, Christian. "Maurice Halbwachs et les villes (1908-1912). Une enquête d'histoire sociale des sciences sociales." *Annales Histoire, Sciences Sociales*, sept.-oct. 1997, 52e année, n° 5, p. 1057-1083.

C. Etudes sur la recherche en sciences sociales (sociologie)

Ouvrages et numéros spéciaux de revues de sciences humaines

ARON, R., DEMANGEAU, A., MEUVRET, J. et alii. *Les sciences sociales en France. Enseignement et recherche.* Préf. de Célestin Bouglé. Paris : Paul Hartmann - Centre d'études de politique étrangère,[1937]. 371 p.

DROUARD, A. *Une inconnue des sciences sociales : la fondation Alexis Carrel, 1941-1945.* Paris : Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme / INED, 1992. XXI-552 p. ISBN 2-7351-0484-2.

GODELIER , Maurice (dir.). *Les sciences de l'homme et de la société en France. Rapport au Ministre de la Recherche et de l'Industrie.* Paris : La Documentation française, 1982. 560 p. ISBN 2-11-000932-2.

GUILLAUME, Marc (dir.). *L'état des sciences sociales en France.* Paris : La Découverte, 1986. 587 p. ISBN 2-7071-1610-6.

HEILBRON, Johan . *The rise of social theory.* Translated (from the Dutch) by Sheila Gogol. Minneapolis : University of Minnesota Press, 1995. VI-317 p. Contradictions of modernity. ISBN 0745611052.

LEPENIES, Wolfgang . Les *trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie.* Trad. de l'allemand par Henri Plard. Paris : Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1990. 408 p. ISBN 2-7351-0344-7.

MENDRAS, Henri. *Comment devenir sociologue. Souvenirs d'un vieux mandarin*. Paris : Actes Sud, 1995. 335 p. ISBN 2-7427-0324-1.

MUCCHIELLI, Laurent . *La découverte du social . Naissance de la sociologie en France.* Paris : La Découverte, 1998. 572 p. ISBN 2-7071-2826-0.

REVEL, Jacques, WACHTEL, Nathan. *Une école pour les sciences sociales. De la VIe section à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.* Avant-propos de Marc Augé. Paris : Les Editions du Cerf / Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1996. 554 p. Sciences humaines et sciences sociales. ISBN 2-7132-1198-0.

Sciences humaines. « Le renouveau des sciences humaines », décembre 1999, n°100.

Sciences humaines. « Penser la complexité », février 1995, n° 47.

Articles, contributions

Raymond ARON. "La Sociologie". In R. ARON , A. DEMANGEAU, J. MEUVRET et alii. *Les sciences sociales en France. Enseignement et recherche.* Paris : Paul Hartmann - Centre d'études de politique étrangère,[1937], p.13-48.

CAVEING, Maurice, HAY, Louis. « Les publications dans les sciences de l'homme et de la société ». In GODELIER, Maurice. *Les sciences de l'homme et de la société en France, Rapport au Ministre de la Recherche et de l'Industrie.* Paris : La Documentation française, 1982, p. 93-100.

CHAMBOREDON, Jean-Claude . "Emile Durkheim : le social, objet de science. Du moral au politique ?". *Critique*, juin-juillet 1984, n°445-446, p. 460-529.

DUCLOS, Denis . "Institutions et pratiques : leurs évolutions." In GUILLAUME, Marc (dir.). *L'état des sciences sociales en France*. Paris : La Découverte, 1986, p. 181-184.

GAUCHET, Marcel . "Changement de paradigme dans les sciences sociales", *Le Débat*, mai-août 1988, n°50, p. 165-170.

GILLION, Jean-Jacques. "La Fondation française pour l'étude des problèmes humains". In BOUDON, Raymond, BOURRICAUD, François, GIRARD, Alain. *Science et théorie de l'opinion publique*. Paris : Retz, 1981, p. 257-268.

GODELIER, Maurice. « Le domaine des sciences de l'homme et de la société ». In GODELIER, Maurice. *Les sciences de l'homme et de la société en France. Rapport au Ministre de la Recherche et de l'Industrie*. Paris : La Documentation française, 1982, p. 17-48.

PASSERON, Jean-Claude. « Sociologie : bilan et perspectives ». In GODELIER, Maurice. *Les sciences de l'homme et de la société en France. Rapport au Ministre de la Recherche et de l'Industrie*. Paris : La Documentation française, 1982, p. 183-220.

PELLETIER, Denis. "Carrel (Alexis) 1873-1944". In JULLIARD, Jacques, WINOCK, Michel. *Dictionnaire des intellectuels français*. [Paris] : Seuil, 1996, p. 220-221.

TORT, Patrick. "Carrel, Alexis - 1873-1944". In Patrick TORT (dir.). *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*. Paris : Presses Universitaires de France, 1996, p. 520-526.

TOURAINE, Alain . "Sociologies et sociologues". In GUILLAUME, Marc (dir.). *L'état des sciences sociales en France*. Paris : La Découverte, 1986, p. 134-143.

WIEWORKA, Michel . "Le déploiement sociologique". In GUILLAUME, Marc (dir.). *L'état des sciences sociales en France*. Paris : La Découverte, 1986, p. 149-155.

D. CHAMPS INTELLECTUEL, UNIVERSITAIRE ET SCIENTIFIQUE

Ouvrages et numéros spéciaux de revues en sciences humaines

AGOSTINI, Francis (dir.). *Science en bibliothèque*. Paris : Editions du Cercle de la Librairie, 1994. 397 p. Collection Bibliothèques. ISBN 2-7654-0558-1.

BOURDIEU, Pierre. *Les usages sociaux de la science. Pour une sociologie clinique du champ scientifique*. Conférence débat organisée par le groupe Sciences en questions, Paris, INRA, 11 mars 1997. Paris : INRA, 1997. 79 p. Sciences en questions. ISBN 2-7380-0793-7.

BOURDIEU, Pierre. *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris : Seuil, 1992. 481 p. Libre Examen. ISBN 2-02-018159-2.

BOURDIEU, Pierre. *Homo academicus*. Paris : Minuit, 1984. 317 p. Le sens commun. ISBN 2-7073-0696-7.

DAGEN, Philippe . *La haine de l'art*. Paris : Grasset, 1997. 249 p. ISBN 2-246-49181-9.

« Eléments pour une histoire intellectuelle de notre temps - 1958-1988 ». *Le Débat,* mai-août 1988, n°50. 288 p.

JULLIARD, Jacques, WINOCK, Michel. *Dictionnaire des intellectuels français.* [Paris] : Seuil, 1996. 1258 p. ISBN 2-02-018334-X.

RAICHVARG, Daniel, JACQUES, Jean . *Savants et ignorants. Une histoire de la vulgarisation des sciences.* Paris : Seuil, 1991. 291 p. Science ouverte . ISBN 2-02-013409-8.

RIEFFEL, Rémy . *Les intellectuels sous la Ve République 1958-1990.* 3 vol. Paris : Hachette, 1993. 233 p., 202 p., 272 p. Pluriel. ISBN 2-01-278727-4, 2-01-278728-2, 2-01-278729-0.

SFEZ, Lucien (dir.). *Dictionnaire critique de la communication.* 2 vol. Paris : Presses Universitaires de France, 1993. 1780 p. ISBN 2-13-043938-1, 2-13-044100-9.

Articles, contributions

« Atomes- "La Recherche", une belle histoire : Quelques dates pour retracer l'histoire de "La Recherche" », *La Recherche*, janvier 1991, n° 228, p. 92.

BOURDIEU, Pierre. « Le champ scientifique », *Actes de la Recherches en Sciences Sociales*, juin 1976, n° 2/3, p. 88-104.

CATINCHI, Philippe-Jean. « Décapant et polémique, le XXe siècle d'Eric Hobsbawn est publié en français », *Le Monde*, jeudi 28 octobre 1999, p. 32.

DAGOGNET, François. "Histoire et principes de la vulgarisation." In SFEZ, Lucien (dir.). *Dictionnaire critique de la communication*. Paris : Presses Universitaires de France, 1993, p. 1429-1443.

HOBSBAWN, Eric. « "L'Age des extrêmes" échappe à ses censeurs », *Le Monde diplomatique,* septembre 1999, 46e année, n°546, p. 28-29.

HOBSBAWN, Eric. « Commentaires », *Le Débat*, janvier-février 1997, n°93, p. 85-92.

JACOB, François. « François Jacob : éloge du darwinisme », *Magazine littéraire*, mars 1999, n° 374, p. 18-23.

NORA, Pierre. « Traduire : nécessités et difficultés », *Le Débat*, janvier-février 1997, n°93, p. 93-95.

POMIAND, Krzysztof . "La science dans la culture", *Le Débat*, 50, mai-août 1988, p.160-165.

THUILLIER, Pierre. « Le centenaire de la mort de Darwin », *Livres Hebdo*, vol. IV, n°8, p. 72-74.

E. Edition

Ouvrages, numéros spéciaux

BAUVAIST, Jean-Marie, BOIN, Jean-Guy. *Du printemps des éditeurs à l 'âge de raison. Les nouveaux éditeurs en France – 1974-1988.* Paris : La Documentation française / SOFEDIS, 1989. 222 p. ISBN 2-11-002181-0.

BENSAUDE-VINCENT, Bernadette, RASMUSSEN, Anne. *La science populaire dans la presse et l'édition. XIXe et XXe siècles.* Paris : CNRS Editions, 1997. 299 p. CNRS histoire. Histoire contemporaine. ISBN 2-271-05476-1.

BRETON, Jacques. *Le livre français contemporain. Manuel de bibliologie.* 2 vol. Malakoff : Solin, 1988. 805 – V – V p. ISBN 2-85376-061-8.

CHARTIER, Roger, MARTIN, Henri-Jean *Histoire de l'édition française. 4 : Le livre concurrencé 1900-1950.* Paris : Fayard / Cercle de la Librairie, 1991. 724 p. ISBN 2-213-02666-1.

DESJEUX, Dominique, ORHANT, Isabelle, TAPONNIER, Sophie. *L'édition en sciences humaines. La mise en scène des Sciences de l'Homme et de la Société.* Paris : L'Harmattan, 1991. 238 p. Dossier sciences humaines et sociales. ISBN 2-7384-1155-X.

« Edition, Editeurs ». *Actes de la Recherche en Sciences Sociales,* mars 1999, n° 126/127,

FONDATION NATIONALE DE LA PRESSE D'INFORMATION SPECIALISEE, SYNDICAT NATIONAL DE L'EDITION, MINISTERE DE LA RECHERCHE ET DE LA TECHNOLOGIE. *L'édition scientifique française.* Actes du colloque des 6 et 7 février 1991 tenu au Ministère de la Recherche et de la Technologie. Paris : SNE, 1992. 359 p. ISBN 2-909677-00-1.

FOUCHE, Pascal. *L'édition française depuis 1945.* Paris : Editions du Cercle de la Librairie, 1998. 933 p. ISBN 2-7654-0702-8.

Le livre scientifique et le livre de vulgarisation en France. Actes du colloque dans le cadre du festival international du livre de Nice le samedi 13 mai 1978. Paris, München, New York, London : K. G. Saur, 1980. 136 p.

ROUET, François. *Le livre. Mutations d'une industrie culturelle*. Paris : La Documentation française, 1992. 272 p. Les études de la Documentation française – économie. ISBN 2-11-002815-7.

SUREL, Yves. *L'Etat et le livre. Les politiques publiques du livre en France (1957-1995)*. Thèse présentée en vue de l'obtention du doctorat sous la direction d'Yves Mény à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris en juin 1996. 2 vol. Paris : IEP, 1996. 664 p.

Articles, contributions

AGOSTINI, Francis, BETHERY, Michel. « Panorama de l'édition scientifique ». In AGOSTINI, Francis (dir.). *Science en bibliothèque*. Paris : Editions du Cercle de la Librairie, 1994, p. 163-191.

BAUVAIST, Jean-Marie. « L'obsession de la taille critique », *Cahiers de l'économie du livre*, mars 1993, n°9, p. 46-65.

BEDIN, Véronique. « La vulgarisation scientifique dans l'édition française contemporaine ». In BENSAUDE-VINCENT, Bernadette, RASMUSSEN, Anne. *La science populaire dans la presse et l'édition. XIXe et XXe siècles*. Paris : CNRS Editions, 1997, p. 259-263.

CHANGEUX, Jean-Pierre. « Le projet scientifique. Entretien avec Jean-Pierre Changeux. », *Préfaces*, mai-juin 1987, n°2, p. 81-83.

DEVINAT, François. « Le Cerf à bout de bois », cahier « Livres » de *Libération*, 14 octobre 1999, p. XI.

DIRKX, Paul. « Les obstacles à la recherche sur les stratégies éditoriales », *Actes dela Recherche en Sciences Sociales,* mars 1999, n° 126/127, p. 70-74.

FERRAND, Christine. « Le Temps des sciences (Fayard) : des savants s'adressent au public », *Livres Hebdo*, 28 février 1983, vol. V, n°9, p. 78.

FERRAND, Christine. « L'après-Nostradamus des Editions du Rocher », *Livres Hebdo*, 12 avril 1982, vol. IV, n°15, p. 73-74.

GARCIA, Daniel. « Retour sur une belle journée d'automne à Normale Sup », *Livres Hebdo,* 12 juin 1998, n°297, p. 70.

GARCIA, Daniel. « Les SH résistent », *Livres Hebdo*, 17 juin 1994, n° 121, p. 31-37.

GARCIA, Daniel. « L'hérésie du photocopillage », *Livres Hebdo*, 17 juin 1994, n° 121, p. 38.

GARCIA, Daniel. « Tenir, pour passer le cap de la crise », *Livres Hebdo*, 18 juin 1993, n°77, p. 45-55.

GAUDEMAR, Antoine de. « En plein dans les PUF : Entretien avec Michel Prigent », cahier « Livres » de *Libération*, 14 octobre 1999, p. X-XI.

GUIOMAR, Jean-Yves. « L'édition en SH : une réalité navrante », *Livres Hebdo*, 4 janvier 1991, vol. XIII, n°1, 1991.

JACOB, Odile. « Odile Jacob réserve son indépendance », *Livres Hebdo*, 1er février 1991, vol. XXIII, n° 5, p. 53-54.

JACOB, Odile. « Un espace d'ouverture et de tolérance. Entretien avec Odile Jacob. », *Préfaces*, mai-juin 1987, n°2, p. 112-113.

JAFFRAY, Patricia . "Sciences humaines : la crise ?", *Livres Hebdo*, 1er novembre 1982, vol. IV, n° 44, p. 94-104.

LALLOUËT, Isabelle . "Sciences humaines : questionnements", *Livres Hebdo*, 12 juin 1998, n° 297, p. 65-72.

« La vulgarisation scientifique », *Préfaces*, mai-juin 1987, n°2, p. 73-118.

LECOQ, Benoît . « L'édition et la science ». In CHARTIER, Roger, MARTIN, Henri-Jean *Histoire de l'édition française. 4 : Le livre concurrencé 1900-1950.* Paris : Fayard / Cercle de la Librairie, 1991, p. 332-341.

MASSE -STAMBERGER, A. « Edition (Politique de l') », in SFEZ, Lucien (dir.). *Dictionnaire critique de la communication.* Paris : Presses Universitaires de France, 1993, p. 1486-1488.

MINON, Marc. « L'édition en sciences humaines et sociales face aux modifications de son environnement ». In FOUCHE, Pascal. *L'édition française depuis 1945.* Paris : Editions du Cercle de la Librairie, 1998, p. 109-117.

MINON, Marc. "L'état de l'édition en sciences humaines et sociales", *Cahiers de l'économie du livre*, décembre 1990, n°4, p. 47-94.

PARINET, Elisabeth. « Les éditeurs et le marché : la vulgarisation dans l'édition française ». In BENSAUDE-VINCENT, Bernadette, RASMUSSEN, Anne. *La science populaire dans la presse et l'édition. XIXe et XXe siècles*. Paris : CNRS éditions, 1997, p. 33-50.

PINAULT, Fabrice. « Le CA de l'édition a reculé de 0,5% en 1997 », *Livres Hebdo*, 21 août 1998, n°301, p. 62.

PRIGENT, Michel . "L'édition de savoir, vingt ans... et après", *Commentaire*, printemps 1998, vol. 21, n° 81, p. 108-110.

RIEFFEL, Rémy. « L'édition en sciences humaines et sociales ». In FOUCHE, Pascal. *L'édition française depuis 1945*. Paris : Editions du Cercle de la Librairie, 1998, p. 89-108.

SAMKOW, Nathalie . « Données statistiques sur l'édition des livres en France - Année 1980 », *Livre Hebdo*, 8 septembre 1981, vol. III, n°36, p. 83-108.

SAMKOW, Nathalie. « Données statistiques sur l'édition des livres en France - Année 1981 », *Livre Hebdo*, 11 octobre 1982, vol. IV, n° 41, p. 80-106.

WITOWSKI, Nicolas. « L'édition scientifique de vulgarisation ». In FOUCHE, Pascal. *L'édition française depuis 1945*. Paris : Editions du Cercle de la Librairie, 1998, p. 362-370.

F. SCIENCES SOCIALES - TEXTES COMPLEMENTAIRES

Ouvrages

BOUDON, Raymond, BOURRICAUD, François, GIRARD, Alain. *Science et théorie de l'opinion publique*. Paris : Retz, 1981. 316 p. Actualités des sciences humaines. ISBN 2-7256-0260-2.

BOUDON, Raymond, BOURRICAUD, François. *Dictionnaire critique de la sociologie*. 4e éd. mise à jour. Paris : Presses Universitaires de France, 1994. 714 p. ISBN 2-13-045911-0.

BOURDIEU, Pierre. *Questions de sociologie*. Paris : Minuit, 1984. 277 p. Documents. ISBN 2-7073-0325-9.

BOUTHOUL, Gaston. *Traité de sociologie*. Paris: Payot, 1946. 544 p. Bibliothèque scientifique.

CROZIER, Michel, FRIEDBERG, Erhard. *L'acteur et le système. Les contraintes de l'action collective*. Paris : Seuil, 1977. 500 p. Points Essais. ISBN 2-02-018220-3.

DURKHEIM, Emile . *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : Presses Universitaires de France, 1992. 149 p. Quadrige. ISBN 2-13-044794-5.

DURKHEIM, Emile. *Le suicide*. 2e éd. Paris : Presses Universitaires de France, 1967. 462 p. Bibliothèque de philosophie contemporaine.

GURVITCH, Georges. *La vocation actuelle de la sociologie. Tome 1. Vers la sociologie différentielle.* 4e éd. Paris : Presses Universitaires de France, 1968. 511 p. Bibliothèque de sociologie contemporaine.

GURVITCH, Georges. *Traité de sociologie.* 2e éd. revue et corrigée. tome 1. Paris : PUF, 1962. 514 p. Bibliothèque de sociologie contemporaine.

GURVITCH, Georges. *Déterminismes sociaux et libertés humaines. Vers l'étude sociologique des cheminements de la liberté.* Paris : PUF, 1955. 301 p. Bibliothèque de sociologie contemporaine.

HALBWACHS, Maurice . *La Classe ouvrière et les niveaux de vie. Recherche sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines.* Paris : Félix Alcan, 1913. XVII-495 p.

LEROI-GOURHAN, André . *Le Geste et la parole.* 2 vol. Paris : Albin Michel, 1964-65. 325 et 387 p. Sciences d'aujourd'hui.

LEVI-STRAUSS, Claude . *Le regard éloigné.* Paris : Plon, 1983. 398 p. ISBN 2-259-01007-5.

MARX, Karl, ENGELS, Friedrich. *Manifeste du parti communiste.* Présentation de R. Huard ; trad. de G. Cornillet ; explications de texte par R. Huard et L. Sève. Paris : Messidor / Editions sociales, 1986. 186 p. Essentiel. ISBN 2-209-05793-0.

MAUSS, Marcel. *Sociologie et anthropologie.* Avertissement par Georges Gurvitch, préf. par Claude Lévi-Strauss. 6e éd. Paris : Presses Universitaires de France,1995. LII-482 p. Quadrige. ISBN 2-13-045288-4.

PAROT, Françoise, RICHELLE, Marc. *Introduction à la psychologie. Histoire et méthodes*. Paris : Presses Universitaires de France, 1992. 431 p. Premier cycle. ISBN 2-13-044945-X.

PASSERON, Jean-Claude. *Le raisonnement sociologique*. Paris : Nathan, 1991. 408 p. Essais et recherches. Sciences sociales. ISBN 2-09-190412-0.

G. Histoire générale

HOBSBAWN, Eric. *L'Âge des extrêmes. Histoire du court XXe siècle*. Trad. de l'anglais. Bruxelles : Editions Complexe / Le Monde diplomatique, 1999. 810 p. Bibliothèque Complexe. ISBN 2-87027-745-8.

MAYEUR, Jean-Marie . *Les débuts de la IIIe République. 1871-1898*. Paris : Seuil, 1973. 254 p. Nouvelle Histoire de la France contemporaine. ISBN 2-02-005216-4.

REBERIOUX, Madeleine . *La République radicale ? 1898-1914*. Paris : Seuil, 1975. 255 p. Nouvelle Histoire de la France contemporaine. ISBN 2-02-00671-5.

H. Philosophie, psychanalyse

Ouvrages et essais

ADORNO, Theodor W. *Dialectique négative*. Trad. du Collège de philosophie. Postface de Hans-Günter Holl. Paris : Payot, 1992. 341 p. ISBN 2-228-88505-3.

BOUVERESSE, Jacques. *L'homme probable. Robert Musil, le hasard, la moyenne et l'escargot de l'histoire.* Combas : Editions de l'éclat, 1993. 317 p. ISBN 2-905372-80-X.

CANGUILHEM, Georges. *Idéologie et rationalité dans les sciences de la vie : nouvelles études d'histoire et de philosophie des sciences.*. 2e éd. revue et corrigée. Paris : Vrin, 1981. 144 p. Problèmes et controverses. ISBN 2-7116-0110-2.

DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Félix. *Capitalisme et schizophrénie. L'Anti-Oedipe.* Paris : Minuit, 1972/1973. Critique. 494 p. ISBN 2-7073-0067-5.

FREUD, Sigmund. « Au-delà le principe de plaisir ». In Sigmund FREUD. *Essais de psychanalyse.* Trad. par J. Laplanche et J.-B. Pontalis. Paris : Payot, 1981, p. 42-115.

FREUD, Sigmund. *Essais de psychanalyse.* Trad. collective. Paris : Payot, 1981. Petite Bibliothèque Payot. 275 p. ISBN 2-228-88205-4.

LEGENDRE, Pierre. *Leçons I. La 901e conclusion. Etude sur le théâtre de la raison.* Paris : Fayard, 1998. 464 p. ISBN 2-213-59981-5.

LEGENDRE, Pierre. *Le besoin politique de dieu. Etude sur les montages de l'Etat et du Droit.* Paris : Fayard, 1988. 437 p. ISBN 2-2213-01907-X.

RICŒUR, Paul. *Soi-même comme un autre.* Paris : Seuil, 1990. 425 p. Points Essais. ISBN 2-02-029972-0.

I. SCIENCES DE LA VIE,

SCIENCES COGNITIVES, SCIENCES PHYSIQUES, LOGIQUE

CHANGEUX, Jean-Pierre. *L'homme neuronal.* Paris : Fayard/Hachette Littératures, 1983. 379 p. Pluriel. ISBN 2-01-278892-0.

GROS, François. *La Civilisation du gène.* Paris : Hachette, 1989. 134 p. Questions de sciences. ISBN 2-01-014460-0.

JACOB, François. *La logique du vivant. Une histoire de l'hérédité.* Paris : Gallimard, 1970. 354 p. Tel. ISBN 2-07-029394-3.

MONOD, Jacques. *Le hasard et la nécessité, essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne.* Paris : Seuil, 1970. 221 p.

RIVENC, François. *Introduction à la logique.* Préface de Jacques Bouveresse. Paris : Payot, 1989. 272 p. Petite Bibliothèque Payot. ISBN 2-228-88204-6.

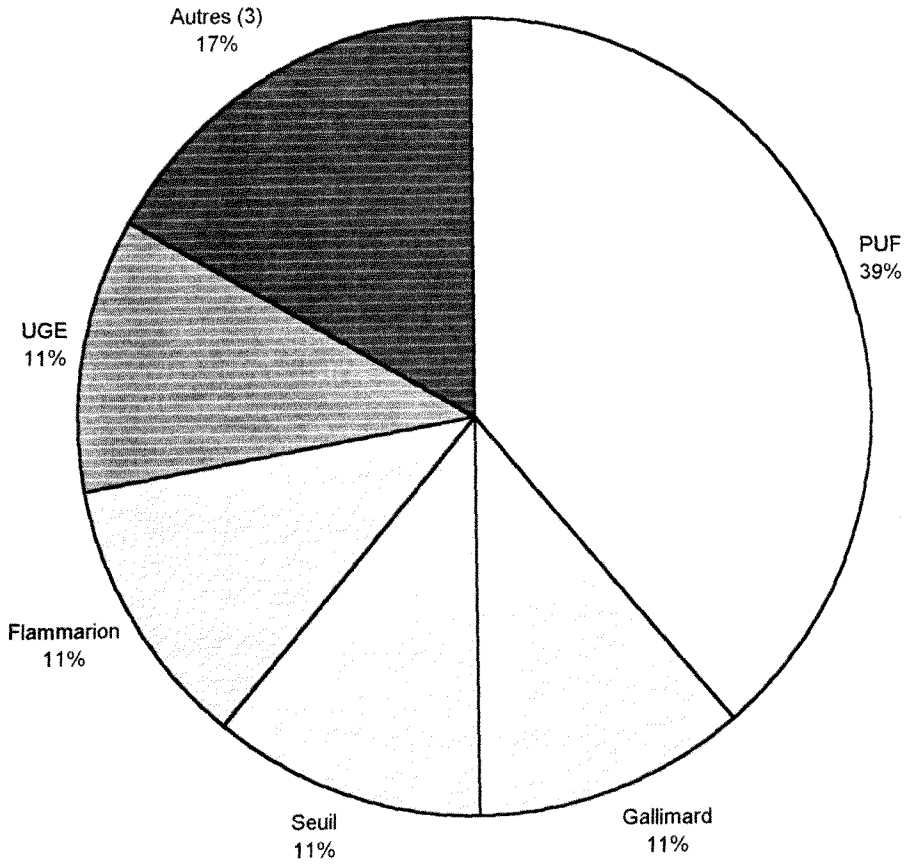
VIGNEAUX, Georges. *Les sciences cognitives. Une introduction.* Paris : Editions la Découverte, 1992.360 p. Texte à l'appui / Série sciences cognitives. ISBN 2-7071-2082-0.

Annexe

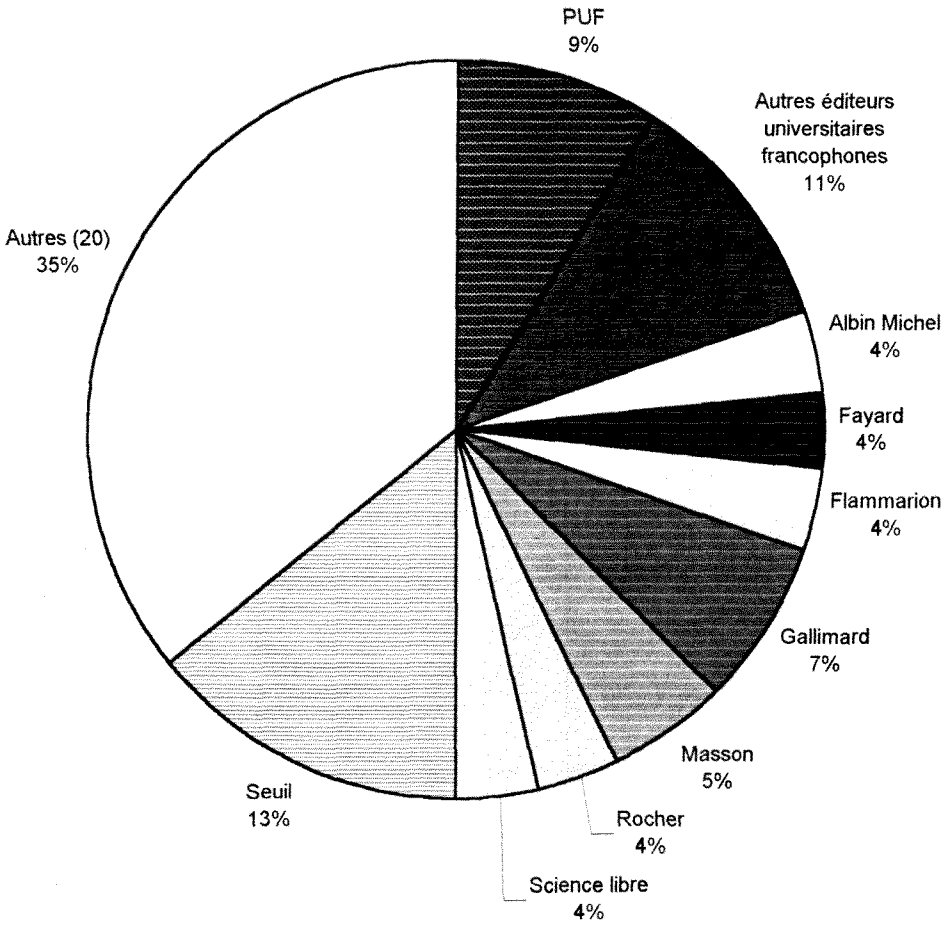
Répartition du corpus selon les maisons d'édition pour les périodes :

- 1955-1978
- 1979-1987
- 1988-1998

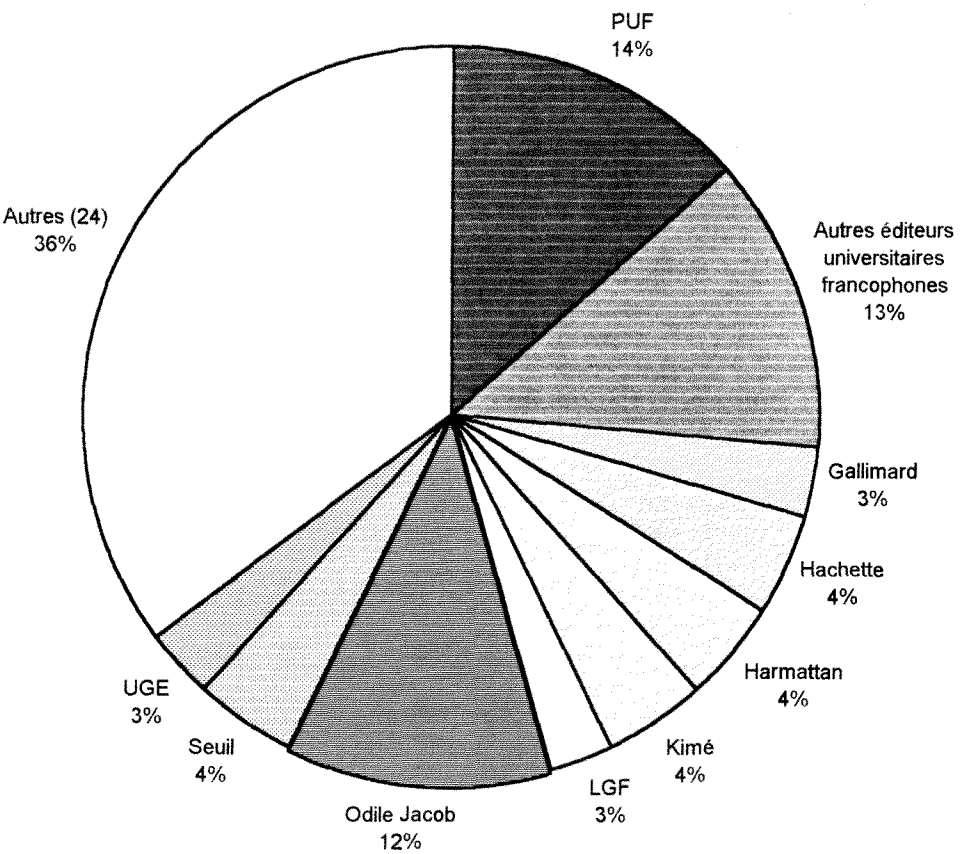
Editeurs 1955-1978



Editeurs 1979-1987



Editeurs 1988-1998



Sommaire

Résumés et termes d'indexation **p. 3**

Remerciements **p. 4**

Introduction **p. 5**

I – Le "sol originaire" **p. 8**

Rapport originaire des sciences sociales et des sciences naturelles p. 9

Darwinisme social p. 10

Front ouvert par les sociologues p. 12

Métamorphoses et survivances p. 15

II – L'impensé du corps dans les sciences sociales en France **p. 19**

Surdétermination p. 20

Configuration et préoccupations du champ p. 23

Tropismes p. 25

III - Le corps comme objet d'intérêt politique, éditorial et scientifique **p. 29**

Topique de la contestation politique p. 30

Détour par l'édition p. 32

Confusion et ressentiment p. 32

Faveur des sciences humaines et sociales p. 34

Plusieurs corps p. 36

Ethos / éthos p. 38

IV – Accroissement de la visibilité sociale des sciences biologiques :

aspect éditorial **p. 42**

Crise p. 43

Histoire immédiate et interprétation p. 45

Fin des anciennes équivalences p. 47

Sérieux gestionnaire p. 49

« Mise en culture » de la science p. 51

Sacerdoce p. 53

Exigences de l'éditeur p. 55

Recherche des fondements p. 56

V – Primauté du corps biologique **p. 60**

Le corps comme espace rituel de représentation p. 61

Influence de la refondation des sciences biologiques

dans les sciences sociales anglo-saxonnes p. 62

Généalogie de la sociobiologie p. 64

Devenir américain de la sociobiologie p. 66

Sondages bibliographiques p. 68

Tendances globales p. 71

Unification de l'homme p. 73

« L'heure de la sociobiologie » p. 74

Popularisation et installation p. 76

Emergence de foyers p. 78

VI – Comment on parle de l'homme **p. 81**

Typologie des critiques de la sociobiologie p. 82

« Terreau biologique » p. 84

Fondations p. 87

Principe de permanence p. 89

On n'agit et ne souffre plus p. 92

Conclusion provisoire p. 94

Récapitulatif p. 96

Bibliographie p. 97

Annexe :

Répartition du corpus selon les maisons d'édition

pour les périodes : 1955-1978, 1979-1987et 1988-1998 p. i

ENSSIB